

47

MAUVAIS CŒUR,

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX,

PRÉCÉDÉ DE

LA FEMME DU CORSAIRE,

PROLOGUE,

Tiré des Confessions Générales de Frédéric Soulié,

PAR M. PAUL FÉVAL,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 15 FÉVRIER 1849.

DISTRIBUTION DU PROLOGUE.

VALVINS.....	MM. CHILLY.
LE ROEX.....	STAINVILLE.
LE MARQUIS DE LESLY.....	MACHANETTE.
LE VICOMTE POYER.....	LYONNET.
LA VICOMTESSE, sa femme.....	M ^{me} LUCIE.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

VALVINS.....	MM. CHILLY.
POYER FILS.....	FECHTER.
FABIEN.....	LÉON M.
LE COMTE DE LESLY.....	CLÉMENT JUST.
LE ROEX PÈRE.....	STAINVILLE.
LE ROEX FILS.....	LAURENT.
GUILLOT.....	COQUET.
JOULU.....	BOUSQUET.
CARMELITE.....	M ^{mes} GUYON.
LA VICOMTESSE POYER.....	LUCIE.
M ^{me} GUILLOT.....	SYLVAIN.
LA MÈRE LELEU.....	LEMAIRE.

LA FEMME DU CORSAIRE,

PROLOGUE.

Le château de Poyer. — Grande salle à vaste cheminée. — Porte dérobée.
— 1798. — Auprès de la cheminée, une cachette.

SCÈNE I.

POYER, LE MAITRE D'ÉQUIPAGE, MARINS.

LE MAITRE, *aux Marins.*

Faut de la tenue un peu !... front ! comme disent les pousse-cailloux !... fixe !... voilà le capitaine.

POYER.

Bonjour, mes braves... avez-vous fait toutes vos petites affaires ?

TOUS.

Oui, capitaine.

LE MAITRE.

Quant à ça, c'est des jolis enfants !.. La terre, c'est bon pour une semaine, mais ça devient tout de suite monotone. Ils disent comme ça qu'en voilà assez !... embarque !..

TOUS, *levant leurs chapeaux.*

Embarque !..

LE MAITRE, *avec un saut prétentieux.*

Sans vous commander... M. Poyer.

POYER.

A la bonne heure !... c'est justement pour cela que je vous ai fait venir ce matin... Il faut que nous soyons tous à bord cette nuit...

TOUS, *étonnés.*

Cette nuit !

POYER.

A la brune... Il y a seize bonnes petites lieues, d'ici à Saint-Malo, n'est-ce pas ?

LE MAITRE.

Dix-sept, à marée haute, M. Poyer.

POYER.

Robert Surcouf est en rade avec son trois-mâts... et l'on me signale une corvette anglaise qui se donne les airs de croiser devant les passes...

TOUS.

Son affaire est bonne, à la corvette..

POYER.

Nous avons pris nos vacances ensemble... Cette nuit il faut que nous causions avec les Anglais...

LE MAITRE.
Et d'amitié encore!

POYER.
Je vous donne huit heures pour faire les seize lieues...

LE MAITRE.
C'est dur tout de même; mais ça se fera, n'est-ce pas, vous autres ?...

TOUS.
Oui... oui...

LE MAITRE.
A pied, à cheval, en charrette !...

POYER.
Comme vous voudrez... mais de l'exactitude ! vous me trouverez installé à bord du brick.... La marée est à onze heures... une heure pour appareiller,.. une heure pour sortir de la rade... et nous ferons l'affaire des Anglais...

TOUS.
Y aura du jeu !.. y aura du jeu !... vive M. Poyer !..

POYER.
Allons, les enfants !... buvez un coup à l'office, et en route !...
TOUS, allant vers la porte.

Merci.. M, Poyer ! *(A ce moment, ils s'arrêtent, et ouvrent leurs rangs. La porte vient de s'ouvrir, il paraît un nouveau personnage; petit chapeau en chaudron, cocarde blanche, veste courte, mouchoir à carreaux noué en ceinture, et soutenant de grossiers pistolets. Il dépose en entrant son fusil dans un coin.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEROEX. *(Les marins s'éloignent à droite et à gauche avec une sorte de crainte. Leroex après avoir jeté tout autour de lui un rapide regard.)*

POYER,
Que viens-tu faire ici, toi ?

LEROEX.
Rien. *(Il soulève son chapeau en passant auprès de Poyer et va s'asseoir sous le manteau de la cheminée.)*

POYER, aux marins.
Allons, vous autres... en route... *(Les marins ne bougent pas.)*
Eh ! bien !

LE MAITRE, avec embarras.
Sans vous commander, M. Poyer... v'là Leroex... à qui on voudrait faire un bout de recommandation...

POYER.
Faites... mais faites vite ! *(Il se précipitent tous vers la cheminée. Leroex allume sa pipe.)*

LA FEMME DU CORSAIRE.

LE MAITRE, avec une sorte de timidité.
Dis donc, gars Leroex !

LE ROEX.

Après ?

LE MAITRE.

Nous v'là qui partons comme ça pour aller un petit peu jusqu'à Saint-Malo.

LE ROEX.

Eh bien !.. allez à Saint Malo,

LE MAITRE.

Pour nous donner un coup de peigne ou deux avec les Angliches.

LE ROEX.

Ça ne me fait rien !

LE MAITRE..

Je ne dis pas, gars Leroex... c'est que... c'est que...

TOUS.

C'est que... *(En ce moment, ils sont tous le chapeau à la main et entourent Leroex d'un air timide.)*

LE ROEX, les imitant.

C'est que... c'est que... après ?

LE MAITRE.

Eh ben, mon gars, c'est que nous laissons tous quelque chose derrière nous... Joson a sa vieille mère .. Michel a sa petite sœur... moi, j'ai mon bonhomme de père... et nous ne serons plus là pour les défendre.

LE ROEX.

Faut rester.

LE MAITRE.

Et les Angliches !

LE ROEX.

Faut partir.

LE MAÎTRE.

Si tu nous promettais de veiller un petit peu.

LE ROEX.

Qui ça !... moi !... veiller sur vos maisonnées, quand vous êtes un tas de feignants qui aimez mieux courir après les Anglais que de taper sur les bleus !... Ah ! dam, ma fa, nenni par exemple !

POYER.

Eh bien, ce n'est pas fini !

LE MAÎTRE, suppliant.

Leroex... mon gars Leroex !

LE ROEX.

Vous avez tout de même de bons outils *(Il montre leurs armes.)* Si vous vouliez venir avec nous...

POYER.

Comment, coquin ! tu veux embaucher mon équipage !

LEROEX.

Oh ! c'est histoire de parler. (*Il se remet à fumer sa pipe.*)

LE MAÎTRE, à Poyer.

Voyez-vous, monsieur Poyer, si ce gars-là voulait seulement nous dire un mot nous partirions bien tranquilles... C'est le maître à tous, et les chouans ne font que ce qu'il veut.

LEROEX.

Tu crois ça, toi ? Eh bien ! en ce moment-ci, je ne fais pas ce que je veux, mon fils ! (*A part*) Mais monsieur le marquis paye bien et il faut se faire un sort. (*Haut.*) Quant à ce qui vous tient, on est un bon garçon tout de même... on fera ce qu'on pourra... Sois tranquille, Josen, ta vieille mère n'aura pas de mal... Je recommanderai ta petite sœur, Michel. (*Au Maître.*) Et toi, Vincent, je te promets qu'on ne brûlera pas la ferme de ton bonhomme de père.

TOUS.

Merci, gars Leroex... merci, gars Leroex. (*Ils se dirigent vers la porte.*) Grand merci !

POYER.

A Saint-Malo... dans huit heures !

TOUS.

Dans huit heures ! (*Ils sortent. Pendant cela Leroex a l'air de chercher quelque chose.*)

SCENE III.

LEROEX, POYER.

LEROEX, à part.

Du diable si je vois cette clef ! (*Haut.*) Dans huit heures à Saint-Malo... Ça sera bien, allez !

POYER.

Il faut que ce soit comme ça. (*Appelant.*) Josille !

LEROEX.

Ah ! dam, c'est dommage ! grand dommage !

POYER.

Quoi donc ?

LEROEX.

Le marquis le disait encore l'autre jour !

POYER.

Quel marquis ?

LEROEX, clignant de l'œil.

Le marquis !...

POYER.

Le marquis de Lesly... votre chef? (*Josille entre.*) Mes effets sont-ils préparés?

JOSILLE.

Oui, monsieur.

POYER.

Qu'en selle mon cheval!

JOSILLE.

On y va.

POYER.

Double ration d'avoine... Et mes pistolets dans les fontes!... (*Josille s'incline et sort.*) Ah! monsieur le marquis de Lesly me fait l'honneur de s'occuper de moi?

LEROEX.

Ah! dam, oui!

POYER.

On dit qu'il est brave comme un lion, ce marquis-là?

LEROEX.

Brave comme vous, monsieur Poyer!... ni pus ni moins.

POYER.

Et que dit-il de moi?

LEROEX.

Il dit que c'est grand dommage de voir un gentilhomme ou un vicomte... le vicomte Poyer de Berbins de Caradec, que diable!...

POYER.

Bah!... Il n'y a plus de vicomtes, mon bonhomme!... Je suis Poyer tout court, un vieux loup de mer... capitaine d'un bon brick corsaire... seize canons et cent vingt gaillards à tout crins! Je suis Poyer, le mangeur d'Anglais, comme on dit.

LEROEX.

Quand on pense qu'au lieu d'Anglais, vous pourriez goûter à ces coquins de bleus!

POYER.

Chut!... bleus et chouans, ça ne me va pas!... ce sont des Français des deux côtés. (*Il tire sa montre.*) Mais madame Poyer tarde bien à venir!

LEROEX.

La vicomtesse!...

POYER.

Je te dis madame Poyer... Pardieu, mon gars, appelle-la vicomtesse si tu veux... pour moi, c'est Louise, la belle Louise! la fille de mon fermier Guillaume... la mère de mon enfant chéri...

LEROEX.

Ah! dam, un beau brin de petit gars, monsieur Poyer... qui sera tout votre portrait.

POYER.

Que Dieu lui donne du bonheur et le cœur de sa mère!

LEROEX.

Une bonne dame, ça, c'est vrai!... et qui n'est pas devenue fière pour avoir épousé un monsieur!

POYER.

Ma Louise!... un ange!... Ah ça, ton marquis de Lesly doit se moquer de moi pour cette mésalliance!... Eh bien! moi, je me moque de lui et je suis heureux.

LEROEX, à part.

Le marquis voudrait bien se mésallier comme ça! (*Haut.*) Et Madame n'est pas au château?

POYER.

Non.

LEROEX.

Tant mieux!...

POYER, étonné.

Comment dis-tu?

LEROEX.

Moi! je n'ai rien dit du tout.

POYER.

Elle va venir... Je lui ai envoyé un exprès à Rennes pour la mander et lui faire mes adieux.

LEROEX.

Ah! et comme ça, vous êtes bien décidé à partir?

POYER.

Parbleu!

LEROEX.

Et quand vous serez parti, madame retournera à la ville.... tout de suite?

POYER.

Sans doute... mais pourquoi diable me demandes-tu tout cela?

LEROEX.

Moi... pour rien... histoire de parler... Dites donc, monsieur Poyer!

POYER.

Quoi?

LEROEX.

Si j'étais que de vous, tout de même, moi je ne partirais pas.

POYER, riant.

En vérité!...

LEROEX.

Oui, pour sûr, je laisserais mon lieutenant taquiner les Angliches, et je resterais chez moi, à veiller sur ma femme, et à regarder grandir mon beau petit garçon...

POYER, *sérieux*.

Leroex, tu as quelque chose sur la conscience.

LEROEX.

Ah! dam, non, monsieur Poyer! seulement vous êtes si heureux... mais là, si heureux avec votre femme et votre enfant... et quand on n'est pas chez soi...

POYER.

Eh bien!

LEROEX.

Eh bien, tenez, ne partez pas.

POYER.

Tu es fou.

LEROEX.

Ah dam! ce sera comme vous voudrez, monsieur Poyer... (*A part.*) Je ne gagne pas mon argent, moi. (*Haut.*) Ce que j'en dis, ce n'est pas pour vos propriétés, au moins... Les chouans aimeraient mieux jeûner huit jours que de vous voler tant seulement une pomme ou une poule... et le lieutenant Valvins, le maudit bleu, fait faire des détours d'une lieue à sa troupe pour ne pas fouler vos blés noirs... A propos, il va venir, le lieutenant Valvins.

POYER.

Comment sais-tu cela?

LEROEX.

Je les sens, moi, les bleus... En passant sur la lande, j'ai flairé sous le vent; ils étaient à une lieue d'ici.

POYER, *tirant sa montre*.

Mais ma femme ne vient pas! (*Il prête l'oreille.*) Ah! j'entends quelqu'un... je parie que c'est elle!

LEROEX, *ouvrant les narines*.

Ça sent le bleu. (*Il ramène son chapeau sur ses yeux et se chauffe de plus près. — La porte s'ouvre au devant de Poyer qui s'est élancé, et Valvins paraît en costume militaire.*) Qu'est-ce que je disais... c'est le Valvins!

SCENE IV.

LES MÊMES, VALVINS.

VALVINS, *après avoir salué*.

Citoyen, ma troupe est à la grille de votre propriété.

POYER.

Eh bien! qu'elle entre, citoyen!

VALVINS.

Je n'attendais pas moins de votre patriotisme bien connu....
mais j'ai à vous demander plus encore... la bande du ci-devant
marquis de Lesly est dans les environs.

POYER.

Je sais cela.

VALVINS.

Un engagement est inévitable.

LEROEX.

Oui, oui, positivement, ça va chauffer assez dur comme ça...

VALVINS, *avec soupçon.*

Cet homme?

POYER, *sèchement.*

Cet homme est un de mes gens, citoyen lieutenant.

VALVINS.

Veuillez m'excuser.

LEROEX, *goguenard.*

Il n'y a pas d'offense... (*A part.*) La clef n'est pas à sa place...
M. le marquis va gober le marmot...

VALVINS.

Dans l'attente des événements, je viens vous prier de me prêter
votre château, dont je ferai le centre de mes opérations.

POYER.

Citoyen lieutenant, je suis seul ici avec quelque domestiques,
mais je défendrai ma maison contre vous, comme je l'ai défendu
contre les chouans.

LEROEX.

C'est vrai, tout de même, qu'il nous a donné une raclée dans
le temps.

VALVINS.

Mais...

POYER.

Il n'y a pas de mais, citoyen; ma maison et mon navire....
voilà deux choses... que je défends contre tous... Quand l'An-
glais veut mordre mon pauvre petit navire... l'Anglais y perd
toutes ses dents... Je vous le jure, ceux qui voudront aborder la
maison de Poyer, verront que Poyer a bon pied bon œil.

VALVINS.

Citoyen...

POYER.

C'est comme ça..... je ne connais ni chouans ni bleus... moi,

voyez-vous, je bats les Anglais et j'aime les Français; ne me sortez pas de là... La couleur d'un drapeau, je m'en lave les mains... et parce que vous êtes tous fous à lier, chouans et bleus, ne vous en déplaise, je ne vois pas pourquoi je ferais une caserne de ma maison.

LEROEX, à part.

Dégommé!... le pataud!

POYER.

Vous faut-il à manger et à boire? toutes les provisions de mon office, tous les vins de ma cave? Pardieu! ne vous gênez pas, je suis Breton, mangez, buvez chez moi aujourd'hui, demain, tous les jours... Si vous avez des blessés, mettez-les dans mon lit, et je me ferai tuer pour les défendre.

VALVINS.

Monsieur Poyer, je sais quel noble cœur vous avez...

POYER.

Oui, mais ce que je vous dis là, citoyen, je le dirais au chouan le plus chouan qui ait jamais chouanné, au marquis de Lesly lui-même!...

LEROEX.

Brave homme, va!... Ah! si le marquis ne payait pas si bien!

VALVINS.

Je n'ai pas besoin de savoir ce que vous feriez avec nos ennemis... Ce qui est certain, c'est que votre volonté sera respectée; on ne se battra pas sur votre domaine..

POYER.

Oh! sur mon domaine... il est grand, arrangez-vous... ce que je défends, c'est ma maison et mon enclos... hors d-à là, c'est la rase campagne... Si vous êtes enragés, passez-vous votre envie là où vous voudrez...

LEROEX.

Est-il assez juste au moins! Ah! il n'y a pas deux M. Poyer.

POYER.

Maintenant que tout cela est bien entendu, voulez-vous venir avec moi, citoyen lieutenant? Nous allons héberger vos hommes à la Bretonne... Pas de compliments, venez, venez. *(Il lui prend le bras et l'emmène.)*

SCENE V.

LEROEX seul.

(Il se lève lentement et va fureter partout comme s'il cherchait un objet caché.)

Ce petit bleu-là... aime aussi, lui, madame Poyer. Ah! j'ai vu ça, moi; on ne m'en passe pas... Mais il perd sa peine... lui

et tous les autres!... C'est un ange que cette femme-là!... Et pourtant, M. Poyer a tort de partir... Ah ça, où donc est-elle, cette clef-là? On la met toujours au clou sous la cheminée. Elle n'y est pas... Si M. le marquis restait à la porte jusqu'à demain matin... Dam! je fais ce que je peux... Cent écus comptant pour glisser une clef dans cette serrure!... (*Il montre la porte dérobée.*) C'est égal, je dirai un brin de prière pour que madame Poyer l'envoie paître... et elle le fera... Ah! voici la clef... On vient... (*Il s'élançe vers la porte et regarde par la serrure.*) C'est justement madame Poyer!... (*Il hésite.*) Pauvre madame Poyer!... Allons, mon vieux Leroex, tu as cinq petits enfants!... Gagne tes cent écus. (*Il court vers la porte dérobée, met la clef dans la serrure et ouvre. M. de Lesly, costume de chef chouan, paraît. — La porte principale s'ouvre aussi et M^{me} Poyer fait son entrée.*)

SCÈNE VI.

M^{me} POYER, LE MARQUIS, LEROEX.M^{me} POYER, *entrant.*

Eh bien! mon mari n'est donc pas là?

LEROEX.

Non... mais...

M^{me} POYER, *poussant un cri.*

Ah!... Vous ici, monsieur... vous! Est-ce un piège?

LE MARQUIS, *à Leroex.*

Veille à ce qu'on ne nous surprenne pas.

LEROEX.

Oui, not' monsieur!... (*A part.*) J'aurai ces cent écus-là sur ma conscience. (*Il va au fond et guette.*)

LE MARQUIS.

Non, madame, non, ce n'est pas un piège... On tend un piège quand on espère encore ou qu'on a de mauvais desseins... et moi, je n'espère plus, madame... et je n'ai pas d'autres desseins que de vous ouvrir mon cœur qui souffre... et de vous dire un dernier adieu.

M^{me} POYER.

Monsieur, au nom du ciel, retirez-vous!

LE MARQUIS.

Louise, je n'espère rien, je vous le répète encore... Je suis ici malgré vous-même et malgré moi... Ce qui me pousse, c'est une passion irrésistible, insensée, aveugle!... Louise!... je souffre trop... Un mot de pitié, je vous en supplie!

M^{me} POYER.

J'aime mon mari, monsieur, retirez-vous!

LE MARQUIS.

Louise! Louise... vous êtes cruelle! Ne vous souvient-il plus du passé?... Enfants tous les deux, nous avions en commun nos plaisirs et nos peines, nous faisons ensemble de beaux rêves d'avenir... J'étais votre frère, Louise, et vous m'aimiez!

M^{me} POYER.

J'aime mon mari, monsieur...

LE MARQUIS.

Votre mari! ah! c'est vrai. Cédant au vœu tyrannique de ma famille, je m'éloignai; quand je revins, je vous trouvai mariée (*avec rage*), mariée à un autre!.. Louise! ma belle sainte! Louise! la seule femme que j'aie aimée en ce monde! Oh! c'est trop vrai... Au moment où j'arrêtai mon cheval écumant à la porte de votre maison, ce fut la parole qui accueillit mon retour, qui me brisa le cœur, qui tua d'un seul coup toutes mes espérances! Elle est mariée! Oh! Dieu aurait dû prendre ma vie avant de me donner cette douleur! (*On entend un bruit au dehors, Leroux prête l'oreille, ouvre la porte du fond et disparaît un instant.*)

M^{me} POYER, *effrayée.*

Monsieur, vous voulez donc me perdre?

LE MARQUIS.

Moi! vous perdre!

M^{me} POYER.

Je suis heureuse, entendez-moi bien, heureuse... heureuse!... et je ne veux pas qu'on vienne me prendre mon bonheur... J'ai pour mari l'homme le meilleur et le plus noble, le plus loyal cœur qui soit en Bretagne... Je vous l'ai dit, je l'aime; mais quand je ne l'aimerais pas, monsieur, j'ai un fils! un fils qui est ma joie et mon amour... Oh! retirez-vous! retirez-vous! votre présence est un malheur pour cette maison!

LE MARQUIS.

Oh! vous êtes sans pitié, madame... Louise! Louise! c'est à deux genoux que je vous implore...

M^{me} POYER, *reculant.*

Monsieur! (*Avec ferveur.*) Vous vous trompez, j'ai compassion, et vous le voyez bien, puisque je n'appelle pas les serviteurs de mon mari pour vous chasser ou pour vous punir!

LE MARQUIS, *se relevant.*

Ah! c'est trop d'humiliations et de tortures! Ne craignez-vous pas...

M^{me} POYER.

Je ne crains rien... Menacez, monsieur le marquis, je vous aime mieux comme cela.

LE MARQUIS.

J'ai tort... je suis un insensé. Ma pauvre tête se perd ! Je ne menace pas, Louise, je supplie... Vous savez bien jusqu'à quel point je vous aime, vous savez bien que si je prolonge encore dans ce pays une lutte folle et désormais impossible, c'est que l'émigration me séparerait de vous... Ici, je suis près de votre demeure, je sais ce que vous faites... Quand personne ne me voit, je mets votre fils sur mes genoux et je pleure...

M^{me} POYER.

Mon fils... il ne quittera plus Rennes !

LE MARQUIS.

Vous m'enviez jusqu'à cette pauvre joie, mêlée de tant d'amertume ! Ecoutez-moi, Louise !

M^{me} POYER, *prêtant l'oreille.*

Silence ! on vient...

LE MARQUIS.

Un mot ! un mot !

M^{me} POYER.

Sortez, monsieur ! ou cette fois j'appelle.

LE MARQUIS, *se redressant.*

Bien. Madame, un seul mot m'aurait fait obéissant comme un esclave ; mais vous me foulez aux pieds, je me redresse... Madame, je vous aime, et cela est fatal, croyez-le : nous n'y pouvons rien ni l'un ni l'autre... Vous me chassez, je reviendrai... mais, cette fois, vous ne me chasserez plus !

M^{me} POYER.

Que dites-vous ?

LEROEX, *rentrant effaré.*

Vite ! vite ! (*Il entraîne le Marquis.*)

M^{me} POYER.

Ah ! Leroex, je n'aurais jamais cru cela de vous !

LE MARQUIS.

Nous nous reverrons, madame ! (*Leroex ouvre la porte dérobée, le pousse dehors et referme la porte sur lui. Il va remettre la clef à sa place et revient s'asseoir au foyer comme si de rien n'était.*)

M^{me} POYER.

Il reviendra, dit-il, et cette fois je ne le chasserai plus... Protégez-nous, mon Dieu !

SCENE VII.

LEROEX, POYER, M^{me} POYER.POYER, *entrant.*

Ah ! la voilà enfin ! Pourquoi ne m'as-tu pas fait prévenir ?

Pourquoi?

M^{me} POYER.

POYER.

As-tu amené notre petit Charles?

M^{me} POYER.

Non.

POYER.

Tant pis... j'aurais bien voulu l'embrasser. (*Avec dépit.*) Ah! voilà qui est contrariant!... Mais tu es bien pâle, ma pauvre Louise! (*Il l'embrasse et tressaille.*) Mon Dieu! tu es froide comme un marbre. (*Il la regarde.*)

M^{me} POYER.

Moi!

POYER, *avec une inquiétude soudaine.*

Qu'as-tu donc?

M^{me} POYER, *frissonnant.*

Rien! (*Poyer la regarde encore, puis jette les yeux autour de la chambre.*)

POYER.

Ah! je suis simple, Leroex t'aura dit que je pars...

M^{me} POYER, *avec effroi.*

Tu pars! tu me laisses seule!

POYER, *tout à fait inquiet.*

Tu ne le savais donc pas?

LEROEX, *à part.*

Faut l'aider c'te femme-là! (*Haut.*) Sauf respect de vous, madame Poyer a peut-être ben rencontré les gars sur la lande... va y avoir une bonne petite danse c' matin!

M^{me} POYER, *vivement.*

Oui... oui... je les ai rencontrés...

POYER.

Sont-ils nombreux?

M^{me} POYER.

Je ne sais.

POYER.

Louise... Louise!... qu'as-tu donc? ..

LEROEX.

Ah! dam!... elle a qu'elle est arrivée toute drôle... C'est pas l'embarras!... ça va brûler, monsieur Poyer... ça va brûler. (*Il se frotte les mains.*)

POYER.

Louise, est-ce cela qui t'a fait peur?

M^{me} POYER.

Oui... c'est cela... (*A part.*) O mon Dieu!... j'en suis à mentir!...

POYER.

Tu sais bien que tu n'as rien à craindre ici.

M^{me} POYER.

Écoute, Poyer... si tu m'aimes...

POYER, *lui saisissant la main.*

Si je t'aime!...

M^{me} POYER.

Si tu m'aimes... tu ne partiras pas.

POYER.

Voilà la première fois que je te refuse quelque chose... ma pauvre Louise... si je peux, ce sera la dernière fois.

M^{me} POYER, *avec prière.*

Tu me refuses donc!

POYER.

Il faut que je sois parti dans une heure.

M^{me} POYER.

Je t'en supplie... reste!...

POYER.

C'est impossible!

M^{me} POYER.

Oh! tiens!... ne m'abandonne pas... songe à Charles, notre cher enfant!... (*Coups de fusil dans le lointain.*)

LEROEX, *se levant et secouant sa pipe.*

V'là que ça vient!...

POYER.

Mes hommes sont partis... ils m'attendent.

M^{me} POYER.

Reste... reste... Dieu me dit qu'il y a un malheur sur nous!

POYER.

Folle que tu es!... (*Coups de fusil plus rapprochés.*)

LEROEX, *saisissant son fusil qu'il avait déposé en entrant dans un coin.*

Bonsoir! à r'voir, monsieur et madame! (*Il saute par la fenêtre et disparaît.*)

POYER.

Le bruit approche!

M^{me} POYER.

Qu'importe cela... dis-moi que tu restes, et je remercierai Dieu à genoux.

POYER.

Folle! chère folle!... Je ne t'avais jamais vue comme cela... Mes matelots m'attendent, ma pauvre Louise... et je n'ai plus que six heures pour faire seize lieues, d'i i à Saint-Malo. (*Madame Poyer joint les mains et lève les yeux au ciel. — Une dernière décharge se fait tout près, et l'on entend des cris.*)

M^me POYER.

Oh!...

POYER.

Vont-ils nous prendre d'assaut!... (*A la fenêtre ouverte, on voit des hommes qui portent un blessé.*)

LEROEX, au dehors.

Monsieur Poyer!

POYER.

Hein?

LEROEX.

En v'là un qu'a son compte... Aidez-nous voir un peu à l'entrer chez vous. (*Poyer s'élançe aussitôt, en même temps Leroex enjambe la fenêtre et on entre M. le marquis, dont la chemise est tachée de sang.*)

M^me POYER, joignant les mains.

Lui!... Il m'avait dit qu'il reviendrait et que je ne pourrais plus le chasser!... (*Elle tombe sur un siège.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, LEROEX, LE MARQUIS DE LESLY, CHOUANS.

POYER, soutenant le Marquis.

Prends garde, Leroex... Doucement, brigand que tu es!...

LE MARQUIS.

Merci... merci!...

POYER.

Ne parlez pas, vous!... Lâche le gars, Leroex... là. (*Il l'assoit sur un fauteuil.*) Où est-il blessé?

LEROEX.

A la poitrine.

POYER, aux chouans.

Allez chercher le médecin du bourg, et plus vite que ça! (*Les gars sortent en courant.*)

LE MARQUIS.

On m'avait bien dit que monsieur Poyer était un homme généreux.

POYER.

Eh bien, Louise, il y a un blessé et tu n'es pas là? (*M^me Poyer*

approche lentement.) Voyons, je ne sais pas pourquoi j'ai idée que vous êtes le marquis de Lesly.

LE MARQUIS.

Je suis le marquis de Lesly.

POYER.

Le brave Lesly! le Bayard de la chouannerie!... Ah! si seulement vous aviez voulu battre les Anglais au lieu de vous acharner contre les bons soldats de la république... Mais ne parlons pas de ça, et touchez là, monsieur de Lesly, vous êtes en sûreté chez moi! (*Ils se serrent la main.*)

LEROEUX, *qui a été jeter un coup d'œil à la fenêtre, revenant.*

Dites donc, monsieur Poyer, il ne s'agit pas de bavarder, les bleus remontent la lande et viennent par ici.

M^{me} POYER, *vivement.*

Il faut faire évader M. le marquis.

POYER.

Le faire évader! dans l'état où il est!... tu n'y songes pas!... Non, non, ma fille... j'ai mieux que ça, les bleus n'y verront que du feu... la cachette.

M^{me} POYER, *avec terreur.*

Vous voulez le mettre là!

POYER.

Eh bien... après?

M^{me} POYER.

Mais vous ne partirez pas?

POYER.

Pardieu! une fois dans la cachette, M. le marquis n'aura pas besoin de moi pour le garder.

M^{me} POYER, *à part.*

Sainte Vierge! sainte Vierge!

POYER.

Une vraie cachette, là, figurez-vous, monsieur le marquis!... On démolirait le château avant de la découvrir. Elle est là... contre la cheminée... Avez-vous confiance en nous?

LE MARQUIS.

Vous me le demandez?...

POYER.

C'est que j'ai confiance en vous, moi... Tenez, je suis obligé de partir dans quelques instants, je vous laisse à la garde de ma femme, un brave cœur, monsieur le marquis... et je laisse aussi ma femme à votre garde... ma femme, mon bonheur, mon espoir... toute ma vie! Eh bien! est-ce qu'il se trouve mal? (*Le Marquis a fermé les yeux et s'est renversé sur son siège.*)

LEROEX.

Les bleus sont devant la grille.

POYER.

Vite!... (*A Leroex.*) Aide-moi, toi. (*Il ouvre la cachette et on y pousse le Marquis ; la cachette se referme Leroex retourne à la porte du fond et écoute.*)

M^{me} POYER, comme folle.

Poyer, ne pars pas! ne pars pas!

POYER, sévèrement.

Madame, mon honneur est engagé!

M^{me} POYER, à genoux.

Au nom de notre bonheur, Poyer!... Au nom de ton enfant.

LEROEX.

Il était temps!... Voici le bleu... (*La draperie se soulève et l'on voit entrer Valvins, qui jette un regard instigateur tout autour de la chambre.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VALVINS.

VALVINS.

Monsieur Poyer, vous avez donné asile à monsieur le marquis de Lesly, chef des chouans d'Ille-et-Vilaine.

POYER.

Ferme la porte, Leroex. (*Il obéit.*) Monsieur Valvins, chez moi, je fais ce que je veux... Je suis ici comme à bord de mon brick, voyez-vous... Souverain maître après Dieu!...

VALVINS.

Vous êtes citoyen français, monsieur, soumis aux lois de la République!

POYER.

Assez de paroles... Que voulez-vous?

VALVINS.

Je veux qu'on me livre à l'instant même monsieur le marquis de Lesly.

POYER.

Est-ce tout?

VALVINS.

Oui!...

POYER.

Eh bien, moi, je vais vous dire aussi ce que je veux... (*Il tire ses pistolets de sa ceinture.*) Je veux que vous me donniez votre parole d'honneur que la retraite de monsieur le marquis de Lesly... la maison de Poyer, le corsaire, monsieur... sera respectée!

VALVINS, *tirant ses pistolets.*

Je suis officier français, monsieur, et vous me menacez !...

M^{me} POYER, *se jetant entre eux.*

Poyer !... Poyer !... Monsieur Valvins !... Au nom du ciel !...
(*Les deux hommes se mesurent de l'œil.*)

SCENE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS. (*La porte de la cachette s'ouvre et le Marquis paraît, pâle, chancelant, la chemise ensanglantée.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez !... Monsieur Valvins, me voilà... je suis prêt à vous suivre...

POYER, *à Valvins.*

Ne l'écoutez pas ! ne l'écoutez pas !... Il est chez moi... je suis le plus fort... Je le sauverai malgré vous... je le sauverai malgré lui... C'est mon idée !...

LE ROUX.

C'est son idée, à monsieur Poyer !

M^{me} POYER, *suppliante.*

Monsieur Valvins ! monsieur Valvins !

VALVINS, *bas et lentement.*

Madame... tout dépend de vous... Répondez-moi... cet homme vous aime-t-il encore ?

M^{me} POYER, *brisée, après un silence.*

Non !... Il ne m'aime plus !... (*Elle tombe à genoux sur son prie-Dieu.*)

POYER, *à Valvins.*

Eh bien, monsieur, j'attends !

VALVINS, *regardant M^{me} Poyer.*

Monsieur Poyer... je vous donne ma parole d'honneur que monsieur le marquis de Lesly est en sûreté chez vous !...

POYER, *remettant ses pistolets à sa ceinture.*

Ce sera pour les Anglais... Adieu, messieurs (*Il tend ses deux mains à Lesly et à Valvins.*) Adieu, Louise !... (*Il la serre contre son cœur.*)

M^{me} POYER, *les yeux fixés.*

J'ai menti encore... pour le sauver !

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

La ferme de Prévalaye, théâtre coupé en trois, — côté jardin, une grange, — milieu, terrain, arbres au fond, — côté cour, la maison de la mère Leleu, blanchisseuse. Fin d'une journée, cinq heures.

SCÈNE I.

LEROEX, PIERRE LEROEX. PAYSANS ; dans la grange, JOULU, EDMOND, PHILIPPE, CHASSEURS au dehors — Les paysans battent dans la grange, en suivant les rythmes d'un air breton — Les chasseurs boivent et mangent autour d'une table, auprès de la maison de la mère Leleu.

PIERRE.

Les rouchais y sont de piarre,
De piarre du haut en bas.
Dam ! le soulais ne les fond pas,
Non pus la leune.

Hardi, les filles et les gas,
Cherchais forteune.

CHOEUR.

Hardi, les filles et les gas,
Cherchais forteune.

(Les flaux tombent en mesure sur la paille.—Les chasseurs boivent.)

JOULU.

Sacredienne ! voilà des êtres insupportables. Au fait, ça les amuse, ces villageois !... Dites donc ! nous avons fait maigre chasse... Poyer n'était pas là !

PHILIPPE.

Poyer !... Poyer ! Ne dirait-on pas qu'il n'y a que Poyer...

JOULU.

Ah ! ah ! Poyer !... Poyer ! c'est le meilleur chasseur, c'est le plus beau duelliste, c'est le plus heureux galant ; gracieux comme une femme, brave et fort comme un lion.

PHILIPPE.

Ta ta ta ta !

JOULU.

Si Poyer était là, tu ne dirais pas ta ta ta ta ! sacredienne !
(Il se lève.)

LES CHASSEURS.

La paix ! la paix !

JOULU, *prêtant l'oreille.*

Chut! écoutez!... (*On entend une voix fraîche et jeune qui chante dans la maison de la mère Leleu, sur le même air, mais en français :*)

Chez nous on danse à la brune,
Sur l'aire à battre les blés.
Réchauffez vos petits pieds,
La belle brune!
Hé! fillett' à marier,
Cherchez fortune.

CHOEUR.

Hé! fillett' à marier,
Cherchez fortune.

JOULU.

Ces rustauds vont-ils se taire!... Ils nous empêchent d'entendre Carmélite.

PHILIPPE.

C'est donc Carmélite ?

JOULU.

La belle Carmélite! la plus jolie fille de Rennes!... Sacredienne... et sage... Oui, tout de bon... la plus sage!...

LES CHASSEURS.

Ah bah! (*On entend la voix de Carmélite.*)

C'est au pays de Bretagne
Qu'on fait les petits sabots.

(*Elle s'élance sur la scène, et s'arrête tout à coup à la vue des chasseurs. — Tous se lèvent dans la grange. On a cessé de battre, et le pichet de cidre fait une tournée.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CARMÉLITE.

JOULU, *quittant la salle.*

Nous allons voir tout de suite jusqu'à quel point cet ange mérite sa réputation... Regardez bien.

PHILIPPE.

Si c'est toi qui tentes l'épreuve, je parie pour la sagesse.

JOULU.

Philippe! je te casserai la tête un jour ou l'autre!

PHILIPPE.

Là! là! l'oiseau va s'envoler! (*Il montre Carmélite, qui est sur le point de s'enfuir.*)

JOULU.

Sacredienne ! (*Il s'élançe et prend Carmélite par la taille.*) Je suis caressant, moi !

CARMÉLITE.

Monsieur ! monsieur !

LEROEX, dans la grange,

Allons ! les bâtons !... en mesure !... (*Ils recommencent à battre.*)

PHILIPPE, riant.

Quel séducteur !

JOULU.

Je ne veux qu'un baiser, mignonne, pour le moment !

PHILIPPE.

Part à tous ! un baiser pour chacun !

CARMÉLITE, effrayée.

Laissez-moi ! laissez-moi !

LEROEX, sans arrêter son fléau.

Qu'y a-t-il donc là ?

PIERRE.

Les étudiants qui s'amusement, not' papa ! (*Les étudiants ont entouré Carmélite, qui se débat.*)

JOULU.

J'aurai le premier baiser, (*Il l'embrasse.*)

CARMÉLITE, criant.

Ah !... au secours ! (*Tous les fléaux restent suspendus dans la grange.*)

LELOEX.

C'est Carmélite !

PIERRE.

Gare aux farauds ! (*Ils s'élançant tous hors de la grange, et se jettent sur les étudiants qu'ils entourent et bousculent.*)

LEROEX, à Carmélite.

Que t'ont-ils fait ?

CARMÉLITE.

Mon père...

PIERRE.

Ils vont comme ça tous les jours dans les fermes insulter le pauvre paysan. (*Avec rage.*) Oh ! les farauds !

LEROEX.

M'est avis qu'il faut en assommer un petit pour l'exemple !

PIERRE.

C'est ça, not' papa !

TOUS.

Il faut les assommer tous !

CARMÉLITE.

Non, non... ne les tuez pas ! (*Les paysans lèvent leurs fusils.*
— *Mêlée.* — *On voit entrer Poyer le fusil sur l'épaule.*)

JOULU.

On m'assassine ! sacredienne ! (*Poyer jette son fusil et s'élançe au plus fort de la mêlée.* — *Il saisit Leroex et Pierre, et les repousse... Un cercle se fait autour de lui.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, POYER.

POYER, aux paysans.

Misérables drôles ! vous êtes dix contre un !

LEROEX.

Qu'est-ce que ça fait, ça ! Ils s'étaient mis quatre à insulter une pauvre fille !

POYER.

Arrière !

PIERRE.

Est-ce comme ça ? (*Il passe derrière Poyer, et lui décharge son fléau sur la tête.*) Tiens, faraud ! Attrape ça !..

POYER.

Ah !... (*Il se retourne sans broncher, et assomme Pierre d'un coup de poing.*)

PIERRE, tombant.

Ah ! dam ! il a un bon pognais !

TOUS, reculant.

Oh ! oh ! en voilà un vrai !

JOULU.

Ils reculent... A nous, enfants !...

PHILIPPE.

Arrangeons-les comme ils le méritent ! (*Ils veulent revenir sur les paysans, Poyer les arrête et les fait reculer.*)

POYER.

Minute, vous autres ! Il paraît que vous avez insulté une jeune fille.

JOULU, insolemment.

Ça te regarde, toi !

POYER.

J'ai appelé ces gens-là drôles, parce qu'ils étaient trois contre un... Vous, comment faut-il vous appeler ?..

LEROEX,

Tiens ! tiens !...

JOULU.

Comme tu voudras, mon vieux... Mais ceux-là n'ont que des fléaux, et moi j'ai une épée ; je ne dis que ça.

POYER, *haussant les épaules.*

On la connaît ton épée... Prends-tu la querelle pour toi ?

JOULU.

Oui !

POYER.

Eh bien ! tu es un drôle ! entends-tu ? plus drôle que ces braves gens, qui n'ont fait que leur devoir !

PHILIPPE.

Ça s'adresse à nous ?... (*Mouvement des chasseurs.*)

POYER, *levant les mains.*

Vous !... filez ! ou ça va mal tourner !

JOULU.

Toujours la raison du poing !... Venez, messieurs !...

POYER.

La raison du poing t'a empêché d'être assommé, mon fils !... Où te trouvera-t-on ?

JOULU.

Ici... avec mes témoins, à sept heures !

POYER.

On y sera... A demain !

JOULU.

A demain ! (*Les chasseurs reprennent leurs fusils et sortent. Carmélite, à l'écart, considère attentivement Poyer pendant cette scène.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins JOULU, EDMOND, etc.

POYER.

Eh ! ~~bas~~ ! (*Les paysans regardent les chasseurs s'éloigner, puis ils se font des signes cauteleux en se montrant Pierre qui est étendu sur l'herbe et que son père relève.*)

UN PAYSAN, *montrant Poyer.*

C'est lui qui a cassé la tête à Pierre.

PIERRE.

Oh ! ma pauvre tête. — Mon Dieu, donc ! oh ! là, là !

LEROUX, *lâchant Pierre.*

Il payera pour tous !

CARMÉLITE, *s'élançant au-devant d'eux.*

Oh ! c'est lâche ! c'est lâché !

UN PAYSAN.

Range-toi, la fille !

CARMÉLITE.

Vous ne le toucherez pas !

POYER.

* Merci, ma belle enfant ! ne vous donnez pas la peine... ils seraient douze comme ça, qu'ils ne me feraient pas peur.

LEROEX.

Allons, Carmelite, rentre à la maison !

CARMÉLITE.

Pourquoi, mon père ?

LEROEX.

Je te dis de rentrer, voilà tout, et plus vite que ça !

CARMÉLITE.

Eh bien, non !... je ne veux pas !

LEROEX, *levant la main.*

Ah ! tu ne veux pas !

POYER, *le saisissant à la gorge.*

Si tu bouges... je t'étrangle !

LES PAYSANS, *s'avançant.*

Ah !...

POYER, *avec calme.*Ecoutez ! mes gars... J'ai mal à la tête, et je veux que ça finisse... Si vous faites un pas, j'enlève le bonhomme. (*Il l'enlève.*) Et je le casse sur mon genou comme un échalas !LES PAYSANS, *effrayés.*

Ah ! ah ! notre père !

CARMÉLITE.

Lâchez-le, monsieur, au nom du ciel !

POYER.

Qu'ils passent devant, alors !...

UN PAYSAN.

Tout ce que vous voudrez... mais lâchez-le.

POYER.

Je le lâcherai quand vous serez à cet arbre. (*Il montre un arbre au fond, les paysans y vont ; il lâche Leroex, qui s'échappe.*)

LEROEX.

A moi ! les gars ! Il ne nous échappera pas. (*Ils sortent en courant.*)

SCENE V.

POYER, CARMÉLITE.

POYER.

Adieu ! la belle fille !

CARMÉLITE.

Vous ne partirez pas !

POYER.

Pourquoi ?

CARMÉLITE.

Parce qu'ils ont été chercher des fourches.

POYER.

Ah !

CARMÉLITE.

Et qu'ils vous attendent sur la route

POYER.

Pour me tuer !

CARMÉLITE.

Peut-être.

POYER.

Eh bien ! on va voir ça.

CARMÉLITE.

Oh ! je sais que vous êtes brave ; mais ils sont dix. Je ne veux pas ! Vous allez venir avec moi !

POYER, *souriant*.

Ma foi, avec vous, j'irai où vous voudrez, ma belle !

CARMÉLITE.

Ici !... (*Elle montre la maison de la mère Leleu. — On voit des têtes de paysans derrière les arbres du fond, les têtes disparaissent ; et au moment où Carmélite et Poyer entrent chez la mère Leleu par la scène, les paysans s'y précipitent par le fond.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES PAYSANS, puis LA MÈRE LELEU. (*Il fait nuit, et la maison est sombre. — Poyer et les paysans restent en présence dans une attitude menaçante. — Carmélite est atterrée. — Leroex lève sa fourche. — Entrée de la mère Leleu avec une lumière.*)

CARMÉLITE, *poussant un cri*.

Ah ! il est couvert de sang !

LEROEX.

C'est vrai qu'il a son compte.

PIERRE.

Ma fâ dam oui... J'ai ben tapé !

LA MÈRE LELEU.

Qu'est-ce que c'est que tout ça ?... Monsieur Poyer !

LES PAYSANS.

C'est monsieur Poyer !

LEROEX, *à part.*

Le fils à m'ame la vicomtesse ! Monsieur Poyer ! la meilleure poigne de Rennes !

PIERRE, *revenu.*

Ah ! si j'avais su... Monsieur Poyer !

TOUS.

Une poignée de main... monsieur Poyer !

POYER.

C'est bon !... c'est bon ! (*À la mère Leleu.*) Vous me connaissez, brave femme ?

LA MÈRE LELEU, *étonnée.*

Si je vous connais !... La mère Leleu... votre blanchisseuse !...

POYER, *passant la main sur son front.*

Ah ! c'est que je n'y vois plus alors !... Est-ce que je vais me trouver mal ? (*Avec force.*) De l'eau ! tonnerre du ciel !...

PIERRE, *niaisement.*

Je vous ai donné un bon coup, tout de même, monsieur Poyer !

POYER.

Oui... mon gars ! un bon coup ! va ! (*Il chancelle. On apporte une immense cruche, il la soulève et boit à même ; puis il se verse à grande eau sur la tête.*)

CARMÉLITE, *à part.*

Que de sang !... que de sang !

LEROEX, *effrayé.*

Il a le crâne fendu !

PIERRE, *avec joie.*

J'ai un bon pognais aussi... moi ! Ah ! dam ma fâ oui !

POYER.

Du linge, de l'eau et du sel ! Ça ne sera rien !

CARMÉLITE.

Je cherche ! je cherche !...

POYER.

Allons !... j'ai besoin de mon sang ! Il faut que je me batte demain matin avec ce blanc bec qui vous a insultés... ma jolie fille.

CARMÉLITE, *lui donnant le linge avec lenteur.*

C'est pour moi !... pour moi que vous allez vous battre, monsieur Poyer !

POYER.

Après ?... Est-ce que vous n'en valez pas la peine ?

LEROEX.

Ah ! ah ! qu'ils viennent au rendez-vous, les farauds, et nous les assomons !

LES PAYSANS.

Comme des chiens enragés !

POYER.

La paix, vous autres ; il s'agit de l'honneur... ça me regarde !...
(A part.) Oh ! je me sens bieu faible ! *(A la Leleu.)* Avez-vous
à me coucher, la mère ?

LA MÈRE LELEU.

De la paille fraîche !

POYER.

Ça me va. Mon duel est pour sept heures : à cinq heures, vous
serez chez moi, à Rennes, vous entendez bien... Vous me rap-
porterez mon habit bleu, mon pantalon blanc et mes bottes bien
cirées... Quand on se bat, il faut être en tenue. Ah ! du linge
blanc, aussi, la mère !

LA MÈRE LELEU.

Il y en ici... Carmélite le repassera.

POYER.

Comme vous voudrez, dites donc... Passez en même temps
chez Valvins, vous savez... et dites-lui de venir avec Fabien...
et mon épée.

LA MÈRE LELEU, à part.

Quelle tête ! *(Haut.)* Ça sera fait !

POYER, se retournant vers les paysans.

Au revoir, vous autres, et sans rancune ! *(Tous se précipitent
sur sa main et la serrent.)*

PIERRE.

En voilà un bon ! mon Dieu ! donc !

TOUS.

Oh ! monsieur Poyer... monsieur Poyer !

LEROEX, à Carmélite.

Viens-tu, toi ?

CARMÉLITE.

Je vais repasser le linge.

LEROEX.

Le linge de monsieur Poyer !... C'est juste... et soigne-le un
peu, entends-tu ?...

POYER.

Bonsoir.

LES PAYSANS.

Bonsoir... monsieur Poyer. *(Ils sortent. Carmélite va recon-
duire son père ; puis on la voit préparer une espèce de lit pour
Poyer dans la grange, avec une couverture et des draps. Elle est
toute rêveuse.)*

SCENE VII.

LA MÈRE LELEU, POYER, puis CARMÉLITE.

POYER, *le suivant des yeux.*

C'est donc là cette belle Carmélite dont on parle tant ?

LA MÈRE LELEU.

Est-ce qu'elle n'est pas jolie comme un cœur ?

POYER.

Si fait... Est-elle sage ?

LA MÈRE LELEU.

Comme une image !

POYER.

Tant mieux !

LA MÈRE LELEU.

Pourquoi dites-vous ça ?

POYER.

Pour rien... Bonsoir, la mère ! *(Il prend une chandelle et traverse la scène pour se coucher. — Carmélite est rentrée pensive ; elle a mis son fer au feu, et cherche parmi le linge.)*

LA MÈRE LELEU, *allant à elle.*

Eh bien ! que fais-tu là ? ton fer est rouge...

CARMÉLITE, *troublée.*

Je ne trouve pas de linge à la marque de monsieur Poyer.

LA MÈRE LELEU.

Et ce que tu tiens là ! *(Elle montre une chemise.)*

CARMÉLITE.

Il y a là un P ; mais il y a ensuite deux autres lettres, un B et un C.

LA MÈRE LELEU.

Justement ! Poyer des Borbins de Caradec.

CARMÉLITE, *étonnée.*

Ah !...

POYER, *à part, se couchant.*

Si elle avait un amant... je le tuerais !...

CARMÉLITE.

Il est donc noble ?

LA MÈRE LELEU.

Comme le roi !

CARMÉLITE.

Mais il se fait appeler Poyer tout court.

LA MÈRE LELEU.

Ça c'est une histoire... Ote ton fer, que je prépare le vulnéraire, car il en a grand besoin, le pauvre gars. *(Elle fait le vul-*

néraire.) Le père Poyer était vicomte... mais pas fier... Il a épousé une paysanne.

CARMÉLITE, *révant.*

Une paysanne !

LA MÈRE LELEU.

Oui... une honnête fille, par exemple ! Mais ça tourna mal... et la pauvre femme n'a cessé de souffrir que le jour où son mari est mort.

CARMÉLITE.

Ah ! il est mort, le père de monsieur Poyer ! Alors, lui, il est vicomte ?...

LA MÈRE LELEU.

Oui... naturellement... Mais voilà le vulnérable en train... Tu le lui donneras... Moi, il faut que je sois levée demain avant le jour... Je vais me reposer dans mon fauteuil.

CARMÉLITE, *rêveuse.*

Allez ! je veillerai... (*A part.*) Vicomtesse Poyer des Berbins de Caradec !

POYER, *se retournant sur la paille.*

Du diable si je ne suis pas fou de penser à cette fille, au lieu de dormir !...

SCÈNE VIII.

CARMÉLITE seule, puis POYER.

CARMÉLITE, *chez la mère Leleu ; elle repasse, et veille sur le vulnérable.*

Il est beau ! et comme il est brave !... Son père a épousé une paysanne ! une honnête fille !... mais ce mariage n'a pas été heureux !... Oh ! c'est égal !... il me semble que je serais heureuse, moi... Et quand même je devrais être malheureuse !... (*Tressaillant.*) Je suis folle !... (*Elle plie la chemise, puis elle verse du vulnérable dans une tasse et traverse la scène, pour aller le porter à Poyer ; elle dépose la tasse sur un billot, et le contemple endormi.*) Oh ! oui, il est beau ! il est jeune !... Il est fort. (*Tristement.*) Et dans quelques heures il aura l'épée à la main... pour moi ! (*Avec orgueil.*) Pour moi ! (*Frémissant.*) Si on allait me le tuer !... Pauvre jeune homme ! Non ! oh ! non... C'est impossible ! Il est si brave ! (*Lentement.*) Je n'ose plus regarder au dedans de mon cœur... Si le j'aimais !...

POYER, *dans son sommeil.*

Arrêtez ! arrêtez... respectez-la !...

CARMÉLITE.

Et s'il m'aimait...

POYER, *de même.*

Je l'aime !...

CARMÉLITE.

De qui parle-t-il ?

POYER, *de même.*

Carmélite ! Carmélite !

CARMÉLITE, *les mains sur son cœur.*

Oh ! Dieu est bon ! Je suis heureuse !...

POYER, *s'éveillant brusquement.*

Qui est là ?...

CARMÉLITE.

Moi !...

POYER, *se levant en souriant.*

Vous ! merci, Carmélite ! vous voulez bien que je vous nomme ainsi ?

CARMÉLITE.

Oui !

POYER.

Oh ! ma poitrine brûle... de l'eau... un peu d'eau !...

CARMÉLITE.

Voici du vulnéraire.

POYER.

Merci encore. *(Il boit.)* Pouah !

CARMÉLITE.

Vous auriez préféré de l'eau ?

POYER.

Je ne sais... mais parlons de vous... Vous m'avez sauvé la vie hier, Carmélite !

CARMÉLITE.

Oh !...

POYER.

Si vous saviez comme je suis heureux de vous devoir quelque chose !

CARMÉLITE.

J'en aurais fait autant pour... pour...

POYER, *fronçant le sourcil.*

Pour le premier venu ? C'est vrai !

CARMÉLITE.

Comme vous auriez pris, vous, la défense de la première venue...

POYER.

C'est encore vrai !

CARMÉLITE, *piquée.*

Ah !

POYER,

Mais je ne regarderais pas la première venue comme je vous

regarde, Carmélite... Sais-je, moi, comme il faut vous parler ? Si je vous traitais en grande dame, vous ne me comprendriez pas, peut-être, et je ne veux pas vous traiter en paysanne.

CARMÉLITE.

Traitez-moi en honnête fille, monsieur Poyer !

POYER.

Vous ai-je offensé, Carmélite ?

CARMÉLITE.

Non.

POYER.

Écoutez ! je suis un brave garçon... étourdi peut-être, mais jamais menteur... Ce que je pense... je le dis, et le roi ne me ferait pas taire, quand j'ai fantaisie de bavarder... Et pourtant, Carmélite, devant vous je n'ose pas dire tout ce que je pense.

CARMÉLITE.

Pourquoi ?

POYER.

Regardez-moi, et vous le saurez.

CARMÉLITE, *détournant les yeux.*

Reposez-vous, monsieur Poyer ; vous vous battez demain et il vous faut de la force.

POYER.

C'est juste (*avec joie*), et c'est pour vous que je me bats, ma fille !

CARMÉLITE.

Oh ! vous vous trompez, monsieur Poyer... vous vous seriez battu pour la première venue.

POYER, *vivement.*

Moi !... (*Tristement.*) Eh bien, c'est vrai !... Je ne peux pas tromper, moi, Carmélite... mais je vous aime !

CARMÉLITE, *reculant.*

Oh !

POYER, *doucement.*

Ne vous fâchez pas... je serais trop malheureux de votre colère !... Je vous aime, Carmélite, je vous aime !... Sais-je comment cela est venu ? Ma foi, non... et peu m'importe !... Ce qui est certain, c'est que je vous aime, et que je donnerais ma vie pour que vous m'aimiez...

CARMÉLITE.

A combien de femmes avez-vous dit cela, monsieur Poyer ?

POYER, *naïvement.*

Je ne sais pas... je ne sais pas... J'ai eu bien des maîtresses, Carmélite...

CARMÉLITE.

Pour ça, on le dit assez!

POYER.

Mais vous êtes la première femme que j'aime... Croyez-moi... si vous voulez... je sens que je n'aimerai jamais plus que vous!

CARMÉLITE.

Je ne vous crois pas.

POYER.

Ah! Carmélite!

CARMÉLITE.

Mais voici le jour, monsieur Poyer... il faut que je vous quitte... battez-vous bien!

POYER, *tristement.*

Que vous importe, ma fille!

CARMÉLITE.

Si vous mouriez... monsieur Poyer... je serais malheureuse toute ma vie! (*Elle s'enfuit.*)POYER, *avec transport.*

Carmélite! Carmélite!...

CARMÉLITE.

Silence! je vais éveiller la mère Leleu, pour qu'elle fasse vos commissions... et je vous enverrai un garçon de la ferme, pour vous tenir compagnie.

POYER.

Restez, je vous en prie!

CARMÉLITE.

Au revoir!

POYER, *seul.*

Malheureuse!... toute sa vie!... Oh! si elle m'aimait!

CARMÉLITE, *chez la mère Leleu.*

Allons, la mère, à la ville!

LA MÈRE LELEU, *endormie.*

Déjà... Comment va-t-il?

CARMÉLITE.

Bien... (*Elle sort.*) Je vais chercher Pierre.LA MÈRE LELEU, *elle se frotte les yeux.*

Monsieur Poyer!

POYER.

Eh bien!

LA MÈRE LELEU.

L'habit bleu, le pantalon blanc, les bottes, les deux témoins et l'épée; est-ce tout?

POYER.

C'est tout!

LA MÈRE LELEU.

Je pars... (*Elle sort au moment où Pierre arrive.*)**SCÈNE IX.**

PIERRE, POYER.

POYER.

Que veux-tu, toi?

PIERRE.

C'est Carmélite, qui m'a dit comme ça de vous tenir compagnie; et je viens pour vous régayer.

POYER.

Elle ne t'a rien dit pour moi?

PIERRE.

Pour vous? Qu'est-ce qu'a m'a donc dit? Ah! m'a dit... ren... ren du tout qu'al m'a dit. Ah! si fait, al m'a dit que le linge de monsieur était sur la table de la mère Leleu.

POYER.

Donne-le-moi, et va-t'en.

PIERRE.

Que je m'en vas! (*A part.*) Il est de mauvaise humeur, à cause que j'ai un bon pognais! (*Il va chercher le linge.*)

POYER, seul.

Elle n'a pas voulu rester... Une coquette de village...

PIERRE, revenant.

Voilà la chemise, et c'est repassé un peu bien, monsieur Poyer!

POYER.

C'est bien, file.

PIERRE.

Il ne veut pas que je le régaye... Ah! dam, il est tout de même vexé... Ne vous dérangez pas, monsieur Poyer.

SCÈNE X.

POYER, seul.

Allons, debout! Ils vont venir!... A ma toilette!... Je n'aime pas à tirer l'épée en négligé... Ah! cette petite Carmélite... Pardieu, je crois qu'elle se moque de moi... et pourtant comme elle m'a dit cela... « Je serais malheureuse toute ma vie. » (*Il va pour déplier la chemise et la regarde avec attention.*) Non, non! je ne veux pas la mettre... (*Se forçant à rire.*) Ah! si Valvins ou les autres me voyaient!... quelles gorges chaudes!... Poyer en extase devant une chemise!... Et pourquoi!... parce que c'est

cette petite fille qui l'a repassée... (*Il frappe du pied avec violence.*) Par la mort Dieu!... je deviens idiot... allons! (*Il va encore pour la déplier.*) Non! c'est plus fort que moi... je ne peux pas... (*Avec colère.*) Eh bien! quoi! si c'est une idée à moi!... D'autres ont des portraits, des boucles de cheveux, un ruban, une lettre... moi je n'ai rien... et je l'aime! C'est elle qui a disposé ces plis... c'est elle qui a lissé cette toile... sa trace est là, partout. (*Il baise la chemise avec passion.*) Qu'on se moque de moi, pardieu! et nous verrons! (*On entend du bruit.*) Il faut que je cache cela, pourtant! où? (*Il déboutonne vite son gilet, et glisse la chemise pliée dans son sein.*) Sur mon cœur... Oh! je l'aime! je l'aime!

SCÈNE XI.

POYER, VALVINS, FABIEN, JOULU, EDMOND, PHILIPPE ;
puis CARMÉLITE.

FABIEN, se précipitant vers Poyer.

Tu te bats ?

POYER, l'embrassant avec effusion.

Bonjour, petit! J'aime mieux que ce soit moi que toi, va! (*A Valvins qui entre.*) Bonjour, Valvins... as-tu mon épée ?

VALVINS.

Oui... Pourquoi te bats-tu ?

POYER.

J'ai appelé Joulu, drôle.

VALVINS.

Si on arrangeait l'affaire ?

POYER.

Ça m'est égal.

FABIEN.

Oh! oui... Valvins, arrangeons l'affaire... (*Entrée d'Edmond, Joulu, Philippe.*) Mes camarades, j'espère que vous n'irez pas jusqu'au bout ?

VALVINS.

Joulu, nous savons que tu es brave.

JOULU, froidement.

Alors, cherche une bonne place.

VALVINS.

Voyons, Joulu...

PHILIPPE.

Si on veut arranger ça, et faire un bon déjeuner dînatoire, ça me va assez!

JOULU.

Voyons, en place... les épées.

PHILIPPE, à Fabien.

Que dit Poyer ?

FABIEN.

Poyer est prêt à faire tout ce qu'on voudra.

JOULU.

Ecoutez, en voilà assez. Poyer a eu raison de m'insulter... Si c'était tout autre que lui, je lui donnerais la main... mais...

VALVINS, *étonné.*

Tu détestes donc bien Poyer !

JOULU, *tendant la main à Poyer.*

Moi ! détester mon vieux Poyer, allons donc !

VALVINS.

Eh bien !

JOULU, *froidement.*

Eh bien ! comme c'est Poyer, il faut se fendre.

VALVINS.

Tu divagues.

JOULU.

Je m'entends... Poyer est trop fort... Si l'affaire s'arrange, on dira : Joulu a eu peur !

POYER, *avec feu.*

Ceux qui diraient ça en auraient menti !... Joulu, tu es un brave enfant ! Veux-tu que je te fasse des excuses ?

JOULU, *ému.*

Merci, mon vieux Poyer ; allons, vous autres, en place.

POYER, *tristement.*Il n'en démordra pas. (*Aux témoins.*) Soyez tranquilles, je le ménagerai sans faire semblant de rien.

JOULU.

J'y suis.

POYER, *saluant des armes.*A toi ! (*Combat.*)JOULU, *s'animant à mesure.*Poyer ! Poyer !... Tu ne te bats pas... Prends garde ! moi je tire à fond ! Tiens ! (*Il se fend furieusement.*) Touché !

POYER.

Non... je n'ai rien senti.

JOULU.

Mais si... mais si... en pleine poitrine ! Cet homme-là est dans un corps de fer.

POYER, *s'animant.*Défends-toi... petit... une ! deux ! liens ! (*Joulu tombe.*)JOULU, *tombant.*Je suis sûr de t'avoir touché ! (*On voit au fond Carmélite qui s'avance alors pour soutenir le blessé.*)POYER, *touchant sa poitrine.*Je te dis que non !... (*Il pâlit tout à coup et chancelle.*) Ah ! ah !...

JOULU.

Vous voyez bien, qu'il était touché !

POYER, *au désespoir.*

Écoutez ! je suis un lâche ! j'avais une chemise pliée, sur la poitrine !

TOUS.

Pliée?...

CARMÉLITE, *à part.*

La chemise que j'ai repassée !...

VALVINS, *stupéfait.*

Pourquoi pliée?..

POYER.

Parce que... parce que... je ne peux pas vous expliquer cela !... reniez-moi, je suis un lâche... (*Il se couvre le visage de ses mains. Fabien et Valvins hésitent. Levant son épée.*) J'ai envie de me tuer !...

CARMÉLITE, *lui arrêtant le bras.*

A mon tour, Merci !..

POYER.

Tu as deviné, toi.

CARMÉLITE.

Oui !

JOULU.

Mais, embrassez-le donc, vous autres !... ne l'avez-vous pas entendu dire : Je suis un lâche !.. Poyer !.. un lâche ! allons donc ! (*Joulu se soulève, lui tend les bras, Fabien, Valvins, forment un groupe enthousiaste.*)

POYER, *soupirant.*

Ce n'est pas Fabien qui a dit ce mot-là !..

JOULU.

Je ne sais pourquoi cette chemise était là ! Je ne sais pas pourquoi elle était pliée... mais je sais bien que Poyer est plus brave et plus loyal, à lui tout seul, que nous tous ensemble !..

POYER.

Que Dieu te récompense, Joulu. (*Il l'embrasse.*)

CARMÉLITE, *les yeux fixes.*

Oh !.. comme il m'aime... — Vicomtesse Poyer des Berbins de Caradec !.. Si ce n'était pas un rêve !..

ACTE II.

DEUXIÈME TABLEAU.

La ferme du père Léroex.

SCÈNE I.

LE PÈRE LEROEX, CARMÉLITE, PIERRE. (*Carmélite travaille.*)

LEROEX.

Comme ça quand vous êtes seules, la mère Leleu t'en conte sus l'suns et l'sautres? Elle ferait mieux de s'occuper deses affaires, la bonne femme.

CARMÉLITE.

Tu es fâché, père, parce que je sais que M. Poyer est vicomte... et que sa mère était la fille d'un fermier?

LEROEX.

La fille d'un fermier plus pauvre que moi, Mélite!.. finais elle était belle fille, la Louise.

CARMÉLITE, rêveuse.

Oui... on dit qu'elle était bien belle!..

PIERRE, entrebâillant la porte.

Ditès donc, not' pàpa.

LEROEX.

Hein?.. c'est toi, Pierre?..

PIERRE, riant.

Ah!.. dam... c'est moi!..

LEROEX.

Què veux-tu?..

PIERRE.

Si vous n'êtes pas trop pressé, je voudrais bien vous parler sus queuq'chose.

LEROEX.

Parle!..

PIERRE, entrant tout à fait..

C'est not' poule... vous savez ben, not' poule nèté.

LEROEX.

Oui.

PIERRE.

Ah! ben... alle a pondu deux œufs...

Voilà tout?..

PIERRE.

Ah! dam!.. j'ene voulais pas vous fâcher, not' papa, et je m'en vas. (*Il sort tout penaud.*)

CARMÉLITE, qui a continué de rêver.

Père, comment fit-elle, madame Poyer, pour épouser un vicomte?

LEROEX, à part, il la regarde en dessous.

M'est avis que tu n'es pas embarrassée pour savoir ça, ma cocotte. (*Haut.*) Est-ce que je sais, moi?

CARMÉLITE, souriant.

Oh! tu sais tant de choses!..

LEROEX.

Ça, c'est vrai que je sais bien des choses... du temps que j'étais chouan... et depuis... rien que les premiers cent écus que j'ai gagné, c'est toute une histoire; mais ça n'est pas bon à dire, Mélite.

CARMÉLITE.

Pourquoi?

LEROEX.

Pour ci et pour ça. Le vrai, ma fille, c'est que ce n'était pas par charité que tu étais élevée dans la famille de Lesly: Le marquis de Lesly est mon obligé, malgré la ferme où nous sommes, qu'il m'a donné par un bon contrat... Ah! oui, je sais bien des choses... (*Mystérieusement.*) et si je les disais...

PIERRE, entrebâillant la porte.

Dis donc, not' papa? (*Carmélite fait un geste de dépit, le père Leroex tressaille et redevient froid.*)

LEROEX.

C'est encore toi?

PIERRE.

Eh! j'vous dérange-t-il?

LEROEX.

Tu le vois bien!..

PIERRE.

Ah! dam, je n' veux point vous déranger, not' papâ.

LEROEX, en colère.

Vas-tu parler!

PIERRE, entrant timidement.

C'est not' poule... vous savez ben la poule nère:

LEROEX:

Elle a pondu deux autres œufs?

PIERRE.

Ah! dam, ma fa, nenni... la pauv' bête!... c'est le chien de la mère Leleu...

LEROEX.

Qu'a-t-il fait?

PIERRE.

Il y a fait du mal, not' papa.

LEROEX.

Quel mal?

PIERRE.

Il y a tordu le cou... et pis, il l'a mangée... ma fa, dam oui!

LEROEX.

Le brigand! cette mère Leleu! — Pierre!

PIERRE.

Me v'là, not' papa.

LEROEX.

Tords-lui le cou!

PIERRE, avec horreur.

Oh! à la mère Leleu!

LEROEX.

Est-il bête, ce gars-là!

PIERRE.

Ah! au caniche?... ça, ça se peut ben tout de même..... et j' vas y tâcher. (*Il sort en courant.*)

CARMÉLITE, avec caresses.

Père... tu allais me dire quelque chose...

LEROEX.

J'ai oublié...

CARMÉLITE, se levant et allant à lui.

Petit père!

LEROEX.

Je ne sais plus...

CARMÉLITE.

Est-ce qu'elle était plus belle que moi, madame Poyer... quand elle épousa le vicomte?

LEROEX, à part.

Oh! oh! (*Haut.*) Plus belle que toi, il n'y en a pas de plus belle que toi... et tu le sais bien, coquette. (*Sérieux.*) Mais il n'y a pas que la beauté... faut la sagesse... ah! dam, Louise lui tenait la dragée haute au vicomte.

CARMÉLITE, avec un soupir.

Elle ne l'aimait pas!

LEROEX.

Elle l'adorait... (*Se rapprochant.*) Mais je vas te dire...

PIERRE, *entrebâillant la porte.*

Dites donc, not' papa...

LEROEX.

Ah ! c'est trop fort. (*Carmélite fait un geste d'impatience.*)

PIERRE, *à part.*

Qu'a t'é donc la Carmélite ? (*Haut et humblement.*) Not' papa, c'est le chien de la mère Leleu.

LEROEX.

Eh bien ! qu'a-t-il encore fait ?

PIERRE.

Ah ! dam, y n'a rien fait ! vous m'aviez dit d' li tord el' cou.

LEROEX.

Tu l'as tué ?

PIERRE.

Ma fa nenni... je l'ai neyé dans la mare avec une piarre au cou... qu'y s' débattait, qu'y criait, qu'y gigottait, la pauv' animal. (*Il rit doucement.*) E' j' ris tout d' même, mâl...

LEROEX.

Et vas-tu nous laisser tranquille, maintenant ?

PIERRE.

C'est qu'y a une personne qui voudrait bien vous parler, not' papa.

LEROEX.

Quelle personne ?

PIERRE.

Ah ! dam, je ne sais point son nom... a dit qu'elle s'appelle mame Pouyais...

LEROEX, *mouvement.*

Madame Poyer...

CARMÉLITE, *émue.*

Sa mère !

LEROEX, *à Pierre.*

Veux-tu bien lui ouvrir la porte, imbécile ! (*Pierre sort.*)

CARMÉLITE.

Mon Dieu ! si elle savait !...

LEROEX.

Sois bien gentille, toi !... (*M^{me} Poyer entre.*) Bien des pardons, madame la vicomtesse...

SCENE II.

LES MÊMES, M^{me} POYER.

M^{me} POYER.

Bonjour, Leroex... bonjour... bonjour, ma belle Carmélite... Il y avait longtemps que je ne vous avais vue, mon enfant.

LEROEX.

Tiens, c'est vrai... pas depuis que la marquise de Lesly nous l'a fait demander pour mettre auprès de sa fille. (*Bas.*) Dam, elle n'a pas pu y rester, c'te pauvre enfant! Carmélite est une fille sage, et il y avait là bas un lieutenant de hussards... monsieur Melchior.

M^{me} POYER.

Nous causerons de tout cela.

LEROEX.

Et vous allez à Repnes comme ça pour voir le jeune monsieur Poyer.

M^{me} POYER.

Je viens vous voir, Leroex... j'ai à causer avec vous.

LEROEX.

Avec moi, mame la vicomtesse... et c'est pressé...

M^{me} POYER.

C'est pressé, Leroex.

LEROEX.

Tu entends, Carmélite.

CARMÉLITE, tournant autour de M^{me} Poyer.

Où, mon père; seulement j'eusse désiré que madame voulût bien nous faire l'honneur d'accepter quelque chose... un fruit... du lait...

M^{me} POYER, signe d'amitié.

Après, mon enfant, après; merci... (*Carmélite sort.*)

SCÈNE III.

LEROEX, M^{me} POYER.

LEROEX, répétant les paroles de Carmélite.

J'eusse désiré que madame voulût bien nous faire l'honneur d'accepter... Heim? comme ça parle votre langue, madame la vicomtesse!... Moi j'aurais dit tout bêtement, avez-vous faim? avez-vous soif? buvez, mangez, c'est de bon cœur.

M^{me} POYER.

Et j'aurais trouvé cela tout aussi bien dit! Vous savez que moi aussi je suis une paysanne, Leroex.

LEROEX.

Toutes les fois que je vous vois... je l'oublie;—une paysanne!... vous!... C'est comme si Carmélite voulait me faire accroire qu'elle est une paysanne, parce qu'elle est fille de paysans et sœur de paysans... Moi, voyez-vous, madame la vicomtesse, je crois qu'il y a une bénédiction sur cet enfant-là, comme il y en a une sur vous.

M^{me} POYER.

Une bénédiction sur moi, Leroex ! (*Baissant la voix.*) Les femmes bénies sont celles qui n'ont rien à se reprocher.

LEROEX.

Ah hah ! il y a si longtemps de cela !

M^{me} POYER.

Leroex ! quand je voudrais oublier, n'y a-t-il pas cet enfant de mon crime ? Oh ! je me souviens ! je me souviens ! et parfois il me prend des terreurs !

LEROEX.

A vous !... A propos de quoi ?

M^{me} POYER.

Le marquis de Lesly a un fils.

LEROEX.

Le comte Melchior, dont je parlais tout à l'heure, qui est au service du roi... dans le 4^e hussards.

M^{me} POYER.

Eh bien, le 4^e hussards vient en garnison à Rennes !

LEROEX.

Tiens ! tiens ! en voilà un hasard !

M^{me} POYER.

Le comte Melchior a connu Carmélite.

LEROEX.

Il n'y a pas le moindre doute... puisqu'elle a passé des années au château de Lesly ; mais c'était en tout bien tout honneur, madame.

M^{me} POYER.

Assurément, mon pauvre Leroex ; mais peut-être le comte Melchior viendra-t-il la voir...

LEROEX.

Ah ! ça, c'est bien possible, tout de même, elle et moi... C'est le marquis qui m'a donné la ferme, vous savez, dans le temps.

M^{me} POYER, *tristement.*

Je vous ai dit que je n'avais rien oublié...

LEROEX.

Ah ! pardon, mam' la vicomtesse.

M^{me} POYER.

Plus que jamais, Leroex... je compte sur vous, sur votre dévouement, sur votre discrétion !... De ce qui s'est passé il y a vingt-cinq ans, pas un mot, n'est-ce pas ?... Silence ! devant tous, devant Carmélite, et surtout devant ce jeune homme, qui, sachant qu'autrefois son père est venu dans le pays, pourrait vous interroger.

MAUVAIS COEUR.

LEROEX.

Ah! mam' la vicomtesse sait bien...

M^{me} POYER.

Oui, je sais... mais j'attache une telle importance à la prière que je vous fais, Leroex... que je suis venue exprès pour vous la faire... (*Elle lui tend la main.*) Ainsi, vous me promettez...

LEROEX, *froidement.*

Mam' la vicomtesse me fait trop d'honneur...

M^{me} POYER.

Vous me promettez...

LEROEX, *froidement.*

Comment donc, mam' la vicomtesse!

M^{me} POYER, *tirant une bourse de sa poche.*

Vous me le promettez...

LEROEX, *s'animant tout à coup.*

Ah! dam! foi de Pierre Leroex... C'est dit, par exemple.

M^{me} POYER.

Merci... mon ami.

LEROEX, *appelant.*

Carmélite!

SCENE IV.

LES MÊMES, CARMÉLITE *entrant, apportant sur un plateau du lait, des biscuits et du raisin.*

CARMÉLITE.

Madame la vicomtesse.

M^{me} POYER.

Merci, mon enfant; pour faire honneur à votre plateau, je prendrai cette grappe de raisin.

LEROEX:

Tout cela est ben meilleur au château de Berbins que dans la pauvre ferme de la Prévalaye...

M^{me} POYER.

C'est possible, Leroex... mais je le trouve meilleur chez vous... Au revoir, mon enfant... laissez-moi vous embrasser.

CARMÉLITE, *présentant son front.*

Vous nous quittez déjà, madame?

SCENE V.

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN, *étonné à l'aspect de M^{me} Poyer.*

Ah!

M^{me} POYER.

Quoi ! (*avec étonnement*) c'est vous, Fabien !

FABIEN.

Oui, madame... c'est moi... j'ai... pardon... je croyais trouver ici... Poyer.

M^{me} POYER.

Poyer ?

FABIEN.

Oui... alors je venais, j'accourais...

M^{me} POYER, *avec soupçon.*

Vous veniez, vous accouriez... (*Elle regarde Carmélite.*)
Pardon, père Leroex ; voulez-vous nous laisser un instant seuls ?

LEROEX.

Comment donc... Mam' la vicomtesse est chez elle... Viens, Carmélite... viens...

CARMÉLITE.

Madame la vicomtesse n'a besoin de rien ?

M^{me} POYER.

De rien, mon enfant... Ah ! si fait ! du papier, une plume et de l'encre.

CARMÉLITE, *avec empressement.*

Tout de suite, madame. (*Leroex et Carmélite sortent.*)

SCÈNE VI.

M^{me} POYER, FABIEN.M^{me} POYER.

Eh bien, mon enfant, voilà que vous êtes seul avec moi ; il y a trois semaines que je ne vous ai vu, et vous ne venez pas m'embrasser !

FABIEN.

Pardon, excusez-moi...

M^{me} POYER.

Je pardonne les étourderies ; mais les choses de cœur...

FABIEN.

Grondez-moi alors, mais j'ai eu peur.

M^{me} POYER.

Peur de quoi ?

FABIEN.

Peur de vous avoir déçu, madame, en venant à la ferme.

M^{me} POYER.

Ne m'avez-vous donc pas dit que Poyer y venait...

FABIEN.

Poyer a vingt-quatre ans, Poyer est un homme, Poyer sait ce

qu'il doit faire (*Carmélite entre avec ce qu'il faut pour écrire; elle le dépose sur la table.*)

CARMÉLITE.

Voilà, madame la vicomtesse.

M^{me} POYER.

Encore une fois, merci, ma chère enfant. (*Carmélite sort; sur le seuil, elle s'arrête un instant pour échanger un regard avec Fabien.*)

M^{me} POYER, *s'arrangeant pour écrire.*

Nous parlions de Poyer; il vient ici tous les jours, dites-vous?

FABIEN.

Ai-je dit tous les jours? Je ne crois pas.... alors cela me sera échappé dans un premier mouvement.

M^{me} POYER, *souriant.*

Mettons que vous avez dit souvent. Depuis quand vient-il?

FABIEN.

Depuis douze ou quinze jours à peu près, depuis qu'il s'est battu pour Carmélite.

M^{me} POYER, *qui s'est mise à écrire, s'arrête.*

Poyer s'est battu pour Carmélite?

FABIEN.

Ah! mon Dieu! ne le saviez-vous pas?... Encore une indiscretion!

M^{me} POYER.

Non, mon cher enfant, ce n'est pas une indiscretion, rassure-toi... Je savais que ma mauvaise tête s'était battue, mais je ne savais pas pour qui.

FABIEN.

Alors, je suis désespéré.

M^{me} POYER, *elle se remet à écrire.*

Mais la connaissait-il avant ce moment?

FABIEN.

Il nous a dit qu'il avait vu Carmélite le jour même seulement; mais...

M^{me} POYER.

Mais?...

FABIEN.

Mais je crois, moi, qu'ils se connaissaient et qu'ils s'aimaient déjà... Sans cela, vous comprenez bien, Poyer n'aurait pas eu sur la poitrine la fameuse chemise.

M^{me} POYER.

Quelle chemise?

FABIEN.

Oh! une chemise... pliée, repassée par Carmélite... et qu'il

s'était mise sur la poitrine comme on se met un médaillon au bras, une chaîne au cou... Au reste, il a été bien heureux puisqu'elle lui a sauvé la vie.

M^{me} POYER.

Sauvé la vie! bienheureuse chemise alors! (*Elle plie la lettre et met l'adresse. Fabien, sans faire semblant de rien, regarde par-dessus son épaule.*)

FABIEN, à part, lisant.

A monsieur... monsieur Valvins... (*Avec étonnement.*) Valvins!... Encore un mystère!

M^{me} POYER.

Appelle un garçon de la ferme!

FABIEN.

Oui, madame. (*A part.*) Ah! il faudra bien que je voie clair en tout ceci. (*Appelant.*) Pierre!

M^{me} POYER, se levant.

Sauvé la vie! Sais-tu bien que tu vas me faire aimer Carmélite presque autant que Poyer l'aime?

FABIEN.

Oh! quant à cela, il n'y a pas de danger, attendu que Poyer l'aime comme un fou... Il faut qu'il l'aime bien, puisqu'il l'a promis...

POYER, sautant par la fenêtre.

Bonjour, Carmélite.

SCÈNE VII.

POYER, FABIEN, M^{me} POYER, PIERRE.

POYER.

Ma mère! ma mère! Ah! ma foi, tant pis, partout où je vous trouve, je vous embrasse! Ma mère! ma bonne mère! ma mère chérie! (*Il l'embrasse dix fois.*)

M^{me} POYER.

Bonjour, mon Charles!

POYER, à Fabien.

Te voilà, toi, déserteur... (*Gaiement.*) Nous avons un compte un peu long à débrouiller ensemble (*Il lui caresse la joue.*)

FABIEN.

Madame!

M^{me} POYER.

Que veux-tu?

FABIEN.

S'il vous demande comment je suis ici, dites-lui que c'est vous qui m'avez amené, madame.

M^{me} POYER, *avec étonnement.*

Ah !... bien !

PIERRE, *entrant.*

Bonjour à tertous ! madame, messieurs et la compagnie.

M^{me} POYER.

Viens ici ; sais-tu lire ?

PIERRE.

Ah ! dam... pas beaucoup... J'ai point jamais étuguié.

M^{me} POYER.

Tu demanderas au premier passant venu... Cours à Rennes et remets cette lettre à son adresse.

FABIEN.

Voulez-vous que je la porte, madame ?

M^{me} POYER.

Non, mon enfant. (*A Pierre.*) Va !

PIERRE, *s'en allant.*

Bonsoir à tertous... madame, messieurs et la compagnie. (*Il sort.*)

M^{me} POYER.

Fabien, laisse-pous.

FABIEN, *à M^{me} Poyer.*

N'oubliez pas de lui dire...

M^{me} POYER.

Va ! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

POYER, M^{me} POYER.

POYER.

Ah ! ma bonne mère... quelle surprise ! Ce n'est pas vous que je venais chercher ici ; mais, ma foi, vous voilà... et je suis bien content de vous voir, allez !

M^{me} POYER.

Aussi content que si c'était...

POYER.

Plus content ! Il n'y a que maman Poyer au monde ! (*Il lui prend les deux mains et l'embrasse.*) Voyons, asseyez-vous là, et laissez-moi me mettre à vos genoux ! Qui sait ? vous aurez peut-être quelque chose à me pardonner... et vous n'aurez qu'à étendre les mains... je serai en position de pénitent.

M^{me} POYER, *l'interrompant.*

Grand fou ! Pourquoi...

POYER.

Pourquoi viens ici, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous le dire.

M^{me} POYER.

Oh ! je n'ai pas besoin que vous me le disiez.

POYER.

L'avez-vous vue ?

M^{me} POYER.

Carmélite ?

POYER.

Vous l'avez vue ? Alors vous me comprenez : je l'ai vue et je l'aime...

M^{me} POYER.

Et vous vous êtes battu pour elle !

POYER.

Oh ! cela , vous savez ma mère... on se bat...

M^{me} POYER.

Oui , voilà le malheur , on se bat pour Carmélite , et l'on ne pense pas qu'on a une mère.

POYER.

On ne pense pas qu'en a une mère ; c'est à Poyer que vous dites cela !

M^{me} POYER.

On fait des promesses à Carmélite.

POYER , *se levant.*

Ma mère , on vous a dit cela ; qui donc vous l'a dit ?

M^{me} POYER.

Poyer est un honnête homme , et ce qu'il a promis... il le tiendra.

POYER.

Oui , ma mère... ce que j'ai promis je le tiendrai...

M^{me} POYER.

Écoute , mon pauvre Poyer ; j'étais une pauvre fille comme Carmélite... moins belle qu'elle.

POYER.

Moins belle... vous ?

M^{me} POYER.

Je ne plaisante plus , Charles ; moins belle , moins instruite qu'elle... — lorsque votre père me vit , m'aima et m'éleva jusqu'à lui...

POYER.

Ma mère !...

M^{me} POYER.

Je n'ai pas oublié mon origine... je n'ai pas oublié ce que je dois à votre père... Je n'ai rien oublié... Ce n'est pas moi qui peux prononcer le mot de mésalliance... Je veux seulement vous prier , Charles , de bien songer à une chose...

POYER.

A laquelle, ma mère ?

M^{me} POYER, *avec effort.*

Bien rarement la femme pour laquelle on fait un sacrifice pareil à celui que votre père a fait pour moi... à celui que vous voulez faire pour Carmélite, bien rarement cette femme se montre digne de l'amour qu'elle a inspiré... Bien rarement elle rend à son mari ce que son mari lui a donné en dévouement.

POYER.

Ma mère, est-ce vous qui pouvez dire cela ?

M^{me} POYER.

Je vous le dis, Poyer, que cela vous suffise... Pesez bien mes paroles... je n'ai pas d'ordre à vous donner...

POYER.

Ma mère ! ma mère !

M^{me} POYER, *continuant.*

Mais j'espère que vous m'aimez assez pour recevoir mes avis.

POYER.

A genoux, ma mère ! à genoux ! (*Il reprend sa première position près d'elle.*)

M^{me} POYER.

Avant de tenir la promesse un peu légère que vous avez faite... étudiez bien la jeune fille dont vous voulez faire votre femme... Assurez-vous qu'elle vous aime, parce que vous êtes un bon et brave cœur... un esprit loyal, et non pas parce que vous vous appelez le vicomte de Berbins... et que vous avez vingt mille livres de rentes ; ce qui ne serait pas une grande fortune pour une femme de votre rang... mais ce qui est un trésor des Mille et une Nuits pour une paysanne. Je vous le répète... ne manquez pas à votre promesse... ce serait indigne d'un gentilhomme ; mais faites aussi quelque chose pour moi, que vous ayez oubliée... à moins que vous ne vous soyez trop souvenu de moi, mon fils... quand vous avez fait cette promesse !...

POYER.

O ma mère !

M^{me} POYER.

Cette promesse... demandez à Carmélite six mois avant de l'accomplir ; si c'est une noble fille, comme je l'espère, puisque mon fils l'aime, elle sourira, vous tendra la main, et vous donnera un an... Si elle fait cela, touchez hardiment cette main, c'est celle d'une honnête fille !... Mais si elle s'emporte, si elle s'irrite, si elle crie à la trahison... tenez à vos six mois, Poyer... Je suis tranquille, avant six mois vous aurez vu qu'elle est indigne de vous... Ai-je votre parole ?

POYER, *lui tendant la main.*

Que c'est bon une mère ! Oh ! oui, vous avez ma parole....
Tout ce que vous voulez, je le ferai !...

M^{me} POYER.

C'est bien, je te laisse... Adieu, Charles.

POYER.

Quand vous reverrai-je ?...

M^{me} POYER.

Quand tu voudras ; ne suis-je pas toujours au château ?

POYER.

Et quand elle sera ma femme !... vous l'aimerez bien...

M^{me} POYER.

Oui... En doutes-tu ?

POYER.

Merci, bonne mère... Mais que cherchez-vous ?

M^{me} POYER.

Fabien.

POYER.

Ah ! c'est vrai... il était avec vous... C'est vous qui l'avez amené ?

M^{me} POYER, *regardant son fils.*

Oui... c'est moi... Je vais le chercher. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

POYER seul, puis CARMÉLITE.

POYER.

Elle a raison, ma pauvre mère !... et moi qui me'étais amassé d'avance une foule de bonnes raisons dans le cas où elle me gronderait... et puis voilà qu'elle ne me gronde pas... Mais qui diable a pu lui dire... Il n'y a que ce petit furet de Fabien qui, sans le vouloir... Oh ! sans le vouloir, le pauvre enfant... Il a bien fait, au bout du compte, puisque cela a tourné ainsi... Six mois... Elle n'est pas trop exigeante, ma mère... Et Carmélite, qui craignait son refus tout net, va être un peu contente.

CARMÉLITE, *qui s'est approchée par-derrière tout doucement.*

Que dit monsieur Poyer ?

POYER.

Ah ! c'est toi ! laisse-moi t'embrasser d'abord. Tu es belle comme toutes les fleurs de la terre et du ciel ! Combien y a-t-il de temps que je ne t'ai vue ?

CARMÉLITE, *souriant.*

De quoi vais-je être contente, dites ?

POYER.

Ah! nous avons donc entendu.

CARMÉLITE.

J'ai entendu que je serais contente... mais de quoi... je n'en sais rien...

POYER.

Eh bien!... de ce que ma mère sait tout.

CARMÉLITE.

Comment! madame la vicomtesse...

POYER.

O mon Dieu! nous n'avons plus rien à lui apprendre.

CARMÉLITE, *à part.*

Oh! le petit démon, c'est lui!

POYER.

Hein!...

CARMÉLITE, *avec raideur.*

Je n'ose demander ce qu'a dit madame la vicomtesse, en apprenant que son fils avait eu l'impertinence de devenir amoureux d'une paysanne.

POYER.

Comme tu dis cela, Carmélite!

CARMÉLITE.

Dam! ne suis-je pas une paysanne, et madame Poyer n'est-elle pas vicomtesse?

POYER.

Comme tu le seras toi-même bientôt.

CARMÉLITE.

Et quand cela?

POYER.

Quel jour sommes-nous aujourd'hui?

CARMÉLITE.

Le 26 septembre.

POYER.

Eh bien, comme Carmélite, ce sera le 26 mars prochain.

CARMÉLITE.

Et pourquoi le 26 mars prochain?

POYER.

Parce que nous nous marierons le 26 mars.

CARMÉLITE.

Le 26 mars!

POYER.

Ne comprends-tu pas!... Ma mère sait tout, ma mère ne s'oppose à rien... Au lieu de t'épouser contre son gré, je t'épouserai

avec son consentement... seulement, elle demande un délai de six mois.

CARMÉLITE.

Six mois ! Si vous dérogez en m'épousant, ne dérogez-vous pas aussi bien dans six mois qu'aujourd'hui ?

POYER.

Voyons... il ne s'agit pas de déroger, mauvaise tête... il s'agit que ma mère, qui n'est pas une folle comme nous, sait que nous nous connaissons depuis quinze jours, et qu'elle prétend que nous nous connaissons mieux dans six mois... voilà tout !

CARMÉLITE.

Oh ! vous avez raison, monsieur Poyer, et madame la vicomtesse de Berbins fait bien de prendre ses précautions.

POYER, *souriant*.

Carmélite, ne parlons pas de ma mère, hein ?

CARMÉLITE, *éclatant*.

Moi, je comprendrais de semblables craintes de la part de votre père, s'il vivait encore... mais de la part de madame la vicomtesse ..

POYER.

Carmélite ! ma bonne fille ! écoute ceci ! Ne parle jamais de ma mère devant moi... que pour dire que c'est une sainte et digne femme, ou sans cela nous nous fâcherons.

CARMÉLITE.

Et comme vous cherchez un prétexte pour vous fâcher vous me saurez gré de vous l'avoir offert.

POYER.

Oh ! que voilà bien les femmes ! Je l'attends pour lui dire : le seul obstacle que nous craignons est aplani ; ma mère consent à tout... et voilà que je cherche un prétexte pour me fâcher !... Carmélite ! en vérité, crois-moi ! tu ferais mieux de me dire : Où est-elle ? cette bonne mère... conduis-moi à elle et que je la remercie...

CARMÉLITE.

Alors, vous croyez que madame Poyer est heureuse de notre mariage, qu'elle est enchantée, ravie...

POYER.

Carmélite ! je ne mens jamais ! je dis qu'elle consent, voilà tout.

CARMÉLITE.

Oui, dans six mois !... Eh ! voulez-vous que je vous dise, moi, quel est son espoir, à votre mère ?

POYER.

Dis !

CARMÉLITE.

Elle espère que d'ici à six mois nous serons brouillés, et que le mariage ne se fera pas.

POYER.

Eh bien ! il y a un moyen de tromper cette espérance ; c'est que ma petite Carmélite soit, d'ici là, fidèle, douce, gentille, dévouée, qu'elle comprenne bien que monsieur Poyer est un méchant garnement qui a tous les défauts de la terre, qu'elle la traite en conséquence, et comme dans six mois, monsieur Poyer sera plus amoureux que jamais, les prévisions de madame Poyer seront trompées ; et le mariage de monsieur Poyer et de mademoiselle Carmélite se fera à la plus grande joie de tout le monde ! Six mois ! la belle affaire ! Eh ! pardieu ! le père Poyer a bien attendu un an, lui !

CARMÉLITE, à voix basse.

Et qu'y a-t-il gagné ?

POYER.

Plait-il !

CARMÉLITE.

Rien.

POYER.

Carmélite ! je crois avoir entendu... Carmélite ! il y a des moments où tu m'effrayes, vois-tu ; il y a entre nous deux un abîme que l'amour le plus immense ne peut pas combler.. Je suis la foi, et tu es le doute ; oui, le doute éternel qui va ternissant et flétrissant tout ce qu'il touche... M'as-tu jamais entendu parler de ta mère, que je n'ai pas connue, de ton père que je connais, d'une façon railleuse et amère ? non ! Moi, j'aime ton père, ta mère je l'eusse aimée... L'amour que je te porte se répand sur ce qui t'entoure... mais, toi ! oh ! toi, je ne sais, mais il me semble que tu aimes, comme on hait, pour faire mal à celui que tu aimes... J'ai une religion au monde.. c'est ma mère... Eh bien ! trois fois depuis qu'elle est sortie.. et que tu es venue, j'ai été forcé de t'imposer silence à propos de ma mère.. Ecoute ceci et réfléchis bien, Carmélite ! J'aime ma mère avant toute chose et par-dessus toute chose. Tes allusions. je ne les comprends pas et je ne veux pas les comprendre... De moi, dis-moi tout ce que tu voudras, je me livre à toi corps et âme, cœur et esprit.. Mords ! déchire, c'est bien, je t'appartiens... Mais je te dis cela pour que ce soit dit une fois pour toutes... entre nous plus un mot de ma mère !... Au revoir. (*Il sort.*)

SCENE X.

CARMÉLITE, seule ; puis FABIEN.

CARMÉLITE, se levant.

J'ai touché l'endroit douloureux... Il reviendra ; mais combien

je serais plus forte si j'avais eu l'esprit de lui résister jusqu'au bout.. Madame la vicomtesse... elle avait tenu la dragée haute à son mari... Ah! Carmélite! Carmélite! quelle faute tu as comise!

FABIEN *entre à pas de loup par une porte latérale, et vient se placer sous le bras de Carmélite.*

Ah! Carmélite! Carmélite! si j'étais à la place de Poyer!

CARMÉLITE, *amèrement.*

Tu n'aimes pas ta mère comme lui, toi, c'est tout simple, elle t'aime mieux que lui...

FABIEN.

Je n'aime que toi, entends-tu... Bien que toi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PIERRE, puis M^{me} POYER.

PIERRE, *entrant reste ébahi près la porte.*

Ah! dam, je n'm'attendais point à ça! (*Fabien se relève en sursaut.*)

M^{me} POYER, *entrant.*

Eh bien! Pierre?

PIERRE.

Le monsieur a dit comme ça... qu'a-ti donc dit? il a dit, dit-il: v'la qu'est bon, j'irai.

M^{me} POYER.

C'est bien!... Encore ici, Fabien?

FABIEN.

J'attends Poyer, madame.

CARMÉLITE, *s'approchant de M^{me} Poyer, dont elle prend la main et la porte à ses lèvres.*

Poyer m'a tout dit, madame, vous êtes honnête comme un ange et je vous remercie. (*M^{me} Poyer la regarde un instant, puis la baise au front.*)

PIERRE, *regardant Fabien.*

Ah! dam, ça m'a ben étonné!

ACTE III.

TROISIÈME TABLEAU.

Une salle commune, plusieurs tables. — Au fond une espèce de comptoir. — Endroit où les étudiants prennent le café. — M^{me} Proserpine rince des verres au comptoir.

SCÈNE I.

M^{me} PROSERPINE, GUILLOT, *dans le laboratoire, au fond.*

GUILLOT, *dans le laboratoire.*

Faut-il servir, là-bas?

M^{me} PROSERPINE.

Pas encore !

GUILLOT, *sur la porte.*

Mais que diable font-ils donc aujourd'hui, nos étudiants?... le café se tarit.

M^{me} PROSERPINE.

Allonge-le avec de l'eau.

GUILLOT, *se retournant.*

L'allonger... ça me va.

M^{me} PROSERPINE.

Ces messieurs seront allés voir l'entrée du nouveau régiment de cavalerie.

GUILLOT, *haussant les épaules.*

Une chose curieuse, qu'un régiment !

M^{me} PROSERPINE.

Oh ! il y a régiment et régiment!...

GUILLOT.

Le 65°, par exemple, madame Guillot?... Hein ? .. le 65°?...

M^{me} PROSERPINE, *avec un soupir.*

Ah !... le 65°!...

GUILLOT.

C'était un beau corps d'officiers, celui-là !

SCENE II.

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN, *entrant.*

Dites de beaux corps d'officiers, maître Pluton !

GUILLOT, *sèchement.*

Monsieur Fabien, je m'appelle Guillot et non pas Pluton.

FABIEN.

Puisque vous êtes le mari de madame Proserpine?... que diable ! c'est de la mythologie cela.

GUILLOT.

D'abord, ma femme ne s'appelle pas madame Proserpine.

FABIEN, *à M^{me} Proserpine.*

Vous ne vous appelez pas madame Proserpine ?

M^{me} PROSERPINE.

Monsieur Fabien!...

GUILLOT.

Les officiers du 65° appelaient ma femme comme cela... mais c'était parce que c'étaient les officiers du 65°... entendez-vous ?

M^{me} PROSERPINE.

Allons ! c'est bien, va à ton laboratoire.

GUILLOT, *sortant.*

Ah ! c'est que le 65°...

SCENE III.

FABIEN, M^{me} PROSERPINE.

FABIEN.

Ma chère madame Guillot, dites-moi donc pourquoi le 65° avait seul le droit de vous appeler madame Proserpine ?

M^{me} PROSERPINE.

C'est bien simple, monsieur Fabien... nous avons fait garnison ensemble à Bordeaux.

FABIEN.

Vous avez été en garnison... vous... avec le 65° ?

M^{me} PROSERPINE.

C'est-à-dire que j'étais au théâtre... tandis que le 65° était en garnison...

FABIEN.

Au théâtre ?...

M^{me} PROSERPINE, *se redressant.*

Monsieur ! j'étais première danseuse !

FABIEN.

Ah ! diable ! mais cela ne m'explique pas comment vous êtes devenue la femme du monarque des enfers.

M^{me} PROSERPINE.

J'ai joué le rôle de Proserpine, monsieur Fabien, et comme j'y ai eu un immense succès...

FABIEN.

Le nom vous en est resté... voilà la chose... le reste se comprend... Monsieur Guillot était clarinette dans le 65°... le 65° est venu à Rennes... vous y êtes venue avec lui... monsieur Guillot s'est établi ici, et comme il n'a pas voulu quitter son établissement quand le 65° est parti, vous êtes restée pour faire les délices de notre table d'hôte, après avoir fait les délices de la table d'hôte du 65° ; seulement, je ne mangerai pas de pieds de mouton à la poulette.

M^{me} PROSERPINE.

Pourquoi ?

FABIEN.

Parce que je suis convaincu que ce sont ses vieilles clarinettes que le père Guillot nous prodigue...

M^{me} PROSERPINE.

Méchant sujet ! (*Avec intention.*) Mais comme vous avez chaud, monsieur Fabien !

FABIEN.

J'ai marché vite.

M^{me} PROSERPINE.

Et vous venez de loin, n'est-ce pas ?

FABIEN.

Moi ? non... Je viens de chez Valvins.

M^{me} PROSERPINE.

Monsieur Valvins demeure donc du côté de la Prévalaye, maintenant ?

FABIEN, *vivement*.

De la Prévalaye !...

M^{me} PROSERPINE.

Oui... oui... on sait vos fredaines, jeune homme.

FABIEN.

Je vais quelquefois à la Prévalaye, pour y manger du beurre... pour...

M^{me} PROSERPINE.

Pour y voir un peu Carmélite.

FABIEN, *très-vivement*.

Carmélite !... Comment savez-vous ?... qui vous a dit ?...

M^{me} PROSERPINE.

Oh ! si j'étais aussi méchante que vous !

FABIEN, *suppliant*.

Madame Proserpine, au nom du ciel, ne prononcez jamais ce nom de Carmélite devant les autres, et surtout devant Poyer !

LES ÉTUDIANTS, *dans l'escalier*.Holà ! la maison ! (*Ils entrent.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LES ÉTUDIANTS; POYER, VALVINS, JOULU, GUILLOT:

FABIEN.

Les voilà ! (*À Proserpine.*) Chut !M^{me} PROSERPINE.

Servez, monsieur Guillot.

GUILLOT.

Il est temps, Dieu merci !... Le spectacle commence à six heures, et moi, troisième clarinette, c'est tout au plus si j'arriverai pour l'ouverture.

JOULU.

Eh bien ! l'ouverture se passera de vous, monsieur Guillot, sacrédiennne !... Du café !... nous avons dîné !

Comment! dîné!

M^{me} PROSERPINE.

Sans moi!

FABIEN.

JOULU.

On était convenu au cours qu'on irait dîner sur la route de Vitré pour attendre le 4^e hussards. (*Poyer entre et va décrocher son chapeau.*)

FABIEN.

Ah!... Est-ce vrai, Poyer?

JOULU, à Fabien.

Toi! quand je dis une chose tu n'as pas besoin d'aller aux informations!

FABIEN.

Et si je veux aller aux informations, moi!

JOULU.

Est-ce comme ça! Eh bien! sacredienne! je t'informe moi que tu n'es qu'un petit...

FABIEN, se levant.

Qu'un petit quoi?

POYER.

Silence là-bas!

PROSERPINE.

Messieurs! pas de querelles ici, je vous en supplie!

POYER.

Ni ici ni hors d'ici, on aura assez des hussards:: Allons, toi, Charles, donne la main à Fabien... et toi, Fabien...

FABIEN.

Oh! très-volontiers!... Tiens! (*Il tend la main à Joulu.*)

JOULU, à Poyer.

Tu protèges Fabien!...

POYER.

On résiste au président!...

TOUS.

C'est vrai!... ça! à bas Joulu! à bas Joulu!

JOULU.

Mais, messieurs...

TOUS, frappant sur la table.

Hu!... hu!... hu!...

JOULU.

Comme vous voudrez! voilà ma main, Fabien. A ta santé, Poyer!

POYER.

A la tienne!

FABIEN.

Et qu'est-ce que c'est donc que le régiment qui est arrivé ce soir ?

VALVINS.

Eh bien ! c'est tout simplement un régiment de cavalerie.

POYER.

Tu trouves, toi, Valvins...

VALVINS.

Ma foi, oui !...

POYER.

Tu n'as donc pas vu alors ces deux ou trois freluquets de sous-lieutenants qui se sont mis à rire en nous regardant...

JOULU.

Il y a surtout un grand mince qui était monté sur une espèce de rosse efflanquée !...

POYER.

C'est-à-dire sur un cheval anglais magnifique...

JOULU.

Ça un cheval anglais ! Je le retiens ce militaire-là...

POYER.

On te le gardera, et si tu as besoin de renseignements sur lui, voici Valvins qui t'en donnera, car après le défilé il t'a abordé ; n'est-ce pas, Valvins ?

VALVINS.

Oui.

JOULU.

Et que s'est-il passé entre vous ?

VALVINS.

Il s'est passé qu'il m'a demandé comment je me portais.

POYER.

Tu le connais donc ?

VALVINS.

C'est le comte Melchior de Lesly.

POYER.

Tu es son ami ?

VALVINS.

Oui et non...

JOULU.

Il y a un de ces traîneurs de sabre qui a dit qu'il apprendrait à vivre aux étudiants... ce doit être lui ?

VALVINS.

Je ne crois pas !

POYER.

Eh bien ! moi, je le crois... il m'a regardé d'un air !...

VALVINS.

Tu te trompes, Poyer.

JOULU, à *Valvins*.

Dis donc : est-ce à lui le tilbury qui suivait par derrière avec un domestique en livrée ?

VALVINS.

Oui : j'ai reconnu ses armoiries sur les panneaux !

JOULU.

Ah !... ah ! ah ! ce monsieur a un tilbury ?... Il a des armoiries ! ah ! ce monsieur ! un tilbury !! un tilbury !!! il n'y a jamais eu de tilbury à Rennes, ma parole d'honneur ! Si on les laissait faire, cessabreurs il n'y aurait plus moyen d'aller dans les rues !.. Il n'y aura pas de tilbury dans la ville, je vous en répons, moi.

POYER.

Voyons ! veux-tu te taire !... si ce comte de Lesly fait l'insolent, je m'en charge moi !

JOULU.

Messieurs ! vous êtes témoins que je l'ai retenu le premier, et que Poyer m'a dit lui-même...

LES ÉTUDIANTS.

Laisse donc !

JOULU.

Mais si !

LES ÉTUDIANTS.

A bas Joulu ! hu ! hu ! hu !...

VALVINS, avec solennité.

Assez !... ni toi, ni lui ! je le recommande !...

TOUS, se levant.

Coniment ! tu le recommandes !...

VALVINS.

Oui : je demande... je désire... et au besoin en vertu de nos conventions... j'exige !... qu'à moins qu'il ne cherche querelle à quelqu'un... personne ne s'adresse à lui sans motif.

POYER, étonné.

Est-ce que c'est sérieux ce que tu dis là ?...

VALVINS.

Très-sérieux !

POYER.

C'est bien, alors, on le respectera... Vous entendez, vous autres ? (*Chantant.*) On le respectera, on le respectera, sur l'air du tra deri dera. (*Les étudiants répètent.*) Tu entends, Fabien ?

FABIEN, comme s'éveillant.

Hein ?... De quoi s'agit-il ?

POYER, à part.

Que diable a-t-il donc ?

JOULU.

Il s'agit de ceci : Il est défendu de chercher querelle au comte

de Lesly, au beau lieutenant, au monsieur qui a des chevaux anglais et des tilburys.

FABIEN, *se levant de table.*

Ah ! par ma foi ! cela m'est bien égal !

POYER, *avec soupçon à Fabien qui va pour sortir.*
Tu t'en vas, toi ?

FABIEN.

Oui... j'ai affaire ce soir de bonne heure !

POYER.

Où cela ?

FABIEN.

Est-ce que je te demandes où tu vas quand tu sors ?

POYER.

Moi, c'est différent, j'ai des raisons !

M^{me} PROSERPINE.

Restez, monsieur Fabien, restez, et je ferai un punch.

TOUS.

Bravo ! un punch ! madame Proserpine !

FABIEN, *prenant son chapeau.*

Merci, vous êtes bien aimable... mais je n'ai pas le temps...
Adieu, Poyer. (*Il sort.*)

POYER, *se levant.*

Il faut que je sache où va ce petit drôle-là !

VALVINS.

Poyer, y songes-tu ? Espionner un camarade !

POYER.

Fabien n'est pas seulement un camarade pour moi ! (*Il va pour sortir.*)

M^{me} PROSERPINE, *l'arrêtant.*

Eh ! monsieur Poyer... On sait bien que c'est par amitié pour M. Fabien ce que vous voulez faire... mais... mais.

POYER.

Mais quoi?... Eh bien, vous avez peut-être raison... mais alors il faut qu'il me parle franchement... ou bien...

M^{me} PROSERPINE.

Il vous dira tout... Voyons, messieurs, je vais servir le punch !
(*A Valvins.*) Tâchez de le retenir... (*Valvins la regarde d'un air étonné.*)

JOULU.

Au billard ! au billard !

TOUS.

Au billard ! au billard ! (*Les étudiants sortent.*)

SCÈNE V.

VALVINS, POYER.

VALVINS.

Eh bien ! tu ne viens pas avec les autres ?...

POYER.
Non; je sors.

VALVINS.
Tu sors?

POYER.
Oui; ça te gêne?

VALVINS.
Non. (*Il va prendre son chapeau.*)

POYER.
Eh bien! que fais-tu?

VALVINS,
Je comptais rester; mais si tu sors, je sors avec toi.

POYER,
Inutile, je te quitterais au bout de vingt pas...

VALVINS.
Tu vas encore à la Prévalaye? Je croyais que tu n'irais pas cette nuit?

POYER.
J'ai changé d'avis!

VALVINS.
Qu'as-tu donc de si pressé à lui dire?

POYER.
Elle est jeune, elle est curieuse... Demain, au Champ de Mars, on passera le nouveau en régiment en revue... je ne veux pas qu'elle y vienne!

VALVINS.
Est-ce que tu te défies d'elle, Poyer?

POYER.
Non, Dieu m'en garde! Mais si je voyais tourner un homme quel qu'il fût autour d'elle, je ne pourrais m'empêcher d'être jaloux... et alors...

VALVINS.
Eh bien! et alors?

POYER.
Alors... je la tuerais!

VALVINS.
Elle?

POYER.
Elle et lui... fût-ce mon meilleur ami! fût-ce toi, Valvins! fût-ce...

VALVINS, *froidement.*
Fût-ce Fabien, allais-tu dire?...

POYER.
Oui! mais je ne l'ai pas dit.

VALVINS.

En vérité, Poyer, je ne comprends pas comment, n'ayant point confiance entière dans une femme, tu peux l'aimer comme tu aimes celle-là?

POYER.

C'est qu'il y a encore autre chose que mon amour... vois-tu ? c'est que je lui ai promis...

VALVINS.

Quoi ?

POYER.

Une folie !... C'est une folie, je le sais bien !

VALVINS.

Quoi donc ?...

POYER.

Et je lui ai donné ma foi de gentilhomme !

VALVINS.

Ta foi de gentilhomme ! et tu t'en repens, Poyer !

POYER.

Je ne sais pas si je m'en repens, car si elle me la demandait, je la lui donnerais encore... et pourtant, oui, tu as raison, Valvins... je voudrais ne pas la lui avoir donnée. (*Il veut sortir.*)

VALVINS, *le retenant.*

Mais quelle est donc cette parole ? Voyons...

POYER.

Je te la dirai une autre fois... A demain !

VALVINS, *le retenant.*

Pourquoi pas ce soir ?

POYER.

Parce que ce soir, vois-tu, je ne sais... mais j'ai peur de parler d'elle et de moi !... Aujourd'hui, c'est un jour de malheur.

VALVINS.

Bah ! un samedi, au contraire...

POYER, *tout bas.*

Je ne sais pas quel jour nous sommes... mais ce que je sais, c'est qu'il y a aujourd'hui dans l'air quelque chose qui m'épouvante !... Valvins ! d'ici à quelques jours il m'arrivera malheur, c'est sûr !

VALVINS.

Soupçonnes-tu donc quelqu'un ? Penses-tu que Carmélite ?...

POYER.

Je ne pense rien... je ne soupçonne personne... mais je ne sais pourquoi j'ai été ainsi toute la journée... Tiens, vois-tu, tous ces officiers, tu le sais, je les mangerais les uns après les autres... eh bien ! je ne puis te dire quel sentiment j'ai éprouvé aujourd'hui.

d'hui quand j'ai vu défilér ce régiment. Cela a été si fort que lorsque tu t'es approché de ce comte de Lesly — il a baissé son sabre pour te parler, n'est-ce pas ? — eh bien ! un rayon de soleil s'est réfléchi sur la lame et m'a ébloui... Valvins ! c'est étrange ce que je vais te dire — mais malgré moi j'ai baissé les yeux... et je me suis senti un froid dans la poitrine... comme si cette lame m'eût traversé le cœur.

VALVINS.

Oh !... faiblesse !...

POYER.

Non ! pressentiment... c'est comme cela dans notre famille... quand un Poyer a peur, c'est qu'il va mourir... mon père a été averti de sa fin. Un menuisier à qui l'on avait commandé une bière pour un de nos voisins, la porta chez nous. Mon père la vit et eut peur... Trois jours après il était mort !... Mon oncle avant sa mort vit son convoi en rêve ; le lendemain il tombait malade, huit jours après on l'enterrait. Enfin mon aïeul, celui qu'on appelait le sanglier, le jour où il fut tué à la chasse avait rencontré un paysan au moment du départ et le paysan avait dit : En voilà qui vont chasser la perdrix et qui rapporteront un sanglier... Il n'en alla pas moins à la chasse, et l'un de ses amis en tirant un vol de perdrix... lui envoya une balle droit dans le cœur !... Comment une balle se trouvait-elle dans le fusil d'un homme qui chassait du petit gibier ?.. Non, vois-tu, Valvins, on n'explique pas ces choses là ; c'est un sort, voilà tout.

VALVINS.

Et tu crois à ces sottises-là, toi, Poyer ?

POYER.

N'appelle pas cela des sottises ; si tu étais Breton, tu saurais que toutes les vieilles familles du pays ont leur sort écrit d'avance... D'ailleurs... j'ai eu peur, Valvins !...

VALVINS.

Tu as eu peur, toi ?...

POYER.

Oui ! pour la première fois de ma vie. Crois-tu que cela ne veuille rien dire ?.. Il faut que je la voie... il le faut !

VALVINS.

Mais à cette heure tu ne la trouveras pas chez la mère Leleu, sa journée est finie !...

POYER.

Eh bien ! j'irai à la ferme !.. mon Dieu ! que je la voie, voilà tout !...

VALVINS.

Puisque tu le veux absolument !...

POYER, apercevant Melchior de Lesly.

Ah ! cet homme !... que vient-il faire ici ?...

VALVINS.

Il m'avait demandé mon adresse, je la lui ai donnée... (*A Melchior.*) Monsieur le comte, je suis à vous!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MELCHIOR.

MELCHIOR.

Faites, monsieur Valvins... faites...

VALVINS, *avec prière.*

Une dernière fois, Poyer, si tu m'en croyais...

POYER.

Adieu, Valvins. (*Il sort.*)

MELCHIOR.

Vous m'avez permis de vous faire une visite, monsieur Valvins.. et vous voyez, j'en profite.....

VALVINS.

Soyez le bien venu, monsieur le comte.. voulez-vous monter chez moi ?

MELCHIOR.

Non, merci. Je prends l'air du pays... Comment êtes-vous logé ici ?

VALVINS.

Mais à merveille!... Voudriez-vous devenir un de nos commensaux ?

MELCHIOR.

Je ne dis pas non... Le temps de préparer mes quartiers d'hiver... deux ou trois jours.

VALVINS.

Vous êtes bien décidé ?

MELCHIOR.

A quoi ?

VALVINS.

A loger dans cet hôtel !

MELCHIOR.

Mon Dieu ! le plaisir d'être votre voisin... voilà ma seule raison, mon cher monsieur Valvins... J'avais compté aussi, s'il faut le dire, sur votre complaisance. Je m'étais dit : Valvins me mettra tout de suite au courant de ce qu'il faut savoir, pour ne pas mourir d'ennui dans une ville de province, vous comprenez !

VALVINS.

Parfaitement !

MELCHIOR.

Au reste, si ma prétention vous semble inconvenante...

VALVINS.

Fi donc !... (*Avec embarras.*) Mais...

Mais...

MELCHIOR.

VALVINS.

C'est que cet hôtel est un hôtel d'étudiants, et d'étudiants bretons, c'est-à-dire habité par les plus mauvaises têtes de France et de Navarre.

MELCHIOR.

Oh! oh! et vous avez peur pour moi?... Diable! c'est une assez mauvaise raison à donner à un officier.

VALVINS.

C'était une simple observation, et puisque vous tenez absolument à cet hôtel...

MELCHIOR.

Eh bien! oui, j'y tiens!

VALVINS.

Alors... (*Appelant.*) Madame Proserpine! madame Proserpine!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES. M^{me} PROSERPINE.

M^{me} PROSERPINE.

Me voici, monsieur Valvins! me voici!... Ah! monsieur, votre très-humble servante!

VALVINS.

Madame Proserpine, monsieur le comte Melchior de Lesly désire une chambre pour quelques jours. Vous reste-t-il quelque chose de vacant?...

M^{me} PROSERPINE.

Une chambre et un cabinet au premier... voilà tout.

MELCHIOR.

Puis-je disposer de cette chambre et de ce cabinet ce soir même?

M^{me} PROSERPINE.

Tout de suite!

MELCHIOR, sur le point de sortir.

A merveille!... Faites préparer cette chambre, je vous prie... je reviens dans un quart d'heure avec mon bagage... A propos, mon cher Valvins, puisque vous avez été déjà assez bon pour me donner quelques renseignements, permettez-moi d'user encore de votre bonne volonté.

VALVINS.

Tout à votre service, mon cher comte.

MELCHIOR.

N'y a-t-il pas aux environs de Rennes un endroit qu'on appelle la Prévalaye?

VALVINS.

Si fait.

MELCHIOR.

Connaissez-vous cet endroit ?

VALVINS.

A merveille.

MELCHIOR.

Vous n'avez aucune idée d'une ferme habitée par des braves gens qu'on appelle les Leroex ?

VALVINS.

Je les connais.

MELCHIOR.

Ah !... Et connaissez-vous aussi une jeune fille qui habite chez eux et qui passe pour leur fille ?

VALVINS.

Carmélite !...

MELCHIOR.

Carmélite ! oui, c'est cela. (*A part.*) Diable ! il a singulièrement prononcé ce nom !

VALVINS.

Oui, je la connais... Vous la connaissez ?

MELCHIOR.

Oh ! ne faites point de fausses suppositions, mon cher Valvins. Carmélite est la sœur de lait de la comtesse Léonie, ma sœur, et Léonie m'a chargé, puisque je venais à Rennes, de remettre quelques petits cadeaux à sa compagne d'enfance.

M^{me} PROSERPINE, *qui a entendu.*

Alors, monsieur le comte, ce sera la chose du monde la plus facile. Carmélite vient travailler ici lundi.

MELCHIOR.

Travailler ici ?

M^{me} PROSERPINE.

Sans doute... c'est la meilleure ouvrière de Rennes, et c'est elle qui repasse le linge de nos étudiants.

MELCHIOR.

Merci, madame Proserpine, cela tombe à merveille. Bonsoir, monsieur Valvins.

VALVINS.

Bonsoir, monsieur le comte. (*Melchior sort. — Nuit.*) Celui-là aussi !... Oh ! Poyer ! pauvre Poyer !... Ce malheur dont tu parlais, c'est cette femme... car ces amours-là déshonorent ou tuent !

SCÈNE VIII.

VALVINS, M^{me} PROSERPINE, puis VALVINS, seul, puis VALVINS et FABIEN.

M^{me} PROSERPINE.

Merci, monsieur Valvins.

VALVINS.

Merci!... et de quoi ?

M^{me} PROSERPINE.

De la pratique que vous m'amenez.

VALVINS.

Que le diable l'emporte, votre pratique !

M^{me} PROSERPINE.

Eh bien, vous êtes gentil. Marcelle ! Marcelle ! préparez la chambre numéro 3.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN, *rentrant vivement, à part.*

Valvins !... je le voudrais au fond de l'enfer. Madame Proserpine ! ma clef et mon bougeoir.

M^{me} PROSERPINE, *sortant.*

Eh bien, mais il me semble que vous n'avez qu'à allonger le bras, monsieur Fabien ; la clef est au clou et le bougeoir sur la planche. (*Elle sort. Fabien prend sa clef, allume son bougeoir et s'apprête à monter.*)

VALVINS, *l'arrêtant.*

Un mot, Fabien !... As-tu donc passé quelque rivière à la nage ?

FABIEN.

Non ; il pleut, et je suis mouillé : qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

VALVINS.

Eh bien, si tu es mouillé, Fabien, approche-toi du poêle et sèche-toi, tandis que je vais te conter la chose pour laquelle je t'ai attendu. — J'ai une affaire demain.

FABIEN.

Une affaire, toi ? et avec qui ?

VALVINS.

Avec Poyer.

FABIEN, *reculant.*

Avec Poyer ! te battre avec Poyer, toi ? Ce n'est pas possible... allons donc !

VALVINS.

Poyer m'a insulté gravement, Fabien.

FABIEN.

S'il t'a insulté, il te fera des excuses.

VALVINS, *solemnellement.*

Ecoute : Tu es plus jeune que nous, Fabien, et cependant je veux te faire juge de notre querelle, — et tu décideras, Fabien, si c'est une affaire qui puisse finir autrement que par la mort de l'un de nous deux... Tu connais Rosalie?...

FABIEN.

Ta maîtresse?... Oui.

VALVINS.

Ce soir, comme j'allais chez Rosalie, j'ai rencontré Poyer qui en sortait, ou plutôt, tranchons le mot : comme j'entrais par la porte, Poyer sautait par la fenêtre.

FABIEN.

Poyer!... Tu te trompes!...

VALVINS.

Je l'ai reconnu.

FABIEN.

Et vous allez vous battre pour une Rosalie? Allons donc!

VALVINS.

Je vais me battre, car je l'aime, entends-tu, je l'aime...

FABIEN.

Mais enfin, Poyer ne savait peut-être pas...

VALVINS.

Il le savait. — Il savait mieux encore; il savait que je lui avais promis de l'épouser.

FABIEN.

Toi, Valvins, épouser Rosalie?...

VALVINS.

Je la croyais une honnête femme, — et à cette heure encore...

FABIEN.

Et si cependant Poyer était son amant... tu vois bien!..

VALVINS.

Je vois que Poyer m'a trahi, et qu'il faut que j'aie sa vie, ou qu'il ait la mienne...

FABIEN.

Ah ça, mais, vous êtes donc tous des fous ou des entragés!...

VALVINS, *l'interrompant.*

Comment qualifies-tu l'action de Poyer, Fabien?

FABIEN.

S'il savait, comme tu le dis, que tu étais amoureux de cette femme; s'il savait que tu avais promis de l'épouser...

Il savait tout cela !

VALVINS.

Alors, c'est une lâcheté.

FABIEN.

Et comment appelle-t-on un homme qui fait une lâcheté ?

VALVINS.

Pardieu, un lâche !

FABIEN.

Eh bien ! tu es un lâche, Fabien.

VALVINS, *se reculant.*

Valvins !...

FABIEN.

VALVINS.

Ce n'est pas moi qui suis amoureux de Rosalie, c'est Poyer qui est amoureux de Carmélite; ce n'est pas Poyer qui a trahi Valvins, c'est Fabien qui a trahi Poyer; ce n'est pas Poyer qui a sauté par la fenêtre, lorsque je suis entré chez ma maîtresse, c'est Fabien qui a sauté dans la rivière, lorsque Poyer est entré à la ferme... Ah ! ne nie pas, Fabien; tu es encore tout ruisse-
lant.

FABIEN.

Oh ! Valvins ! tu me rendras raison !

VALVINS.

Silence ! voilà Poyer !

FABIEN.

À demain, Valvins !

VALVINS.

Non pas: tu resteras ici, tu entendas ce que Poyer va dire, et tu comprendras toute la différence qu'il y a entre ce noble cœur et le tien.

FABIEN.

Mais...

VALVINS.

Un seul mot, et je dis tout à Poyer! (*Il le pousse dans un coin obscur, et jette un manteau sur lui.*)

SCÈNE X.

POYER, VALVINS, FABIEN *caché.*

POYER.

Ah ! c'est gentil à toi de m'avoir attendu, Valvins. Bonsoir, ami !

VALVINS.

Te voilà révenu bien gai.

POYER.

Ah! c'est que je suis content, vois-tu, très-content.

VALVINS.

Très-content?... Poyer, tu m'as dit ta peine!

POYER.

Oui, et je dois te dire ma joie!... Eh bien, je l'ai trouvée m'attendant, m'aimant plus que jamais... En vérité, mon pauvre Valvins, il y a des moments où je suis fou!

VALVINS.

De sorte que tous tes rêves de jalousie...

POYER.

Envolés!

VALVINS.

Et tes pressentiments de mort!

POYER.

Évanouis depuis que je l'ai vue.

VALVINS.

De sorte que ce fantastique reflet de soleil qui a jailli du sabre du comte de Lesly...

POYER.

Bah ! il fait nuit... puis, en vérité, il a l'air d'un bon jeune homme, et je crois que s'il était là, je lui tendrais la main.

VALVINS.

Eh bien ! mon cher Poyer, je suis on ne peut plus heureux de te voir dans ces bonnes dispositions à l'endroit du comte.

POYER.

Et pourquoi cela?

VALVINS.

Parce qu'il a retenu une chambre chez madame Proserpine.

JOYER.

Eh bien, tant mieux ! Tu me présenteras à lui, Valvins... nous boirons un verre de punch ensemble, et tout sera dit ! Bonsoir.
(*Fausse sortie.*)

VALVINS.

Bonsoir...

POYER, *revenant.*

A propos, Fabien ?

VALVINS.

Eh bien, il est rentré...

POYER.

As-tu remarqué comme le pauvre petit diable est triste depuis quelque temps?

Oui.

VALVINS.

POYER.

As-tu quelque idée de ce qu'il a?

VALVINS.

Il aura perdu au jeu, peut-être!

POYER.

Ce serait pour aller au jeu que depuis quinze jours Fabien nous fuit! Oh! pas de ça, mon petit! Fabien joueur! et que dirait ma pauvre mère, mon Dieu!

VALVINS.

Ce n'est peut-être pas si grave que tu le penses?

POYER.

Dis-moi, a-t-il perdu?

VALVINS.

Je le crois!

POYER, *vivement.*

Es-tu en fonds, toi, Valvins?

VALVINS.

Médiocrement... Cependant? (*Il fouille à sa poche.*)

POYER.

Non, garde!... Je vais écrire à ma mère de m'envoyer de l'argent.

VALVINS.

Pourquoi faire?

POYER.

Eh bien! ne faut-il pas que j'en donne à ce petit? S'il a perdu, ne faut-il pas qu'il paye? Crois-tu que j'aurais le cœur de le voir triste quand je puis lui rendre la gaieté avec une cinquantaine de louis?

VALVINS.

Mais tu ne peux pas dire à ta mère que Fabien...

POYER.

Tu es simple, toi, pardieu! Ah! oui, aller dire à la pauvre femme du mal de l'enfant qu'elle a adopté, de son Benjamin! elle en pleurerait huit jours. Je me charge de la faute... c'est moi qui aurai joué et perdu... cela lui fera moins de peine. Bonsoir, Valvins.

VALVINS.

Bonsoir. (*Poyer sort en chantant.*)

SCÈNE XI.

VALVINS, FABIEN.

VALVINS, *ôtant le manteau.*

Eh bien?...

FABIEN.

Eh bien ! que disais-tu donc que Poyer m'avait vu ?...

VALVINS, *tristement.*

Ainsi, en écoutant ce que que disait cet homme — qui t'aime comme un frère — voilà à quoi tu pensais, Fabien ?

FABIEN.

Je pensais, Valvins, que les curieux qui se font espions deviennent vite des délateurs.

VALVINS.

Il y a huit jours que je sais tout... et je n'ai encore rien dit.

FABIEN.

Et es-tu seul à tout savoir ?

VALVINS.

Je l'espère.

FABIEN.

Alors si je suis forcé de me battre avec Poyer, c'est toi qui en seras cause.

VALVINS.

Et tu te battrais avec Poyer, toi ?

FABIEN.

Que veux-tu que je fasse ?

VALVINS.

Je veux que tu renonces à Carmélite.

FABIEN, *avec découragement.*

Je ne peux pas ! oh ! je ne peux pas !... et s'il faut un duel...

VALVINS, *avec mépris.*

Il n'y aura pas de duel ; Poyer a trop de cœur pour se battre contre toi !

FABIEN.

Trop de cœur !

VALVINS.

Oui ; si tu peux oublier, toi, que tu as été élevé dans la maison de sa mère ; si tu peux oublier que c'est ta seule protectrice en ce monde ; si tu peux oublier que Poyer, loin de s'irriter de l'introduction d'un étranger dans sa famille, t'a accueilli comme un ami ; si tu peux oublier cette affection qu'il te porte, cette faiblesse qui lui fait passer sur toutes tes fautes ; si tu peux enfin, oubliant tout cela, accepter un duel contre lui, sois tranquille, ce duel, il le refusera !

FABIEN.

Oh ! tu te trompes, Valvins ! Poyer est homme à se battre même contre son propre frère !

VALVINS.

Oh ! mais ce sera donc toujours ainsi... Les grandes intelli-

gences, les affections nobles, les âmes pures et élevées, s'attacheront donc éternellement à des cœurs froids et égoïstes. Dieu n'a jamais mis au monde une bonne et grande créature sans lui attacher au flanc un ver misérable et avide qui la ronge et qui se nourrit de son sang et de sa chair.

FABIEN.

Pour qui parles-tu, Valvins ?

VALVINS, *froidement.*

Pour toi.

FABIEN.

Prends garde !

VALVINS.

Un autre... un autre... qui ne regarderait pas éternellement en lui, un autre se fût senti reconnaissant ; car enfin, tout jeune que tu es, n'est-ce pas ? tu as assez vu le monde comme il est fait pour n'avoir pas souvent rencontré une famille adoptant un étranger, le traitant comme l'héritier de la maison, — et l'étranger trouvant dans cette maison une mère qui l'aime du même amour, d'un amour plus empressé même que son propre fils ! — et en présence de cette exception, tu ne t'es pas dit qu'il y avait là quelque sombre secret ou quelque vertu rare et suprême !... Mais cette conduite exciterait ton admiration si tu n'en étais pas l'objet.

FABIEN.

Tu as raison, Valvins, tu as raison !... Mais ne me dis plus que Poyer refuserait de se battre parce qu'il a plus de cœur que moi !

VALVINS.

Fabien ! Fabien ! tu ne comprends pas cela ! Il ne t'aimerait pas — et tu sais s'il t'aime ! — qu'il te respecterait encore comme un bien qui est nécessaire à l'existence d'une pauvre femme... à la vie de sa mère ; mais toi, toi, âme ingrate ! tu lui tuerais son fils sans remords, sans pitié... sans penser à elle ! Voilà pourquoi Poyer ne se battra pas, voilà pourquoi il a plus de cœur que toi.

FABIEN, *baissant la tête.*

Poyer est un noble cœur, je le sais bien !... Et moi... Valvins, je te le promets, je ferai tout ce que je pourrai pour oublier Carmélite. (*Il s'élançe hors de la chambre.*) Au revoir !

SCÈNE XII.

VALVINS, *seul.*

Ah ! oui, oui, échappe-moi !... Mais si Dieu — ce dont je doute — t'a donné une conscience, tu ne lui échapperas pas à elle !

SCÈNE XIII.

VALVINS, M^{me} POYER.M^{me} POYER, *entrant avec une sorte de mystère.*

Monsieur Valvins!

VALVINS, *étonné.*

Madame ! vous ici... à cette heure ?...

M^{me} POYER.

Je vous ai écrit...

VALVINS.

Vous m'auriez vu demain à votre château, madame.

M^{me} POYER.

Je n'ai pu attendre jusque-là... Je les ai vus hier, tous deux. Valvins ! est-ce une crainte folle, ou l'un de ces pressentiments qui étouffent l'âme pour la préparer et l'avertir ?... J'ai peur !

VALVINS.

J'ai peur, moi aussi, madame... Vous êtes mère, vous ; moi, je n'ai point de titre, mais je l'aime ce bon et loyal enfant, comme si j'étais son frère ou son père. . Quand la chute de l'empereur a brisé mon épée de soldat, je suis revenu à Rennes ; j'ai vu Poyer... malgré mon âge, je me suis fait étudiant pour être son ami !

M^{me} POYER.

Oh ! merci, Valvins, merci !

VALVINS.

Ce pauvre amour de ma jeunesse, — muet et triste, — ce culte respectueux que je vous avais voué, madame, cette tendresse, je l'ai reportée tout entière sur vos enfants, — ou du moins sur l'un d'eux.

M^{me} POYER.

Sur tous les deux, Valvins, je vous en prie ! Dites sur tous les deux !

VALVINS.

Je dirai sur tous les deux, madame ; car, en eux, c'est encore vous que je chéris et que je sers.

M^{me} POYER.

Et ce malheur que vous semblez prévoir, pouvez-vous le conjurer ?

VALVINS, *après avoir réfléchi.*

Ecoutez ; demain, à midi, soyez à la Prévalaye, devant la maison de madame Leleu...

M^{me} POYER.

Ah ! il s'agit donc encore de Carmélite ?

VALVINS.

Il s'agit de Carmélite.

M^{me} POYER.

A midi, demain, je serai devant la porte de madame Leleu.

VALVINS.

A demain, madame ! — S'il peut être sauvé, que son salut lui vienne de sa mère !...

ACTE IV.

QUATRIÈME TABLEAU.

Intérieur de la chambre de Carmélite, chez la mère Leleu. — Petit bahut pour mettre ses robes. — Au fond, grande fenêtre. — Quatre portes, dont une dérobée et une en pan coupé. — Le matin du dimanche.

SCÈNE I.

PIERRE LEROEX, CARMÉLITE.

PIERRE, *entrant et courant.*

Carmélite!.. Carmélite!.. je m'en vas lui donner envie d'aller voir ça.

CARMÉLITE, *entrant en corset.*

Eh! bien... tu n'es pas à la revue, toi?..

PIERRE.

Si que j'y suis... Tu vois ben!.. c'est-à-dire : non fait!.. Pisque me v'là par chez nous! mais n'empêche que j'y suis pisque j'en viens et que j'y revas!... Ah!... ah!... ah!.. — Ah dame! ça été joliment mignon, la Carmélite!... Qu'on s'est bousculé, et rebousculé!... Ah! là! là! s'est-on bousculé!... Ma fâ, dam oui.

CARMÉLITE.

A la revue?

PIERRE.

Eh! oui, donc, à la revue... Ma fâ dam oui!... Tu sais si, j'ai un bon pognais!... que j'ai cassé la tête au grand Poyer, ici derrière, l'autre véprée. Eh ben! j'ai tapé!... ah! dam! j'ai tapé!..

CARMÉLITE.

Sur qui?..

PIERRE.

Et j'sais pas... Tout d'même sur l'un et sur l'autre... Je n'suis pas gros, mais j'tape ben!... Ma fâ dam oui!.. Et que ça reluisait que ça reluisait, les carabines et les sabres au soulais!.. — Et les marmailles qui criaient : Vivent les chasseurs!... et les étu-

gnians qui répondaient comme ça : Hu!... hu!... hu!.. Ah! dame, j'ris, j'ris, mais j'ris!... (*Il étouffe de rire.*)

CARMÉLITE.

Il y a eu des blessés?

PIERRE.

Oh! Eh! j'crois ben!.. Y a eu des têtes démolies, fameusement. Ça va bien!... (*Avec joie.*) On a emporté des corps su des brancards.

CARMÉLITE, *reculant.*

Des corps!...

PIERRE, *à part.*

A va avoir envie de venir!... (*Haut.*) Eh oui, des corps... Oh! j'avons ri!.. que j'en ai encore mal au ventre!.. Ma fâ dam oui!

CARMÉLITE.

M. Poyer était-il là?

PIERRE.

M. Poyer!... Oui dà ma fâ! mais non!.. ah! si fait!.. Écoute je j'sais pas!.. Et not'papâ qu'a gobé un coup su son œil!... Ah! ah! ah! (*Il rit comme un bossu.*)

CARMÉLITE.

Mon père...

PIERRE.

Eh oui, je te dis, not' papâ! oh! un vilain coup tout d'même... qu'il a fait comme ça : ah!—moi ej'suis venu chercher quat'sous pour jouer à la galoche.

CARMÉLITE.

Mais notre père?

PIERRE.

Oh! c'est ren du tout... ren du tout! il est couché par terre, su l'ventre, et les frères jouent à la galoche auprès... Il connaît ça les tapes su l'œil, not'papâ! veux-tu venir avec moi, la Carmélite?...

CARMÉLITE.

Non...

PIERRE.

Godiche! Je crois qu'on va s'en refiche, des tapes... D'abord, si on s'en refiche, m'en faut!... J'ai un bon petit pognais, ma fâ dame oui! bonsoir la Carmélite. (*Fausse sortie, il s'arrête et fouille dans ses poches.*) Ah! j'ai t'i mes quat'sous, oui que j'les ai. Dis donc : Francin, le fils au père Buchon a déjà gagné cinq iards... cinq iards!.. Y a des gens qu'ont d'la chance. J'vas p'têtre gagner cinq iards!.. J'y revas! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

CARMÉLITE, *seule.*

Toujours avec ces gens-là!... Toujours!... Oh! je ne suis

heureuse que quand ils me laissent seule!... (*A son miroir.*) Il n'a pas voulu que j'aïlle à la revue... Tant mieux... (*Elle ouvre le bahut pour prendre un fichu.*) Ça ne m'ennuie pas, moi, de rester toute seule. Je pense, je songe... Ah! si jamais je deviens une dame... Et cela viendra, mon petit miroir... vous avez beau rire! — Je ne serai pas prise au dépourvu... Je sais bien comment je meublerai ma maison, dà!... Et ça m'est bien égal, de n'avoir jamais eu que de pauvres chaises de paille, puisque j'apprendrai à m'asseoir dans de belles bergères de damas!... (*Elle s'assied et dispose sa robe comme les dames.*) Ma jupe n'a pas assez de tour... Patience!... Quand j'aurai une robe de soie, il sera temps de me souvenir de toutes leurs manières à ces comtesses, à ces marquises que je voyais chez la sœur de Melchior... (*Devant sérieuse.*) Melchior!... Eh bien après!... Melchior!... J'avais quinze ans... et je ne le rencontrerai jamais sur mon chemin! (*Au miroir.*) Allons! me voilà belle!... J'aurai fait des jalouses à la revue... mais je ne le regrette pas... il faut être sage!... Il faut être une honnête fille!... (*Elle va vers la porte de droite et l'ouvre. Elle tressaille.*) Fabien a laissé la fenêtre du cabinet ouverte... (*Elle se baisse vivement.*) Et sa cravate qu'il a oubliée! (*Revenant.*) Oh! cet enfant me perdra, mais il m'aime, celui-là, comme je veux être aimée... Melchior me résistait, Poyer me commande, Fabien m'obéit... (*Elle s'assied.*) Allons, la journée sera longue!... Tiens, j'entends un cheval. (*Elle regarde par la fenêtre ouverte.*) Un officier!... Eh bien, à la bonne heure! Il n'y a pas besoin d'aller à la revue pour voir des uniformes! (*On voit paraître Melchior à cheval en dehors.*) Un bien beau cavalier! (*Melchior, à la fenêtre, se penche sur son cheval et regarde dans la chambre.*) Eh bien!... Il est sans façon, l'officier!...

MELCHIOR, à la fenêtre.

C'est elle...

CARMÉLITE.

Vous avez perdu votre chemin, monsieur?

MELCHIOR, souriant.

Carmélite, bonjour, Carmélite.

CARMÉLITE, épouvantée.

Oh! Melchior!... (*Elle s'élançe vers la fenêtre et la ferme avec violence. Seule.*) Melchior?... Je suis perdue! (*Elle reste un instant effrayée, les yeux fixés sur la porte.*)

SCÈNE III.

CARMÉLITE, MELCHIOR. (*La porte s'ouvre.*)

MELCHIOR, paraissant.

Eh bien, ma jolie Carmélite... Est-ce comme cela que vous recevez vos anciens amis?

CARMÉLITE.

Monsieur !...

MELCHIOR.

Dieu me pardonne, vous êtes plus belle encore qu'autrefois, Carmélite ! (*Il lui prend la main.*) Eh bien, tu ne me réponds pas !...

CARMÉLITE.

Monsieur, je vous en prie...

MELCHIOR.

Mais qu'as-tu donc, Carmélite ?... on dirait que tu ne me reconnais pas...

CARMÉLITE.

Oh ! si, si, je vous reconnais...

MELCHIOR.

Je ne m'attendais pas à cet accueil...

CARMÉLITE, *se remettant.*

Et moi, je ne m'attendais pas à cette rencontre, monsieur de Lesly...

MELCHIOR.

Tu ne la désirais pas, surtout, à ce qu'il paraît.

CARMÉLITE.

C'est vrai.

MELCHIOR.

Allons ! voici au moins de la franchise ; mais j'espère bien changer tout cela, Carmélite... J'espère que cette froideur ne tiendra pas devant mon amour.

CARMÉLITE.

Vous avez tort d'espérer cela, monsieur le comte.

MELCHIOR.

Ah bah !

CARMÉLITE, *tout-à-fait remise.*

Veillez m'écouter... Je n'ai pas le droit de me plaindre du ton que vous prenez avec moi... mais ce ton me blesse...

MELCHIOR, *sahuant.*

Excusez-moi, chère demoiselle... En fait de tons, je prends celui que l'on veut...

CARMÉLITE.

Si vous ne raillez pas, merci, monsieur le comte... (*Elle s'assied.*)

MELCHIOR.

Vous êtes trop belle, Carmélite.

CARMÉLITE.

Laissez-moi parler, monsieur... Je suis à votre merci... il faut que je plaide ma cause...

MELCHIOR.

Oh !... Carmélite...

CARMÉLITE.

J'ai quitté la maison de votre sœur, monsieur le comte, parce qu'on s'est aperçu que vous m'aimiez et que je vous aimais .. Nous étions deux enfants... Si vous veniez me dire : Carmélite, je viens vous chercher j'squ'au fond de la Bretagne... je suis ici pour vous, rien que pour vous, j'aurais peur et vous me verriez trembler !... Mais je ne tremble pas, monsieur le comte, et je vous regarde en souriant, voyez ! parce que vous n'êtes pas venu ici pour moi, parce que vous suivez votre garnison et que vous vous êtes dit tout bonnement : Voilà un drôle d'histoire ! c'est à Rennes que Carmélite s'est retirée... J'aurai là de quoi égayer un petit peu les ennuis de la garnison !

MELCHIOR.

Comme vous arrangez cela !

CARMÉLITE.

Vous vous êtes trompé, monsieur le comte, je vais me marier.

MELCHIOR.

Ah ! je vous en fais mon compliment bien sincère, Carmélite.

CARMÉLITE.

J'ai trouvé sur ma route un digne et noble cœur, qui s'est donné à moi sans réserve.

MELCHIOR.

Vous l'aimez ?...

CARMÉLITE.

Et l'aimerai... Si vous saviez comme il m'aime !... oh ! quand je serai sa femme, ma vie sera tout à lui...

MELCHIOR.

Et peut-on vous demander ?

CARMÉLITE, *vivement.*

Oh ! c'est un gentilhomme !... Il est vicomte...

MELCHIOR, *souriant et s'inclinant.*

Madame la vicomtesse...

CARMÉLITE, *lui tendant la main.*

Vous raillez ?... Mais vous êtes le premier à m'appeler ainsi... Merci, Melchior... Et maintenant, j'achève ma plaidoirie... Dans la position où je me trouve, vous sentez qu'un mot de vous pourrait me perdre... vous ne le direz pas, je le sais bien ; mais un regard, un signe...

MELCHIOR.

Ni un mot, ni un regard, ni un signe...

CARMÉLITE.

Oh ! merci encore !... merci !

MELCHIOR.

Savez-vous que vous êtes adorablement belle, Carmélite !

CARMÉLITE, *baissant les yeux.*

J'ai pensé bien des fois à vous, Melchior...

MELCHIOR, *lui prenant la main.*

Je n'ai jamais aimé, depuis, comme je vous aimais.

CARMÉLITE.

Chut ! (*On frappe à la porte principale.*)

MELCHIOR.

Au diable !

CARMÉLITE.

Qui est là ?

VALVINS, *au dehors.*

Valvins... l'ami de Poyer.

CARMÉLITE.

Il faut que j'ouvre.

MELCHIOR, *bas.*

Poyer... c'est le... vicomte ?

CARMÉLITE.

Oui... (*A Valvins.*) Je vais ouvrir... (*A Melchior.*) Partez !... par ici... vous passerez par la cuisine... Où est votre cheval ?

MELCHIOR.

Derrière la grande haie.

CARMÉLITE.

La porte de la cuisine est en face de la haie. Allez... adieu !

MELCHIOR.

Pourquoi pas au revoir ?

CARMÉLITE, *souriant.*

Allez...

MELCHIOR, *à part.*Ça fera une vicomtesse... très-vicomtesse ! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CARMÉLITE, VALVINS.

CARMÉLITE, *ouvrant.*

Entrez, monsieur Valvins.

VALVINS.

Je vous dérange...

CARMÉLITE.

Non...

VALVINS.

Vous étiez enfermée ?

CARMÉLITE.

J'achevais de m'habiller. Vous avez quelque chose à me dire de la part de Poyer, monsieur Valvins ?

VALVINS.

Non... j'ai quelque chose à vous dire de ma part, à moi, mademoiselle Carmélite.

CARMÉLITE.

Eh bien ! je suis tout oreille.

VALVINS.

Avez-vous remarqué, mademoiselle Carmélite, comme Poyer est triste depuis quelque temps ?

CARMÉLITE.

Non.

VALVINS.

Ceux qui l'aiment l'ont cependant remarqué, et ils s'en affligent.

CARMÉLITE, *avec intention.*

Ceux qui l'aiment savent-ils la cause de cette tristesse ?

VALVINS.

Oui.

CARMÉLITE.

Et c'est pour me le dire que monsieur Valvins est venu ?

VALVINS.

Oui.

CARMÉLITE.

J'écoute.

VALVINS.

Poyer est triste parce qu'il a un cœur d'or... parce qu'il est loyal comme les vieux chevaliers, ses pères. Il a fait une promesse... difficile à tenir... une promesse qu'il tiendra, mademoiselle Carmélite.

CARMÉLITE.

Quelle promesse ?

VALVINS.

Il a promis à une jeune fille...

CARMÉLITE, *l'interrompant.*

Assez, monsieur ! Est-ce lui qui vous a chargé ?...

VALVINS.

Je vous ai déjà dit que non, mademoiselle... Je parle en mon nom, rien qu'en mon nom, et, je vous le répète, Poyer est homme à tenir le serment qu'il a fait.

CARMÉLITE.

Eh bien ?

VALVINS.

Eh bien, cela me fâche, mademoiselle Carmélite, car je suis l'ami de Poyer.

CARMÉLITE.

Je ne vous demande pas quel conseil vous lui avez donné...

mais Poyer est l'honneur même, vous aurez beau lui suggérer une trahison, il ne vous écoutera pas.

VALVINS.

J'ai conseillé à Poyer de tenir sa promesse, mademoiselle.

CARMÉLITE, *étonnée.*

Ah !... Est-ce bien vrai ?

VALVINS.

C'est vrai... Je lui ai dit : Ce qu'un gentilhomme promet, il l'accomplit... Et Poyer est prêt à vous donner le nom de son père.

CARMÉLITE.

Se peut-il?...

VALVINS.

Oui, mademoiselle. L'obstacle n'est pas là.

CARMÉLITE.

Il y a un obstacle !

VALVINS.

Un grand obstacle.

CARMÉLITE.

Quel est-il ?

VALVINS.

C'est vous.

CARMÉLITE.

Moi !...

VALVINS.

Oui... vous ne consentirez jamais à devenir la femme de Poyer !

CARMÉLITE.

Moi !... moi !...

VALVINS.

Cela me semble absolument impossible.

CARMÉLITE.

Mais je ne vous comprends pas !

VALVINS.

J'aurais voulu ne pas m'expliquer davantage... mais puisque vous l'exigez, mademoiselle Carmélite, je suis à vos ordres... Voici ce qui en est... Quand Poyer m'a demandé un conseil, je lui ai répondu : Si elle est honnête, épouse-la. — Poyer m'a dit : Elle est honnête...

CARMÉLITE.

Eh bien !...

VALVINS.

J'ai jugé inutile, dans l'état où sont les choses, de détromper Poyer...

CARMÉLITE, *se redressant.*

Monsieur !

VALVINS.

Je ne lui ai pas parlé du comte Melchior de Lesly.

CARMÉLITE, *attérée.*

Ah!

VALVINS.

Je ne lui ai pas dit un mot de Fabien.

CARMÉLITE, *se levant.*Ah! (*Elle le regarde avec terreur.*)

VALVINS.

Poyer va venir, mademoiselle Carmélite.

CARMÉLITE, *hébétée.*

Poyer va venir?

VALVINS.

Vous allez dire à Poyer que vous ne voulez pas être sa femme.

CARMÉLITE.

Lui dire cela, moi!

VALVINS.

Oui... je serai là (*il montre une porte*) et j'écouterai.CARMÉLITE, *obéissant.*

Je lui dirai que je ne veux pas être sa femme.

VALVINS.

C'est bien! (*Fausse sortie.*)

CARMÉLITE.

Écoutez! écoutez-moi, monsieur Valvins... Vous connaissez Poyer... sa violence!... Elle est terrible!... et il a le droit d'ordonner... S'il ordonne...

VALVINS.

Vous résisterez.

CARMÉLITE.

Oui... je vous le jure, de toute ma force... Car, maintenant que mon secret n'est plus à moi, je ne veux pas... je ne veux plus que Poyer me donne son nom... Mais je ne suis qu'une femme...

VALVINS.

Vous le persuadez si aisément!

CARMÉLITE, *émue.*Monsieur Valvins, vous êtes un honnête homme... Vous écou- terez, vous jugerez si je suis sincère, et vous agirez selon votre conscience... Oh! c'est lui! (*On frappe.*)VALVINS, *solemnellement.*Oui... je jugerai... et j'agirai suivant ma conscience! (*Il entre dans le cabinet à droite.*)CARMÉLITE, *seule.*Je ne suis pas encore vaincue! (*Elle ouvre à Poyer.*)

SCÈNE V.

CARMÉLITE, POYER.

POYER.

C'est bien , Carmélite... Tu n'as pas été au champ de Mars... merci !

CARMÉLITE.

Je n'ai pas regretté la revue , allez !

POYER, *il l'embrasse.*

Comme tu dis cela , et comme te voilà triste !

CARMÉLITE, *les larmes aux yeux.*

Que voulez-vous, monsieur Poyer, je ne suis pas heureuse !

POYER.

Monsieur Poyer ! Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Tu m'appelles monsieur Poyer ?

CARMÉLITE, *se laissant tomber sur une chaise.*

O mon Dieu !... mon Dieu !

POYER.

Mais qu'as-tu donc ? (*Avec douceur.*) Carmélite, ma petite Carmélite ! dis-moi ce que tu as , je t'en prie !

CARMÉLITE.

Je n'ai rien.

POYER.

Tu mens ! (*Avec douceur.*) Mon pauvre amour ! tu cherches à me tromper... mais je sais ce que tu as, moi !

CARMÉLITE, *effrayée.*

Toi !

POYER, *souriant.*

Oui... moi... Ah ! vois-tu, moi, je ne pense qu'à toi ! A force de penser à toi, toujours, toujours, Carmélite, j'ai mis ton cœur en moi... Comment te dire cela ? Je ne sais pas faire les belles phrases... me comprends-tu ? De loin comme de près, je sais ce qui te fait joyeuse ou découragée... Quand je me surprends à sourire, tout seul dans ma chambre, c'est que tu souris, Carmélite... Et quand des larmes viennent à mes yeux malgré moi, c'est que tu pleures !

CARMÉLITE.

Pauvre Poyer !

POYER.

Oui... oui... je te sens sourire et je te sens pleurer... Tu ne me quittes jamais, parce que tu es ma vraie vie... Eh bien, ma belle Carmélite, depuis quelques jours, je te sens pleurer plus souvent que sourire...

CARMÉLITE, *les yeux au ciel.*

Oh !

POYER.

C'est vrai, n'est-ce pas... tu vois bien ! Aussi, je ne suis pas jaloux, car je sais bien que si tu me trompais, je sentirais comme un coup de poignard au travers du cœur.

CARMÉLITE.

Moi... te tromper !

POYER, *rondement*.

Écoute... je ne suis pas venu pour faire de la mélancolie... ça ne me va pas, à moi, tu sais bien ! Je suis venu, parce que je ne veux plus que tu pleures. Allons, essuyons ces beaux yeux-là ! En deux temps, et sourions ! Vite, bien vite ! (*Souriant lui-même.*) On pleurait, parce que le grand Poyer n'était pas revenu depuis la scène de la ferme. Il était parti ce jour-là brusquement ; il avait parlé durement !... Eh bien, quoi ! le voilà Poyer ! le voilà qui vient dire à sa petite Carmélite : Je ne veux plus de six mois, je suis décidé... oh ! mais là, décidé ! Ma mère est si bonne, elle nous pardonnera quand la folie sera faite... Le temps d'arranger nos affaires à l'église et à la mairie, et tu seras ma femme !

CARMÉLITE, *se couvrant le visage de ses mains*.

Je souffre trop, mon Dieu !

POYER, *la regardant*.Je n'y comprends plus rien, moi, vois-tu ! (*Il s'assoit.*)

CARMÉLITE.

Ne te fâche pas... Oh ! tu as raison, mon pauvre Poyer ! J'ai bien souffert depuis quelques jours... mais ce n'était pas parce que je doutais de ta parole... c'était parce que je doutais de moi-même...

POYER.

De toi-même !...

CARMÉLITE.

J'ai tant réfléchi et tant pleuré ! Tu n'es que trop bon, vois-tu, et ce n'est pas toi qui avais tort !... Je me suis dit : Me voilà moi, pauvre fille, une ouvrière... Poyer me donne son nom... Et quand il entrera dans un salon avec sa femme, on dira : Poyer a épousé une grisette, une fille de rien, une ignorante !...

POYER, *souriant*.

Oh !

CARMÉLITE.

Je me suis dit encore : Le père de Poyer est mort malheureux...

POYER.

Ah !... tu sais cela, toi ?

CARMÉLITE.

La mère Leleu m'a tout conté... Pourtant, madame Poyer était un ange !.. Oh ! ces alliances-là ne portent pas bonheur !...

POYER.

Tonnerre du ciel ! Tu me rendras fou, Carmélite !... Je te dis que je suis décidé... J'aime mieux une bonne enfant comme toi, honnête, sage, dévouée, fille de braves paysans...

CARMÉLITE.

Tais-toi... tais-toi... je ne suis pas ce que tu penses.

POYER.

Comment !

CARMÉLITE.

Non... je ne suis pas la fille du Leroex... je n'ai pas même le droit d'appeler un pauvre paysan mon père...

POYER, *étonné.*

Oh!...

CARMÉLITE.

Il faut bien que je te le dise... j'ai été recueillie par la femme de Leroex, enfant perdu... pauvre, malheureuse, élevée par charité!..

POYER.

Est-il possible !...

CARMÉLITE.

Vous voyez bien, monsieur Poyer, que je ne peux pas être votre femme... pendant quelques jours, je me suis laissé aller à cet espoir... qui me rendait bien heureuse... mais la raison est venue... vous rougiriez de moi... vous souffririez... ce que je souffrirais, moi, à vous voir souffrir!... Oh! tenez!... c'est impossible... c'est impossible!...

POYER.

Ma tête déménage, je t'en previens !

CARMÉLITE.

Laissez-moi... soyez généreux... je suis trop faible pour supporter cela...

POYER, *avec explosion,*

Tonnerre du ciel !... tu n'es ni faible, ni forte, ma fille !... Tu es folle, tout uniment, folle à lier!.. Je te dis que tu seras ma femme!... Je te dis que je le veux... Entends-tu bien... je le veux!... je le veux!!... Ah! tu n'as pas de père et pas de mère!.. Ah! tu es un pauvre enfant abandonnée!.. Et parce que je te trouve plus malheureuse que je te croyais, je te planterais là comme un lâche, comme un coquin sans cœur ni âme! pardieu, ma fille, tu ne me connais pas!... Je n'hésite plus, c'est une affaire faite!... je t'aime cette fois plus qu'avant desavoir ça! (*Tendrement.*) Et Dieu sait si je t'aimais ! Carmélite... ma belle petite Carmélite! (*Il se met à genoux devant elle et colle sa main à sa bouche.*) Moi, vivre sans toi!... moi, ne plus te voir, ne plus t'adorer comme un fou! ne plus dévorer de baisers ta belle main blanche!... Ecoute! tu es plus noble, plus digne, plus fière que toutes ces grandes dames. Je suis riche. Tu seras couverte de satin, de

diamants et de fleurs... On te respectera... La tête qui ne se découvrira pas sur ton passage sera une tête cassée! Oh! que je te ferai grande, mon pauvre amour! (*Il se lève.*) Ne parle plus... je ne veux pas t'entendre. Tu es ma femme!... je cours tout préparer... pas un mot!... adieu!... adieu!... adieu!... (*Il s'enfuit.*)

CARMÉLITE, *voulant l'arrêter.*

Poyer... monsieur Poyer!.. Il ne m'entend pas... Oh! Dieu m'est témoin que j'ai fait ce que j'ai pu... (*Elle met son mouchoir sur ses yeux. Bas.*) Suis-je sauvée et Valvins va-t-il m'absoudre?... (*Haut.*) Malheureuse!... malheureuse!... (*La porte du cabinet où Carmélite a trouvé la cravate de Fabien, s'ouvre avec violence; Fabien paraît sur le seuil, pâle et les cheveux épars.*)

CARMÉLITE, *à part, sans se retourner.*

Le voilà!..

SCÈNE VI.

CARMÉLITE, FABIEN.

FABIEN, *rage continue.*

Carmélite!... ce n'est pas Valvins.

CARMÉLITE.

Fabien!...

FABIEN.

Valvins est sorti sur les pas de Poyer... nous sommes seuls.

CARMÉLITE.

Tu as tout entendu...

FABIEN.

Tout!

CARMÉLITE.

Que veux-tu?

FABIEN.

Ce que je veux?... je ne sais pas... car ma tête éclate et mon cœur se brise!... (*Prenant son front à deux mains.*) Voyons!... qu'est-ce que je veux!... je ne veux pas que tu l'épouses, Carmélite...

CARMÉLITE.

N'ai-je pas refusé!...

FABIEN.

Comédie!... je ne veux pas!... Oh! comme tu l'as dit, Valvins est un honnête homme... il ne parlera pas... (*Avec une exaltation terrible.*) Mais moi, je suis un fou, Carmélite!... Entends-tu bien!... un homme que la passion aveugle... un homme ivre... un furieux!... Carmélite... Carmélite!... depuis que je t'aime, je ne suis plus un honnête homme, moi, je dirai tout!... car je sais tout.

CARMÉLITE, *essayant d'être calme.*

Tu diras que j'ai été la maîtresse de Melchior de Lesly...

FABIEN.

Je dirai que tu es sa maîtresse.

CARMÉLITE.

Tu mentiras.

FABIEN.

Je l'ai vu monter à cheval.

CARMÉLITE.

Tu mentiras, te dis-je.

FABIEN.

Qu'importe ! et je dirai aussi... et je ne mentirai pas cette fois, Carmélite... je dirai que tu es ma maîtresse.

CARMÉLITE.

Ah ! tu es lâche et misérable, Fabien !...

FABIEN, avec folie.

Je t'aime !... je t'aime !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VALVINS. Depuis quelques secondes, Valvins a ouvert la porte de l'endroit où il était caché. — Il se tient sur le seuil, les bras croisés sur sa poitrine, et regarde la scène froidement.

VALVINS.

Fabien !

CARMÉLITE et FABIEN.

Valvins... il était là !...

VALVINS.

Laisse cette femme, Fabien ; va-t'en ! — Les gens comme toi n'ont pas le droit de punir !... (Il lui montre la porte ; Fabien sort.)

CARMÉLITE, commencement de hauteur.

Et qui donc ici a le droit de punir, monsieur Valvins ? (Valvins, qui est resté en place au fond, se tourne vers la porte par où il est entré. — Au lieu de répondre, il s'incline et semble saluer respectueusement une personne qu'on ne voit pas encore.)

SCÈNE VIII.

VALVINS, CARMÉLITE, M^{me} POYER. M^{me} Poyer entre lentement, et Valvins va lui prendre la main.

CARMÉLITE, reculant.

Madame la vicomtesse !

M^{me} POYER.

Non, Valvins, je n'ai ni la volonté ni le droit de punir... Je ne viens point à vous, mademoiselle, armée de reproches et de

menaces. je suis une mère bien malheureuse et bien tremblante; je viens vous montrer ma douleur et vous redemander mon fils.

CARMÉLITE, *sans se retourner.*

Madame !... (*A part.*) Ah ! ce coup est le plus terrible !

M^{me} POYER.

Carmélite... m'entendez-vous ?

CARMÉLITE, *jouant la douleur résignée.*

Oui... Oh ! oui, je vous entends, madame. Et chacune de vos paroles a remué mon pauvre cœur... Vous savez tout, madame, puisque vous venez à moi précédée de monsieur Valvins... Vous me trouvez bien coupable et bien indigne, n'est-ce pas ! (*Se couvrant le visage de ses mains.*) Vous avez raison... Oh ! je ne me plains pas... Et tout à l'heure encore, si vous aviez entendu ce que je disais à Poyer...

M^{me} POYER.

Carmélite, cela ne suffit plus... Vous savez bien que plus vous résisterez, plus la passion de Poyer grandira...

CARMÉLITE.

Que puis-je faire, pourtant, madame ?

M^{me} POYER.

Je ne sais... mais Dieu n'a pu mettre une âme perverse derrière ce visage si beau... J'espère encore en vous, Carmélite... Ecoutez-moi... Une mère a le droit de tout dire... Vous auriez un moyen de nous sauver... L'absence...

CARMÉLITE.

L'absence... je vous comprends. Vos bienfaits me suivraient dans mon exil, et m'épargneraient la misère, n'est-ce pas ?... Mais si je l'aime, moi, madame...

VALVINS, *amèrement.*

Oh ! cet amour-là...

CARMÉLITE.

Je parle à la mère de Poyer, monsieur Valvins... et je ne vous parle pas, à vous; je parle à une femme sainte et bonne qui, peut-être, aura pitié d'une pauvre fille. Sait-on, je vous le demande à vous, madame... sait-on jamais si la pécheresse ne tomba pas sous le poids de la fatalité.... sait-on si Dieu n'abandonna pas un instant la malheureuse, pour lui laisser ensuite un regret éternel !... Oh ! j'ai bien pleuré !...

M^{me} POYER.

Je vous crois, Carmélite; mais...

CARMÉLITE.

Par pitié, ne prononcez pas encore... Laissez-moi vous prier et me défendre, puisque vous êtes mon juge !... Oh ! madame ! Dieu m'est témoin que je vous respecte et que je vous aime,

vous, sa mère!... Si j'étais pardonnée, si on me laissait me réhabiliter aux yeux de ma conscience, et payer par une vie d'honneur et de vertu la dette de ma faute involontaire... Si la mère de Poyer me disait, imitant la clémence divine : Viens, pauvre abusée, je te relève et je t'absous... Madame, madame, je suis sauvée dans cette vie et dans l'autre; car je l'aime, maintenant croyez-le, et c'est du fond du cœur. J'ai vu son âme, j'ai vu ce qu'il y avait en lui de miséricorde et de tendresse... Je l'aime, je l'aime, et je vous le dis à genoux : ayez pitié de moi !

M^{me} POYER.

Relevez-vous, Carmélite..... moi je pardonnerais peut-être; mais le monde...

CARMÉLITE.

Oh! vous me repoussez, et je suis perdue! Le monde, avez-vous dit; le monde a donc deux poids et deux mesures? (*Avec un commencement d'amertume.*) Si j'étais homme, moi, madame, j'aimerais mieux la faute qui a précédé que la faute qui a suivi...

M^{me} POYER, *effrayée.*

Que dit-elle?

VALVINS, à Carmélite. -

Oh! taisez-vous!... taisez-vous!...

CARMÉLITE.

Pourquoi me taire?... je suis chez moi, et je ne parle pas au hasard!

VALVINS, *lui saisissant le bras.*

Carmélite! tu disais tout à l'heure, si j'étais homme!... Oh! si tu étais un homme, je te tuerais!...

CARMÉLITE, *avec un dédain froid.*

Vous, monsieur Valvins, vous, c'est comme je le disais à Fabien hier... je lui disais : Tu n'aimes pas ta mère, toi, parce qu'elle t'aime trop!...

M^{me} POYER, *stupéfaite.*

Sa mère!...

CARMÉLITE.

Vous aimez, monsieur Valvins, parce qu'on ne vous aime pas... vous êtes dévoué, tendre, obéissant, parce qu'on fut toujours à votre égard égoïste, froide, indifférente. (*Elle se monte graduellement.*) C'est là le monde, au nom duquel vous me repoussez!... Le monde... vous me direz que je ne le connais pas, votre monde! Eh! mon Dieu, je le devine! j'étais à genoux tout à l'heure... je me suis relevée... Contre la mère suppliante, je ne pouvais rien que pleurer et me résigner peut-être, mais contre la femme qui s'appuie sur le monde pour me fouler aux pieds, contre ce monde lui-même, aveugle, implacable et lâche... re-

gardez-moi bien tous les deux, voilà que je me redresse, prête à combattre ou à mourir!

M^{me} POYER, *bas à Valvins.*

Oh! elle me fait peur!...

CARMÉLITE, *avec sarcasme.*

Le monde ne vous a pas punie, vous, madame. Trêve, à vos grands étonnements... j'ai vingt ans, j'en ai passé quinze à la ferme de Leroex, et cinq dans la famille de Lesly; vous sentez bien que je n'ai plus rien à apprendre.

M^{me} POYER.

Vous savez...

CARMÉLITE.

Je sais tout, et je vous le dis en face à présent : je veux être vicomtesse Poyer de Berbins, je le veux et je le serai... je le serai, car vous êtes sans armes contre moi. Oh! sans armes, monsieur Valvins, malgré votre vertueuse diplomatie; sans armes, madame, malgré votre autorité de mère. Voyez plutôt : pour me vaincre, il faudrait tout dire à Poyer; et personne ne parlera, personne. Le comte Melchior de Lesly se taira parce qu'il est soldat et gentilhomme; Fabien se taira parce qu'il est un lâche; vous, monsieur, vous ne direz rien, par amour pour madame... vous, madame, vous garderez le silence pour l'amour de Fabien! Il n'y a donc pour me perdre que le hasard! et contre le hasard, j'ai mon adresse et mon audace!... Ah! je n'ai pas peur de vous!... (*Tableau. — Elle les domine tous deux du regard. — La toile tombe.*)

CINQUIÈME TABLEAU.

Deux étages. — Au lever du rideau, le premier étage seul est visible, le second est caché par le rideau de manœuvre à demi baissé.

SCÈNE I.

GUILLOT, *seul.* (*Il arrive sa clarinette sous le bras, portant dans l'autre main une botte de carottes. Il y a de la musique ouverte sur un petit pupitre, et un panier de légumes. Guillot s'installe devant son pupitre et commence à éplucher ses carottes.*)

Ma parole, je n'ai pas un instant à donner à l'art!... quoique la cuisine soit aussi un art... culinaire même! (*Il ouvre une carotte.*) En voilà une gâtée... voyons... (*Il se penche sur sa musique tout en grattant sa carotte.*) C'est un accompagnement ça... pas difficile!... do, do, do, do, sol, sol, sol, sol, do, do, sol, sol, do; mais voilà un trait, par exemple! ah! celui-là, il faut que je l'essaye... absolument... absolument... Monsieur Godanchet,

le chef d'orchestre, m'adresserait encore des interpellations.....
« Monsieur Guillot! monsieur Guillot! tâchez donc voir de ne pas faire tant de canards!... » Voyons! (*Il embouche sa clarinette et essaye un trait.*)

M^{me} PROSERPINE, *au dehors.*

Monsieur Guillot! (*Guillot continue de jouer.*) Monsieur Guillot!...

GUILLOT, *cachant sa clarinette.*

Ma bonne amie...

M^{me} PROSERPINE, *au dehors.*

A vos légumes!...

GUILLOT.

Oui, ma bonne amie!... (*Seul.*) C'est le supplice de Tantale, Godanchet va m'ahurir. (*Jetant une carotte.*) Encore du déchet! oh! ce chef d'orchestre... je l'abomine... Allons, monsieur Guillot, me disait-il hier, vous êtes en retard... le parterre attend vos couacs! L'insolent! mes couacs!... Ah! dam, je l'ai traité! je lui ai dit : « Monsieur Godanchet, les combinaisons de l'intrigue et du hasard vous ont fait chef d'orchestre... Moi, j'ai occupé des positions... j'ai été première clarinette au 65^e... au 65^e, monsieur Godanchet! et quand j'étais au 65^e, je portais un sabre!... » Et alors pour m'humilier, il a fait allusion à ma profession présente, et il n'a pas eu honte de me repartir. « Un sabre! monsieur Guillot!... un coupe-choux, vous voulez dire. » J'ai rebiffé entièrement à ce mot-là, et j'ai dit : « Ce qui coupe, monsieur Godanchet, les choux, peut couper les oreilles... »

M^{me} PROSERPINE, *dehors.*

Monsieur Guillot...

GUILLOT.

Ma biche!

M^{me} PROSERPINE.

Tu m'avertiras quand Carmélite viendra.

GUILLOT.

Oui, bonne amie... Ah! je lui a dit ça entre quatre yeux!... comme je le dis là. (*Il jette encore une carotte.*) Satané pays pour les légumes... les choux sont maigres comme des vieilles filles... les navets ont des maladies de langueur... et les carottes sont poitrinaires!

SCÈNE II.

GUILLOT, PIERRE, LEROEX.

PIERRE, *à la porte.*

Pardon, excuse, ej' peux-ti entrer?

GUILLOT.

Qu'est-ce que c'est que ça? Entre... Ah! satané pays! satané

pays! les légumes sont tout à fait inférieurs, et les hommes sont au-dessous des légumes!

PIERRE, *entrant.*

Quoique vous parlez de légumes, monsieur Guillot?... Pardon, excuse de vous déranger dans votre soupe!

GUILLOT.

C'est toi, Pierre, que veux-tu?

PIERRE.

Merci... Ah! dam, on n'est point ben cheu nous... not' papa a eu son compte à la batterie d'hier... il est couché, la goule ouverte, et y ne bouge point!... j' viens chercher en passant un petit brin de médecine, point chère, pour l'i faire envaler... respect de vous, monsieur Guiot!

GUILLOT.

Eh bien! va, mon ami, va.

PIERRE.

Oh! j'avons le temps, puisque not'papa ne bouge point... Dites donc, monsieur Guiot?

GUILLOT.

Après?

PIERRE.

V'la des carottes qui ne sont pas *feurieuses* tout de même.

GUILLOT.

Tu en as à vendre?

PIERRE.

Ah! dam oui... mais c'est pas de la racaille de carottes comme ça... respect d'vous... monsieur Guiot!... Dites donc?

GUILLOT.

Après?

PIERRE.

Vous jouez donc toujours ed'la musique?

GUILLOT.

Je ne suis pas un ignorant comme toi qui ne joues de rien.

PIERRE.

Oh! que si fait!... moi èj'è joue d'la pigoche!

GUILLOT

Connais pas cet instrument-la...

PIERRE,

D' la *galoche* donc!

GUILLOT.

Qu'est ce que c'est que ça?

PIERRE, *étonné.*

La galoche?

GUILLOT.

Oui,

C'est la pigoche.

PIERRE.

Ah !... et la pigoche ?

GUILLOT.

C'est la dru !...

PIERRE.

La dru ?...

GUILLOT.

Eh oui ! mon Dieu donc ! el' piou, Monsieur Guiot !... (*Il fait le geste de jouer au bouchon.*)

PIERRE.

Ah ! tu veux dire le bouchon !

GUILLOT.

Ah dam ! c'est poin' un beuchon par ma fa ! c'est un p'tit brin de liège, tqut rond, grôs comme ça, enfin, un bondon de bouteille ! (*se rapprochant avec mystère.*) èj' vas vous dire..., monsieur Guiot... j'ai fait un malheur !...

PIERRE.

GUILLOT.

Un malheur !...

PIERRE, *avec tristesse.*

Èl jeu ! èl jeu ! M. Guiot ! èl jeu m' conduira tout drèt à l'échafaud !... j'ai perdu quat' sous à la galoche... contre le fils au père Buchon... crrrrrou !... (*il s'arrache les cheveux*) mes pauv' quat' sous !

M^{me} PROSERPINE, *au dehors.*

Monsieur Guillot ! Carmélite est-elle arrivée ?

PIERRE.

Tiens ! la Carmélite !... c'est justemen' elle qui m'a dit comme ça d' venir cheux vous.

GUILLOT.

Tu ne le disais pas !

PIERRE.

J'avais p' têt ben oubélié.

GUILLOT.

Et pourquoi t'a-t-elle dit de venir ?

PIERRE.

Ah ! dam ! pa' c' que...

GUILLOT.

Est-elle malade ?

PIERRE.

Èj sais pas... a ne veut pas v'ni !

GUILLOT.

Petite sotte...

PIERRE.

Ah dam ! a' n'a point d'esprit... a' ne rit point quand on l'i tape dans l' dos !... J' vas chercher la médecine d' papa !

M^{me} PROSERPINE, *entrant.*

Eh bien ! cette Carmélite...

GUILLOT.

Pierre vient dire qu'on ne l'attend pas.

PIERRE.

Ma fa dam ! oui !... (*Entrée de Carmélite.*) Tiens, la v'là tout de même ! (*A part.*) Ah !... a n'a point d'esprit ! (*Carmélite est pâle et changée.*)

M^{me} PROSERPINE, *à Guillot.*

Allons, finissons-en. (*A Pierre, en le renvoyant.*) Bien des choses chez toi, mon gars !

GUILLOT.

C'est fait, ma biche ! c'est fait ! (*Il se lève.*)

PIERRE, *sortant.*

Tout d' même a m'avait dit de v'ni !... Ah ! dam !... a m' l'avait dit !... Bonsoir, à revoir, la compagnie ! (*Il sort. — Guillot prend sa musique, ses légumes, met sa clarinette sous son bras, et va vers la porte. Il regarde Carmélite et lui fait des signes agaçants.*)

GUILLOT.

Quand on était au 65^e, on lui aurait dit deux mots à cette jeunesse ! (*Carmélite le salue. — Il sort.*)

SCENE III.

M^{me} PROSERPINE, CARMÉLITE.

M^{me} PROSERPINE.

Tu faisais dire que tu ne viendrais pas, Carmélite.

CARMÉLITE.

Oui ; et si je ne vous avais pas bien promis... je ne serais pas venue.

M^{me} PROSERPINE.

Pourquoi donc ça ?

CARMÉLITE, *avec embarras.*

J'ai eu des discussions à la ferme.

M^{me} PROSERPINE.

Tu es toute pâle.

CARMÉLITE.

Oui... ça me fait mal !

M^{me} PROSERPINE.

Ce que je t'en dis, ce n'est pas pour te gronder au moins... tu es une brave fille, et tu vas rattraper le temps perdu, si nos diables d'étudiants ne te font pas trop enrager.

CARMÉLITE.

Justement je voulais vous dire de ne pas me faire travailler

dans la chambre commune. Vous avez bien un endroit où me mettre, n'est-ce pas ?

M^{me} PROSERPINE.

Dam ! j'ai ma chambre à moi.

CARMÉLITE.

Eh bien, oui, dans votre chambre, ma bonne madame Proserpine... et... et restez avec moi le plus possible, je vous prie.

M^{me} PROSERPINE.

Tu sais... on a ses petites affaires. D'ailleurs, tu t'enfermeras.

CARMÉLITE.

C'est ça, je m'enfermerai... c'est dit.

M^{me} PROSERPINE.

Attends, alors !... Qu'ai-je fait de la clef ?... Ah ! ce doit être Guillot qui l'a. (*Allant vers la cuisine.*) Guillot ! Guillot ! (*On entend le trait de clarinette.*) Encore à ses canards ! (*Elle sort.*)

SCENE IV.

CARMÉLITE, FABIEN.

FABIEN, *paraissant derrière.*

Carmélite !

CARMÉLITE.

Fabien !

FABIEN.

Restez un instant derrière madame Proserpine, il faut que je vous parle.

CARMÉLITE.

En grâce, monsieur Fabien !

FABIEN.

Il le faut ! (*M^{me} Proserpine rentre. Fabien va mettre sa clef au clou.*)

PROSERPINE.

Voilà la clef... venez, ma chère enfant !

CARMÉLITE.

Je vous suis.

SCENE V.

CARMÉLITE, FABIEN.

FABIEN.

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit hier que vous veniez ici aujourd'hui ?

CARMÉLITE, *avec embarras.*

Hier, je n'ai pas eu le temps, vous le savez bien.

FABIEN.

Vous venez ici chercher monsieur de Lesly.

CARMÉLITE.

Monsieur de Lesly !...

FABIEN.

Vous saviez parfaitement qu'il logeait dans un hôtel !

CARMÉLITE, *étonnée.*

Monsieur de Lesly loge ici ?

FABIEN.

Oh ! faites donc l'ignorante !

CARMÉLITE.

Sur ma parole, Fabien, c'est la première nouvelle.

FABIEN.

C'est charmant ! Monsieur de Lesly retient avant-hier une chambre dans l'hôtel. Monsieur de Lesly va hier promener du côté de la maison de la mère Leleu. Mademoiselle Carmélite vient aujourd'hui travailler chez madame Proserpine, et tout cela par hasard..... En vérité, c'est une belle chose que le hasard !

CARMÉLITE.

Fabien, je vous ai déjà dit...

FABIEN.

Je ne vous crois plus. (*Impérieusement.*) Vous allez retourner à la ferme !

CARMÉLITE.

Vous êtes fou, Fabien.

FABIEN.

Carmélite, prenez garde !

CARMÉLITE.

Et à quoi ?

FABIEN.

Poyer est mon ami, presque mon frère... J'ai été élevé par sa mère dans sa maison... Je ne peux pas me battre avec lui, mais avec monsieur le comte de Lesly...

CARMÉLITE.

Fabien, vous menacez souvent vis-à-vis des femmes..... c'est tout le contraire de Poyer qui ne menace jamais.

FABIEN, *avec une rage concentrée.*

Oui, mais qui agit, n'est-ce-pas ?

M^{me} PROSERPINE, *en dehors.*

Eh bien ! Carmélite !

FABIEN, *avec menace.*

Vous montez ?

CARMÉLITE.

Vous entendez bien que madame Proserpine m'appelle.

FABIEN,

Carmélite, je vous l'ai dit, prenez garde.

CARMÉLITE.

Moi, je vous l'ai dit aussi, vous êtes fou. (*Elle monte.*)

FABIEN.

Oh ! Carmélite ! Carmélite. (*Il tombe sur une chaise.*)

SCENE VI.

FABIEN, puis JOULU.

FABIEN.

Nous verrons si je menace toujours en vain !.. (*A Joulu qui entre.*) Joulu !... j'ai une affaire...

JOULU.

Avec qui ?

FABIEN.

Avec l'homme au tilbury.

JOULU.

Bah ! et pourquoi cela ?

FABIEN.

Parce qu'il me déplaît.

JOULU.

Ce n'est pas une raison !

FABIEN.

Mais c'en était bien une pour toi qui voulais te battre avec lui avant-hier.

JOULU.

C'est différent, vois-tu ; quand ça me regarde, je n'y mets pas tant de façons ; mais quand je suis témoin, je veux savoir pourquoi l'on se bat...

FABIEN.

C'est bien, j'en trouverai un autre.

JOULU.

Bon ! je suis le plus mauvais chien de l'école, c'est connu. Cherche.

FABIEN, avec hésitation.

Eh bien ! si je te dis la cause, me garderas-tu le secret ?

JOULU.

Oui.

FABIEN.

Écoute, alors... Tu sais que Poyer est amoureux de Carmélite ?

JOULU.

Je crois bien, puisqu'on dit qu'il veut l'épouser... voilà une boulette !

FABIEN.

Eh bien, Carmélite le trompe, avec monsieur de Lesly !... refuses-tu encore ?...

Non, sacrédiennne...

JOULU.

FABIEN.

A la bonne heure!... Alors va porter les épées hors de la ville... dans le saule creux de la Préalaye... puis reviens au Mail. Je t'y rejoindrai. Et s'il passe...

JOULU.

S'il passe?...

FABIEN.

Je l'insulterai!...

JOULU.

Ça va.

FABIEN.

Merci, Joulu.

JOULU.

Pauvre Poyer! un si joli garçon! Qu'est-ce qui croirait... Oh! les femmes! les femmes!... Sacrédiennne!!! (*Il sort.*)

SCENE VII.

FABIEN, *seul, agité.*

Elle va voir! elle va voir!... Ah! mais au fait, ce monsieur Melchior a sa chambre dans l'hôtel. S'il était ici... ce serait plus tôt fait.. je n'aurais pas besoin... (*A M^{me} Proserpine qui passe.*) Ah! madame Proserpine!

M^{me} PROSERPINE.

Bonjour, monsieur Fabien.

FABIEN.

Bonjour. Dites-moi... monsieur le comte de Lesly est-il chez lui?

M^{me} PROSERPINE.

Non; sa clef est au numéro trois.

FABIEN.

Bien... merci. (*Il s'éloigne.*)

M^{me} PROSERPINE.

Vous rentrez dîner?

FABIEN.

Peut-être.

M^{me} PROSERPINE.

Faut-il mettre votre couvert?

FABIEN.

Je n'en sais rien.

SCENE VIII.

FABIEN, M^{me} PROSERPINE, VALVINS.

VALVINS.

Mettez-le, madame Proserpine, Fabien ne sort pas.

FABIEN.

Comment ! je ne sors pas !

VALVINS.

N'allais-tu pas au Mail ?

FABIEN.

Oui.

VALVINS.

Tu ferais une promenade inutile.

FABIEN.

Et pourquoi ?

VALVINS.

Parce que monsieur le comte de Lesly n'y est pas.

FABIEN.

Qui t'a dit que j'allais au Mail pour l'y rencontrer ?

VALVINS.

Viens ici... Si vous avez quelque chose à faire, madame Proserpine, ne vous gênez pas pour nous. (*Il parle bas à Fabien.*)M^{me} PROSERPINE.Bon... je comprends... Il se passe ici quelque chose de singulier ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

VALVINS, FABIEN.

FABIEN, *d'un air sombre.*

Valvins, une fois pour toutes, je ne me mêle pas de tes affaires, ne te mêle pas des miennes.

VALVINS.

Fabien, je veux bien te dire encore que tu es un enfant... tu n'as pas réfléchi !

FABIEN.

A quoi ?

VALVINS.

A tout le mal qui peut résulter d'une pareille affaire.

FABIEN.

Le mal est facile à calculer. Je tuerai ce monsieur, ou il me tuera. Cela ne regarde que lui ou moi, ce me semble !

VALVINS.

Et Poyer ?

FABIEN.

Poyer ! toujours Poyer !... Qu'a-t-il à voir là-dedans ?...

VALVINS.

Et s'il demande la cause de cette querelle, tu la lui diras donc ?

FABIEN.

N'est-ce que cela?... on trouvera un prétexte!

VALVINS.

Ecoute, Fabien, tu me connais... tu sais que je suis incapable de mentir?

FABIEN.

Je le sais!

VALVINS.

Eh bien! je te donne ma parole d'honneur que tu ne peux pas te battre avec le comte de Lesly.

FABIEN.

Allons donc! celui-là n'est pas mon frère peut-être!...

VALVINS, *gravement.*

Fabien, je te donne ma parole d'honneur que tu ne peux pas te battre avec lui.

FABIEN.

Pourquoi? Je n'aime pas les énigmes.

VALVINS.

On te donnera le mot de celle-ci, mais plus tard; rentre chez toi et promets-moi de ne pas sortir.

FABIEN.

Tu le veux! c'est bien; mais fais attention, je ne m'engage que pour aujourd'hui.

VALVINS.

Soit!

FABIEN.

Et Joulu?

VALVINS.

Je m'en charge; car, si je suis venu, c'est parce que Joulu m'a dit que tu devais te battre avec le comte de Lesly.

FABIEN.

Adieu! (*A part.*) Cela fait que je ne perdrai pas de vue Carmélite! (*Il remonte.*)

VALVINS.

Il était temps! Voici Poyer.

SCENE X.VALVINS, POYER, *descendant l'escalier au fond; il rencontre Fabien, tous deux se donnent la main.*POYER, *entrant.*

Bonjour, Valvins, bonjour. Eh bien, que disais-tu à cet enfant-là? Tu lui faisais de la morale?

VALVINS.

Tu m'as entendu?

POYER.

Non ; mais je vois cela à son visage... Tu es l'homme modèle, toi, Valvins !

VALVINS.

Tu as vu Carmélite, hier ?

POYER.

Oui, je l'ai vue... Mon Dieu, Valvins, que le meilleur de nous est injuste pour ces pauvres femmes ! Tu sais bien ce que je t'ai dit d'une promesse que j'avais faite à Carmélite, d'une parole que je lui avais donnée. Eh bien, je puis te le dire, Valvins. Cette promesse, c'était celle de l'épouser ; cette parole, c'est qu'elle serait ma femme.

VALVINS.

Je m'en suis douté en voyant combien cet engagement te pesait.

POYER.

Oui. Eh bien, mon ami, hier elle m'a rendu ma parole.

VALVINS.

D'elle-même ?

POYER.

Nous étions seuls.

VALVINS.

Et tu l'as reprise, cette parole si imprudemment donnée ?

POYER, *avec reproche.*

O Valvins ! je lui ai dit qu'elle serait ma femme, et foi d'homme d'honneur, Valvins, elle le sera ; non plus dans six mois, mais dans huit jours !

VALVINS, *froidement.*

Dans huit jours... Ami, j'ai un grand service à te demander.

POYER.

Toi, Valvins ! Lequel ?

VALVINS.

C'est de remettre ce mariage à trois semaines.

POYER.

Et pour quelle raison ?

VALVINS.

Parce que je t'emmène ce soir.

POYER.

Où cela ?

VALVINS.

A l'autre bout de la France.

POYER.

Tu plaisantes ?

VALVINS.

Non ; il s'agit d'une affaire grave. Il s'agit du bonheur et peut-être de la vie d'un de mes meilleurs amis.

POYER.

Et je peux lui être utile à cet ami ?

VALVINS.

Je ne puis rien pour lui que par ta volonté.

POYER, *lui donnant la main.*

Quand partons-nous ?

VALVINS.

Ce soir.

VALVINS.

Ma foi, Carmélite attendra... Tu sors ?

VALVINS.

Je vais jusqu'au Mail et je reviens. Toi, prépare tout pour ton voyage.

POYER.

Oh ! ce sera bientôt fait. A bientôt !

VALVINS, *sortant.*

A bientôt !

SCENE XI.

POYER, *seul* ; puis M^{me} PROSERPINE.

POYER.

Quinze jours sans voir Carmélite, ce sera un peu long ! Heureusement encore qu'il m'a donné jusqu'au soir, j'aurai le temps de lui dire adieu. (*Appelant.*) Madame Proserpine ! madame Proserpine !

M^{me} PROSERPINE, *entrant.*

Qu'y a-t-il, monsieur Poyer ?

POYER.

Il y a que je vous prie de faire la visite de mon linge, attendu que je fais un petit voyage.

M^{me} PROSERPINE.

Eh bien ! vous en aurez du tout frais... on le repasse dans ce moment-ci.

POYER.

Qui cela ?

M^{me} PROSERPINE.

Carmélite.

POYER.

Ah ! vous l'avez envoyé chez la mère Leleu. J'y vais, je le rapporterai.

M^{me} PROSERPINE.

Vous allez chez la mère Leleu ?

POYER.

Oui. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

M^{me} PROSERPINE.

Rien... si Carmélite y était.

POYER.

Carmélite n'est pas chez la mère Leleu ? Où est-elle donc ?

M^{me} PROSERPINE.

Elle est ici.

POYER.

Eh bien ! je ne l'ai pas vue en passant.

M^{me} PROSERPINE.

Non, parce qu'elle s'est enfermée dans ma chambre.

POYER.

Dans votre chambre ? et pourquoi ?

M^{me} PROSERPINE.Oh ! vous savez bien qu'elle n'est pas enfermée pour vous, monsieur Poyer ! (*Elle remonte.*)**SCÈNE XII.**

POYER seul, puis JOULU.

POYER.

Chose singulière ! Carmélite ici... et elle ne me prévient pas... et elle s'enferme. Oh ! chère créature, je comprends ; maintenant qu'elle doit être ma femme, maintenant qu'elle le sait, elle est honteuse de ce travail journalier... Oh ! sois tranquille, Carmélite, dans quinze jours...

JOULU, de la porte.

Poyer !

POYER.

Hein ? Ah ! c'est toi, Joulu ! bonjour !

JOULU.

Je voudrais te dire deux mots.

POYER.

Tout à l'heure.

JOULU.

Non ; c'est pressé.

POYER.

Dis vite, alors.

JOULU.

C'est un conseil que je te demande... Dis-moi, la main sur le cœur, si tu avais une maîtresse, et que cette maîtresse te trompât ; si tu avais un ami, et que cet ami, s'apercevant de la trahi-

son, se battit à ta place et qu'il arrivât malheur à cet ami, pardonnerais-tu à ceux qui lui auraient servi de témoins ?

POYER.

Jamais.

JOULU, *s'éloignant.*

Voilà tout ce que je voulais savoir ; merci, Poyer.

POYER.

Où vas-tu ?

JOULU.

Je vais lui dire qu'il cherche un autre témoin.

POYER.

A qui ?

JOULU.

A celui qui voulait se battre à la place de son ami.

POYER.

Ah ça ! mais mais cet ami ne peut donc pas se battre lui-même ?

JOULU.

Lui, il est brave comme César !

POYER.

Mais peut-être ne sait-il pas tenir une épée ?

JOULU.

C'est le premier tireur de Rennes !

POYER.

Peut-être n'est-il pas aimé dans l'école ?

JOULU.

Il n'y a pas un de nous qui ne donnât sa vie pour sauver la sienne.

POYER.

Peut-être n'est-ce qu'un amour sans importance ?

JOULU.

On dit qu'il a promis mariage.

POYER, *faisant un mouvement.*

Il a promis mariage ! cette femme le trompe ! un ami va se battre pour lui ! et on ne le prévient pas !... Mille tonnerres !... mais c'est une infamie !!!

JOULU.

Le préviendrais-tu, toi ?

POYER.

A l'instant même !

JOULU.

Réfléchis bien, Poyer !

POYER.

Oh ! il n'y a pas besoin de réfléchir pour cela. Réfléchir pour

savoir si l'on doit laisser un homme honnête donner son nom, son cœur, son amour à une fille perdue... allons donc !

JOULU.

Te charges-tu de le prévenir ?

POYER.

Oui, je m'en charge.

JOULU, *après un temps.*

Tu as le cœur d'un homme, n'est-ce pas ?

POYER, *troublé.*

Moi... oui... parle... à quel propos me demandes-tu cela, voyons ?

JOULU.

Celui qui voulait se battre, c'est Fabien ; celui qu'on trompe, c'est Poyer ; et celle qui trompe, c'est Carmélite.

POYER, *le saisissant à la gorge.*

Que dis-tu là ?

JOULU.

Ah ! quand tu m'étrangleras... c'est comme je te le dis, et cela n'y changera rien.

POYER, *le lâchant.*

Ah ! tu plaisantes, n'est-ce pas ?

JOULU.

Poyer, on ne plaisante pas sur de pareilles choses avec des hommes comme toi.

POYER.

Fabien allait se battre pour moi... avec qui ?... Oh ! celui-là, je le plains... son nom !... son nom, mon ami ?

JOULU.

Le comte Melchior de Lesly.

POYER.

En effet, elle a été élevée chez la sœur de cet homme... je me rappelle !... hier, hier, j'ai vu le cheval d'un officier attaché à un piquet, près de la maison de la mère Leleu .. il est venu loger dans cet hôtel... elle est venue y travailler sans m'avoir prévenu... Oh ! je comprends !... je comprends !... tout le monde le sait, excepté moi... tout le monde rit de moi !... (*Avec explosion.*) Pardieu ! on ne rira pas longtemps !... Joulu, appelle ceux de nos camarades que tu verras passer... et moi... (*Il se précipite par l'escalier.*) Ah !...

JOULU.

J'ai peut-être eu tort... mais puisque c'était l'avis de Poyer... (*A la porte.*) Venez, vous autres, venez... (*Trois ou quatre étudiants entrent ; leur foule grossit pendant la scène qui va suivre.*)

— *Le rideau du haut se lève et découvre le premier étage; on voit une grande salle commune; puis, de chaque côté, des portes numérotées comme celles qui donnent dans les chambres particulières. — Fabien écoute; il a entendu le cri de Poyer; au bruit des pas qui s'approchent, il rentre dans sa chambre. — Poyer entre en scène en haut.)*

POYER.

Où est-elle? où est-elle? Carmélite! Carmélite!

CARMÉLITE, *sur la porte de la chambre de M^{me} Proserpine.*
Qu'y a-t-il?

POYER.

Oh! viens ici, malheureuse! et réponds! tu l'as revu?

CARMÉLITE.

Qui?

POYER.

Ton ancien amant! ton amant aimé! le comte Melchior de Lesly! tu l'as revu?

CARMÉLITE.

Moi!

POYER.

Tu l'as revu... hier... avoue donc!

CARMÉLITE, *épouvantée.*

Au secours!

POYER, *avec folie.*

A genoux, malheureuse! à genoux, et avoue! avoue! ou bien!... *(Il lève le poing.)*

FABIEN.

Poyer! Poyer! toucher une femme, frapper une femme, c'est une lâcheté!...

CARMÉLITE, *se relevant et se jetant dans les bras de Fabien.*

Fabien, sauve-moi!...

POYER, *reculant.*

Oh! il la connaît! elle le tutoie!... C'est pour son compte qu'il voulait se battre!... et non pour le mien!

VALVINS *est entré pendant cette scène; il est monté précipitamment.*

Il entre en criant :

Poyer!

POYER, *tremblant.*

Tiens, Valvins, emmène-le!... emmène-le!... et laisse-moi cette femme!

CARMÉLITE.

Oh! monsieur Valvins, il veut me tuer!

POYER.

Te tuer, toi! Oh! sois tranquille, tu n'es pas de ces femmes que l'on tue!

CARMÉLITE.

Qu'allez-vous me faire ? (*Valvins prend Fabien à bras le corps et l'entraîne.*)

POYER, *prenant Carmélite par le bras.*

Tu vas venir ! Et devant tous ! oui, devant tous...

CARMÉLITE.

Oh ! je sais ce que tu veux faire !... Ne le fais pas, Poyer !... ne le fais pas !

POYER.

Viens !

CARMÉLITE.

Tu as dit que je ne suis pas de ces femmes que l'on tue ! Tu veux me déshonorer, n'est-ce pas ? tu veux m'entraîner, c'est vrai ; tu veux me conduire en bas ; tu veux dire à tous les étudiants : Voilà ma maîtresse !... la maîtresse de Fabien ! la maîtresse du comte de Lesly !... Qu'est-ce qui en veut ? je la lui donne !...

POYER, *d'une voix effrayante de calme.*

Oh ! tu m'as deviné !... Ce que c'est que la sympathie !... Viens !

CARMÉLITE.

Prends garde, Poyer ! si je ne peux pas me défendre, je me vengerai !...

POYER.

Venge-toi ! mais viens !

CARMÉLITE.

Eh bien ! qu'il soit fait comme tu le veux ; mais malheur à ta mère !...

POYER.

Que veux-tu dire... ma mère ?

CARMÉLITE.

Si tu me reproches d'avoir été la maîtresse de Fabien, je dirai que j'ai bien pu être la maîtresse du bâtard après avoir été celle du fils légitime. Si tu dis que j'ai été la maîtresse du comte de Lesly, je dirai que je puis bien appartenir au fils de celui qui a été l'amant de ta mère !... (*Une femme entre dans la chambre d'en bas.*)

POYER, *bas.*

Oh !... ma mère ! (*Il lâche Carmélite.*)

TOUS LES ÉTUDIANTS, *en bas.*

Poyer ! Poyer ! ta mère ! ta mère ! Madame Poyer qui vient te voir !...

POYER.

Ma mère ! (*Il se précipite par l'escalier, entre comme un in-*

sensé et tombe aux genoux de sa mère en criant :) Ma mère, ma mère, votre bénédiction !... Je deviens fou !

M^{me} POYER, *cherchant autour d'elle.*

Mais Fabien ! où donc est Fabien ? Je ne le vois pas !...

POYER, *laissant retomber sa tête.*

Oh ! le malheureux !... il m'a tout pris, jusqu'au cœur de ma mère !...

ACTE V.

SIXIÈME TABLEAU.

Une salle du château de Poyer, à deux lieues de Rennes. — Trophée de chasse, à droite, trophée de guerre avec deux épées en croix.

SCÈNE I.

POYER, *seul. Il est assis auprès d'une table ; ses cheveux sont épars. Il tient sa tête à deux mains. Il reste un instant silencieux, montrant son désespoir muet et terrible ; puis il commence tout bas.*

Pourquoi suis-je ici ?... dans la chambre de mon père ! (*Lentement.*) Dans la chambre où mon père est mort !... Comment suis-je venu au château ? J'ai donc été fou, puisque je ne me souviens pas... Oh ! si je pouvais être fou ! Chacun de ceux qui m'ont tué, et que j'aime, m'a donné son coup de poignard !... Carmélite, Fabien... Mon cœur ! mon cœur !... Et ma mère qui ne songe qu'à lui !... Ma mère ! — on l'a menacée ! cette fille ! cette vipère !... J'ai eu peur de n'avoir pas le temps de l'écraser avant qu'elle eût déshonoré ma mère !... Il y a donc une honte sur notre maison ?... Et cette honte est connue. — Moi, on ne me dit rien. — Peut-être suis-je un mauvais fils, puisque je n'ai pas la confiance de ma mère... Un jour pourtant que je la voyais pleurer sous ses habits de deuil, un jour qu'elle était plus pâle et plus morne ; un jour j'allai prendre à la ferme un petit enfant que ma mère aimait... Je ne sais rien, mais mon cœur devine... Je pris l'enfant tout tremblant dans mes bras... je le mis sur les genoux de ma mère, et je lui dis : — Mère, ne sois plus triste... Nous l'aimerons tous deux, car il sera mon frère... Elle pleura, elle sourit, mais elle garda son secret. L'enfant, c'était Fabien... Fabien !... Mon Dieu ! mon Dieu ! je souffre trop ! .. Assez d'angoisses ! Je sais bien que je vais mourir et que tout cela c'est mon agonie... Mais donnez-moi la mort sans plus de tortures, mon Dieu ! (*Il roule sa tête entre ses mains, puis il se redresse tout à coup*) On vient... Je suis un homme... (*Il fait un effort violent pour se remettre.*) Ma mère !...

SCÈNE II.

POYER, M^{me} POYER.M^{me} POYER, *lui tendant la main.*

Mon fils ! pourquoi es-tu parti au moment où j'arrivais à Rennes pour t'embrasser ?...

POYER.

Pardonnez-moi, ma mère... il m'est arrivé un malheur...

M^{me} POYER.

On me l'a dit... et je suis accourue...

POYER.

Merci, ma mère.

M^{me} POYER.

Tout le long du chemin, depuis Rennes jusqu'ici, les paysans nous disaient : Monsieur Poyer est passé, en courant et tête nue... Il est bien pâle, monsieur Poyer !... Courez vite... — Et nous courions, mon fils... et nous voilà près de toi pour te guérir ou pour te consoler !

POYER.

Merci, ma mère.

M^{me} POYER.

Veux-tu me dire ta peine ?

POYER.

Une folie... Je n'y songe plus.

M^{me} POYER.

Est-ce vrai ?...

POYER.

Bien vrai, ma mère...

M^{me} POYER.

Alors, tu ne refuseras pas de voir ce pauvre enfant qui attend dans la chambre voisine...

POYER, *pâlissant.*

Quel enfant ?... O ma mère ! ayez pitié de moi !

M^{me} POYER.

Le pauvre Fabien...

POYER, *reculant.*

Fabien ! (*A part.*) Me fallait-il encore cette douleur ?

M^{me} POYER, *lui prenant la main.*

Tu lui en veux donc beaucoup ?

POYER.

Moi ?... Non, ma mère.

M^{me} POYER.

Eh bien, alors, je vais l'appeler.

POYER.
Non, non!... pas maintenant.

M^{me} POYER.
Je t'en prie...

POYER.
Plus tard!

M^{me} POYER.
Tu me refuses?...

POYER.
Je ne vous refuserai jamais rien, ma mère.

M^{me} POYER.
Que tu es bon et noble, mon fils!... (*Elle va vers la porte.*) Et que je te remercie! (*Poyer reste immobile et les yeux baissés.*)

SCENE III.

LES MÊMES, FABIEN.

M^{me} POYER, à Fabien.
Viens... et demande-lui pardon.

FABIEN.
Je n'ai jamais refusé de lui demander pardon.

M^{me} POYER, à Poyer.
Tu l'entends...

POYER.
Assez... c'est une affaire finie.

M^{me} POYER.
Non... Il faut que vous vous embrassiez, mes enfants... Pour moi, pour moi qui vous aime... Ecoute, Poyer... tu ne garderas plus rancune à ce petit ingrat quand je l'aurai jugé, quand je l'aurai condamné... Dites-moi la cause de cette brouille.

POYER, vivement.
Non... oh! non, ma mère!

FABIEN.
Puisque Poyer ne veut pas...

POYER, amèrement.
J'aime mieux tout te pardonner, Fabien, jusqu'à ce dernier mot.

M^{me} POYER, étonnée.
Qu'a-t-il donc dit?

FABIEN.
On dirait que chacune de mes paroles t'offense!

M^{me} POYER.
Mais tu l'as donc blessé bien cruellement!

FABIEN.
Est-ce que je savais qu'il avait promis de l'épouser, moi!

M^{me} POYER.

Ah!

POYER, *amèrement.*

Parle, maintenant, Fabien... J'ai vieilli de dix ans depuis hier... Parle, Fabien!... je t'écoute... et quoi que tu dises, tu ne m'apprendras plus rien.

M^{me} POYER.

Oh! vous êtes cruel envers lui, mon fils!

POYER, *défaillant.*

J'ai tort, ma mère!...

M^{me} POYER.

Jo ne dis pas cela... Voyons, Fabien... défends-toi donc!

FABIEN.

J'ai peur de mécontenter Poyer davantage.

POYER, *se contenant.*

Parle, petit... Tu ne me rendras pas plus malheureux.

FABIEN.

Eh bien! puisque vous le voulez tous deux, et quoi qu'il m'en coûte... je parlerai... Toi, d'abord, Poyer, je t'aime de tout mon cœur...

POYER.

Bien... bien.

M^{me} POYER, *bas, à Poyer.*

C'est un enfant; mais il est bon, va!

POYER.

Oui, ma mère.

FABIEN.

J'étais toujours seul... Je l'ai vue par hasard... elle est si belle!... et si habile à séduire!... Ma mère, je ne sais comment dire cela devant toi... mais si j'ai fait une faute... et c'est un crime que de causer de la peine à notre bon Poyer, mon Dieu... le hasard est plus coupable que moi... Et Carmélite est plus coupable que le hasard...

POYER.

Est-ce assez, ma mère?

M^{me} POYER.

Tu l'aimes donc bien, cette femme?

POYER.

Je l'aimais bien, ma mère!

M^{me} POYER.

Fabien! Fabien!... Qu'as-tu fait, malheureux enfant?

POYER, *froidement.*

Oh! ne le grondez pas!... J'avais tort de l'aimer comme cela! Et lui... cela ne le regardait pas.

M^{me} POYER.

Poyer ! tu ne lui as pas pardonné !

POYER.

Si, ma mère !... Prends ma main, Fabien.

M^{me} POYER.

Embrasse-le.

POYER, à Fabien.

Embrasse-moi.

M^{me} POYER, après les avoir regardés.

Laisse-nous, Fabien. J'ai à parler à mon fils. (*Bas, l'embrasant au front.*) Ne t'éloigne pas, mon pauvre enfant. (*Fabien secoue la main de Poyer et sort.*)

SCENE IV.

POYER, M^{me} POYER.

M^{me} POYER.

Asseyez-vous, mon fils... asseyez-vous !... Vous êtes ici dans votre château. — Votre père est mort... vous êtes le chef de la famille... tout le monde ici doit vous obéir.

POYER.

Pourquoi me dites-vous cela, ma mère ?

M^{me} POYER.

Parce que vous n'avez pas achevé votre rôle de juge.

POYER.

Je ne vous comprends pas.

M^{me} POYER.

Mon fils, je suis restée debout pour vous demander la grâce de Fabien. (*Elle s'agenouille.*) C'est à genoux que je vous demanderai la grâce de votre mère !

POYER.

Que faites-vous !... oh ! que faites-vous !

M^{me} POYER.

Vous êtes le vicomte de Berbins, et je suis votre mère. Vous pouvez me punir, car il y a dans votre maison un enfant qui est mon fils, et qui ne porte pas votre nom.

POYER.

Ma mère ! ne sais-je pas que Fabien est mon frère... Ne l'ai-je pas aimé comme mon frère ?...

M^{me} POYER.

La plus grande et la plus digne âme que je connaisse de ce monde, c'est la vôtre, mon fils... Mais écoutez-moi... l'enfant est malheureux de sa naissance... il faut que vous redeveniez son père !

POYER, *à part.*

Oh!... c'est encore pour lui!

M^{me} POYER.

Il y a dix-huit ans, — dans ce château où nous sommes, — un pauvre proscrit vint demander asile. Ton père était généreux comme toi, Poyer. — Et bien qu'il fût de sang noble, il pouvait protéger un fugitif, car il avait épousé une simple paysanne, et cela lui valait la confiance des républicains. — Il partit pour combattre les Anglais. Je le suppliai de ne pas m'abandonner, mais ce fut en vain... il me laissa seule, et le marquis resta près de moi.

POYER.

Ah! c'était un marquis!...

M^{me} POYER.

J'étais jeune... le marquis était habile... et il avait ces mœurs parisiennes qui comptent pour rien la perte d'une femme et le déshonneur d'un homme.

POYER.

Oh! que Fabien est bien le fils de cet homme-là!

M^{me} POYER, *avec reproche.*

Poyer... c'est mon fils, à moi!

POYER.

Ma mère! je racheterais au prix de ma vie le mot que je viens de prononcer. (*Il baise avec respect la main de M^{me} Poyer.*)

M^{me} POYER.

Te souviens-tu... un jour... il y avait une semaine que j'étais mourante sur mon lit, et une semaine aussi que cet homme avait quitté le château... Te souviens-tu... ton père entra dans ma chambre... je me glissai pâle et faible hors de mon lit... je tombai à ses genoux comme j'étais aux tiens tout à l'heure... et je lui fis l'aveu de mon crime!

POYER.

De ton malheur, ma mère...

M^{me} POYER.

Ton père arma ses pistolets... je donnai mon âme à Dieu, acceptant le châtement juste et résignée à mourir... mais tu étais là... tu avais sept ans... te souviens-tu?...

POYER, *les armes aux yeux.*

Oh! si je me souviens... ma mère...

M^{me} POYER.

Tu te jetas au devant de ton père, et tu dis, pauvre cher enfant: « Ne la tuez pas... elle a tant pleuré!... » La main de ton père tomba et il me tendit ses bras.

POYER.

Que son souvenir soit béni !

M^{me} POYER.

Il me pardonna... Toi, mon fils, me pardounes-tu ?

POYER, *la serrant dans ses bras.*

O ma mère ! ma mère !

M^{me} POYER.

Quant au marquis de Lesly...

POYER, *s'arrachant de ses bras.*

Ah ! il s'appelait le marquis de Lesly !

M^{me} POYER.

Il est mort...

POYER.

Oui, mais il a un fils... un fils qui payera pour le père... (*A part.*) Oh ! mes pressentiments ! L'éclair du sabre de cet homme m'a traversé le cœur !...

M^{me} POYER.

Mais il est innocent.

POYER.

Si tu savais...

M^{me} POYER.

Tant que tu auras de la haine contre lui, Poyer, c'est que tu n'auras pas pardonné à ta mère.

POYER.

Ma mère ! je vous aime... et je vous vénère comme une sainte... mais ne me demandez pas...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le comte Melchior de Lesly.

M^{me} POYER, *reculant.*Ah ! (*Elle saisit le bras de Poyer.*) Reçois-le, Poyer.POYER, *éperdu.*

Moi... que je reçoive cet homme !

M^{me} POYER.

Reçois-le, et je verrai si ton pardon est sincère !

POYER, *au domestique.*

Faites entrer monsieur le comte Melchior de Lesly ! (*Il baise la main de sa mère et la reconduit jusqu'à la porte. Au moment de sortir, M^{me} Poyer se jette dans ses bras.*)

SCENE V.

POYER, *puis* MELCHIOR.POYER, *seul.*

Est-ce assez, mon Dieu !

MELCHIOR, *entrant.*

Monsieur Poyer est peut-être surpris de cette visite qu'il n'a point désirée...

POYER.

Rien ne me surprend plus, monsieur le comte... Soyez le bienvenu.

MELCHIOR.

Voici ce qui m'amène... Je vous connais, monsieur Poyer ; Valvins m'a parlé de vous... Valvins m'a dit ce qu'il y a de bonté, de force, de noblesse dans votre cœur... Et Valvins m'a dit aussi qu'à mon insu j'étais pour vous une cause de chagrin... (*Poyer s'incline.*) Avec les hommes comme vous, monsieur Poyer, on n'agit pas comme avec les autres. Je me suis déterminé tout de suite à venir... et la voiture que j'ai prise a servi en même temps à deux de vos camarades... Valvins et Joulu.

POYER.

Ah ! c'est qu'il est des instants où l'on a grand besoin de recueillement et de solitude !

MELCHIOR.

Je voudrais avoir le droit de vous dire, pour moi, monsieur Poyer, que dans ces instants-là, la présence d'un ami soutient et console. Mais je parle pour Valvins que vous aimez.

POYER.

Il est ici ?

MELCHIOR.

Dans le parc... Quant à moi, je suis venu pour vous donner une explication entière et loyale... Et sur ma route, laissez-moi vous dire cela, monsieur Poyer, j'ai rencontré une personne qui a fortifié ma résolution. Une pauvre femme qui pleurait, en suivant à pied le chemin de votre maison.

POYER, *fronçant le sourcil.*

Ah !...

MELCHIOR.

Il faut m'écouter, car je parle vrai... Je n'ai revu Carmélite qu'une seule fois depuis que je suis à Rennes ; et cette fois-là, Carmélite m'a dit : Je ne veux plus vous voir, parce que j'appartiens tout entière à un noble et bon cœur...

POYER, *amèrement.*

Tout entière !...

MELCHIOR.

Elle m'a dit cela, et je l'ai cru.

POYER.

Elle a encore menti ! toujours menti !

MELCHIOR.

Ah !...

POYER.

Avez-vous aimé Carmélite, monsieur le comte ?

MELCHIOR.

Oui...

POYER.

Alors, je ne vous dirai pas pourquoi je ne l'aime plus... C'est triste... et c'est horrible ! Quant à vous, monsieur le comte, vous êtes un homme d'honneur, et je vous dis merci du fond de l'âme... Adieu.

MELCHIOR.

Votre main, Poyer... nous serons amis.

POYER.

Voici ma main. Mais nous ne serons pas amis... Adieu ! *(Il sort.)*

MELCHIOR.

Pauvre cœur blessé... comme il souffre. Moi, mon devoir est accompli... je n'ai plus rien à faire dans cette maison.

SCÈNE VI.

MELCHIOR, FABIEN.

FABIEN, *lui barrant la route.*

Vous vous trompez, monsieur le comte !

MELCHIOR, *étonné.*

Monsieur !..

FABIEN.

Il y a longtemps que je vous cherche !.. puisque vous voilà finissons-en !

MELCHIOR.

Je ne vous comprends pas.

FABIEN.

Valvins, qui vous a tant parlé de Poyer, ne vous a-t-il pas parlé de moi ?..

MELCHIOR.

Je ne sais...

FABIEN.

Ne vous a-t-il pas dit : Auprès du cœur noble, il y a le cœur misérable... auprès de la générosité, il y a l'égoïsme ; auprès de la force, la faiblesse ; auprès d'Achille, Thersite !..

MELCHIOR.

En effet...

FABIEN.

Ah !!! Eh bien ! je suis le cœur misérable, l'égoïsme, la faiblesse...

MELCHIOR, *froidement.*

Monsieur Fabien ?...

FABIEN.

Fabien... qui vous hait, qui vous hait, entendez-vous... et qui a soif de votre sang !

MELCHIOR.

J'aurais supporté beaucoup de la part de monsieur Poyer...
(*La nuit commence.*)

FABIEN.

Le grand, le parfait, le sublime ! mais de ma part, à moi, vous ne supporterez rien, n'est-ce pas ?

MELCHIOR.

Rien.

FABIEN, *au comble de la rage.*

A la bonne heure ! Oh ! nous allons nous entendre !.. Melchior de Lesly !.. tu es un lâche !..

MELCHIOR, *frémissant.*

Oh !

FABIEN.

Un lâche !.. un lâche !! (*Il s'élançe vers le trophée et arrache les deux épées.*) Ah ! je vais donc me venger sur quelqu'un !.. (*Il jette une épée aux pieds de Melchior.*) Allons !..

MELCHIOR.

Ici... votre mère !

FABIEN.

Tu as peur !... ah ! tu as peur !

MELCHIOR, *saisissant l'épée.*

Pas ici, te dis-je... moi, je respecte ta mère... viens !.. viens !.

FABIEN.

Ah !.. Carmélite !.. du sang !.. du sang !.. (*Ils sortent vivement.*)

SEPTIÈME TABLEAU.

Changement à vue. — L'extérieur du château. — A gauche du spectateur, la façade. — Au fond, arbres. — A droite, coin du jardin.

SCÈNE I.

POYER, VALVINS, JOULU, CARMÉLITE ; *il sont groupés à droite du spectateur, au deuxième plan.*

POYER, *à Valvins et à Joulu.*

Merci d'être venus... Je suis calme, vous voyez... et pourtant,

je suis sûr qu'il y a encore un malheur sur moi... Vous, Carmélite, je vous pardonne! (*La porte extérieure du château s'ouvre avec violence. Fabien et Melchior sortent comme des furieux, descendent en courant au milieu de la scène, et se mettent en garde aussitôt. Le combat commence.*)

SCENE II.

LES MÊMES, FABIEN, MELCHIOR, M^{me} POYER, à la fenêtre.

M^{me} POYER, criant.

Poyer !... Poyer !... sauve-le. (*Poyer s'élançe entre les deux épées qui le frappent à la fois.*)

POYER.

Ah! (*Il reste debout, les deux mains sur ses deux blessures, puis il tend ses deux mains à Valvins et à Joulu, qui se sont précipités vers lui.*) Mes amis, ne me vengez pas! Adieu, ma mère !... (*Il chancelle et tombe mort. — Joulu, Melchior, et les domestiques le soulèvent et l'emportent au château. — Au haut du perron se tient M^{me} Poyer, muette de désespoir. — Le cortège entre. M^{me} Poyer salue le corps de son fils. — Quand Fabien veut entrer à son tour, M^{me} Poyer fait un geste et les portes se ferment sur lui. Il tombe à genoux sur les marches et s'affaisse. Sur le lieu du combat, Valvins est resté. — Carmélite regarde la place avec stupeur.*)

VALVINS, étendant le doigt, à Carmélite.

C'est le sang de Poyer... de Poyer que tu as tué, Carmélite !

CARMÉLITE.

Ah! maudite, maudite! (*Valvins va prendre Fabien et le traîne anprès de Carmélite, qui est tombée à genoux. — Fabien se met à genoux près d'elle.*)

VALVINS.

Oui, maudits !.. maudits tous les deux !.. Restez ensemble !.. Ce sera la vengeance de Dieu !

FIN.